PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

FEB 28 1931

8e Année. N° 2. 15 Janvier 1931.

LA REVUE DE PARIS

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

		Pages.
mte de Fels	*La Sarre et la Paix*	241
yriam Harry	*Un Pèlerinage cabalistique en Palestine.* — I.	257
-M. Bourget	*Joffre*	280
erre Frederix	*Conquête.* — I	292
rnand Baldensperger	*Le Grand Amour d'Exil de Chateaubriand*	315
seph Conrad	*Falk* (fin)	340
fred Fabre-Luce	*Crise à Wall Street*	363
illiam G. Sharp	*Entretiens avec le maréchal Joffre*	394
-Ét. Flandin	*Après la chute du cabinet Tardieu*	430
dmond Delage	*La Tragédie des Dardanelles.* — III.	438
Albert-Petit	*Les Livres d'histoire*	467

J. Poirier : Parmi les Livres.

Copyright 1931 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1931

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement* :

Je présente Bellita

par JEAN GIRAUDOUX

Dimitri

par PAUL MORAND

Les Débuts de Franklin en France

par BERNARD FAŸ

L'Évolution sociale et la Médecine

par le Professeur LÉON BERNARD

Le Problème de la Prusse orientale

par ☆ ☆ ☆

L'Islam tel que nous le voyons

par E.-F. GAUTIER

LA SARRE ET LA PAIX

Exposé dans la livraison de la Revue du 15 novembre 1930, notre projet de maintenir à perpétuité le territoire de la Sarre, sous le gouvernement de la Société des Nations, qui, désormais, y fixerait sa résidence, a éveillé aussitôt un écho dans les cercles politiques, parlementaires et diplomatiques.

Il n'est guère d'organes importants qui, dans la presse française, coloniale et étrangère, ne se soient saisis de la question.

Il convient donc, aujourd'hui, en tenant compte des commentaires qui l'ont salué, que nous reprenions l'examen du problème de la Sarre, tel qu'il a été posé par nous sous un quadruple point de vue : France, Allemagne, Société des Nations et Territoire sarrois.

Point de vue français. Il serait difficile de mettre en doute aujourd'hui que le traité de Versailles en accordant à la France de courir la chance d'un plébiscite sarrois en 1935 lui a concédé le plus illusoire des avantages. L'éventualité d'un mouvement populaire en faveur de l'incorporation à la France, alors que la domination prussienne était maintenue en Rhénanie, ne se pouvait même pas envisager sérieusement.

Précisons, d'ailleurs, que ni l'opinion française, ni le gouvernement français n'avaient de vues annexionnistes sur le territoire de la Sarre[1]. Faut-il rappeler ce que nous avons écrit pendant que les Conférents de la Paix poursuivaient

1. La carence absolue d'une politique annexionniste française est clairement exposée dans *Perdrons-nous la Sarre?* remarquable opuscule de M. Jean Revire.

leurs laborieux travaux, sur le parfait désintéressement territorial de la France. « La France ne réclame aucun pays de race et de langue françaises, pas plus ses anciennes colonies d'Amérique et d'Afrique que les îles anglo-normandes, pas plus la Wallonie que le Luxembourg, pas plus la Suisse romande que les vallées des Alpes[1]. »

L'irrédentisme est, dans l'âme française, un sentiment mort, impossible à ressusciter.

Nous en appelons au mémoire, qui, rédigé par M. André Tardieu, fut présenté à la Conférence de la Paix par la délégation française sur la question de la Sarre. La France n'y demandait que deux choses.

Pour raisons stratégiques, le rétablissement de la frontière de 1814, qui partant du Rhin au sud de Germersheim, englobait Landau et formait deux saillants peu prononcés au nord de Sarrelouis et de Sarrebruck.

Les plénipotentiaires français admettaient, au surplus, que des corrections de détail fussent apportées à ce tracé, en raison des faits nouveaux survenus depuis un siècle.

En compensation des houillères du Nord et du Pas-de-Calais, détruites systématiquement, sans la moindre nécessité militaire, par les armées allemandes et en garantie partielle des réparations allemandes, la pleine propriété des mines sarroises.

Donc, du côté français, instance en rectification de frontières pour cause de sécurité et en appropriation de mines pour valoir indemnité.

Aucune idée d'agrandissement territorial là dedans. On savait seulement qu'en bordure de l'Alsace vivait une population de souche française, restée assez pure de mélange ethnique. Non que nos plénipotentiaires songeassent à la revendiquer comme telle, mais son existence leur ôtait tout scrupule à introduire leur requête.

Aujourd'hui, nous sommes mieux encore au fait de ce qui peut subsister de race et de culture françaises dans la Sarre. Nous possédons là-dessus des renseignements de première main. On a parlé autrefois de frères séparés aussi fidèles à la mère patrie que les Alsaciens-Lorrains et avides

1. *Au seuil de la Paix*, Plon, éditeur.

de rentrer dans le giron de celle-ci. Il faut en rabattre beaucoup. La vérité est que, sur une population de 770 000 Sarrois il s'en trouve environ 150 000 qui descendent de familles françaises installées à Sarrelouis et dans sa banlieue, quand Louis XIV décida et que Vauban réalisa la fondation de cette ville.

Eh quoi! nous objectera-t-on, allez-vous priver votre pays de ces cent cinquante mille Français qui ne manqueront pas, sans nul doute, de se prononcer en sa faveur? Nous ne contestons pas qu'en effet il n'y ait là un sacrifice à consentir. Mais ce ne serait pas le premier auquel la France se résignerait, dans cet ordre d'idées, en faveur de la cause de la Paix. Se souvient-on que, en 1919, sous le principat de Georges Clemenceau, la France a repoussé les avances du Grand-Duché de Luxembourg qui s'était prononcé pour l'union politique et économique avec la France? Il faut songer par ailleurs que les Sarrois d'origine française, s'ils deviennent sujets de la S. D. N. en même temps que les autres habitants du « territoire », participeront, comme ceux-là, aux immenses avantages matériels attachés au maintien du *statu quo.*

Point de vue allemand. Étant donné que l'immense majorité des 770 000 habitants de la Sarre sont d'origine germanique, le désir de récupérer ce territoire séparé du Reich par le traité de Versailles est trop naturel, de la part des Allemands, pour qu'on en puisse s'étonner ou scandaliser.

La Prusse apporte à recouvrer le territoire sarrois l'un de ces vouloirs immédiats directs et sommaires plus commandés par le sentiment national que par un intérêt économique, très secondaire au fond.

Mais ce qui se trouve en cause c'est l'intérêt supérieur que l'Allemagne doit prendre à fonder sur un gage certain la paix franco-allemande, dont les premiers linéaments ont été esquissés à Locarno. Si l'Allemagne est sincère dans son désir de rapprochement et de réconciliation, rien ne s'oppose à ce qu'elle mesure, dans un esprit nouveau, l'immense progrès que ferait accomplir à cette politique une renonciation simultanée et amiable des deux parties concurrentes au profit éventuel du plébiscite de 1935.

Il appartient à une diplomatie avisée et agissante de poser la question de telle sorte que la réponse soit, pour ainsi dire, forcée.

De quoi s'agit-il, en somme? D'établir une zone neutre sur la principale route d'invasion entre l'Allemagne et la France. Comme nous l'avons fait remarquer, six voies ferrées traversent la Sarre en direction de la France. Ce petit territoire possède une valeur stratégique de tout premier ordre. Rappelons nos souvenirs de 1870. N'est-ce pas à Sarrebruck qu'eurent lieu notre bien médiocre tentative d'invasion et les premiers contacts entre les avant-gardes des deux armées? L'internationalisation définitive de la Sarre créerait, en France, un sentiment de sécurité, que l'Allemagne a tout intérêt à y déterminer et qui, dissipant une foule de préventions et de préjugés jusqu'ici irréductibles, formant obstacle à la consommation du rapprochement, permettrait aux dirigeants allemands de tirer de celui-ci en le justifiant pleinement aux yeux de leur peuple, tous les avantages qu'ils en escomptent.

Point de vue de la Société des Nations. Dans notre article du 15 novembre 1930, nous avons noté la tendance à laquelle obéit la Société des Nations de rapetisser et de rétrécir, dans la crainte évidente d'en venir aux prises directes avec eux, tous les problèmes dont elle est saisie. Le mandat sur la Sarre n'a pas échappé à cette règle générale. A notre connaissance, la Société des Nations n'a eu, concernant sa mission sarroise, aucun avenir dans l'esprit. Elle n'a pas porté ses regards au delà de l'échéance de 1935. L'idée que le provisoire pût devenir définitif n'a pas germé dans le cerveau de ceux qui la conduisent. L'idée surtout que son rôle pacificateur pût obtenir toute son efficacité grâce à l'occupation d'un territoire passé sous sa souveraineté n'a jamais surgi à son horizon.

Aussi longtemps, selon nous, que la Société des Nations n'aura pas conscience d'être, par-dessus tout, une autorité morale, visant à l'universalité et, dès lors, tenue de réaliser les conditions temporelles nécessaires à l'exercice de cette autorité, elle sera condamnée à décevoir les espérances mises en elle dans le principe.

Rien, pourtant, n'est plus concluant, plus significatif que

l'enseignement qui vient de lui être donné par le Souverain Pontificat catholique, dépositaire lui aussi d'une idée universelle, d'un magistère spirituel et moral dont l'ascendant reste inégalé. En traitant avec l'Italie, le Pape actuel n'a-t-il pas montré que, dans la pensée profonde de l'Église, le support d'une possession territoriale, d'un pouvoir temporel, si minimes soient-ils, reste indispensable à l'exercice indépendant d'un pouvoir spirituel.

Point de vue de la population sarroise. Il apparaît maintenant, à la lumière des documents versés au débat, que la population sarroise, si allemande de race, de culture, et de langue qu'elle ait conscience d'être en sa majorité, si travaillée qu'elle soit par la propagande nationaliste, a le sentiment très net que la conversion de son statut provisoire en statut définitif lui assurerait un bien-être irréalisable dans quelque autre condition que ce fût et lui constituerait un privilège enviable sur tous les peuples du monde.

La perspective d'être exempts, à perpétuité, et des impôts afférents à l'extinction des dettes de guerre et de la conscription militaire n'est-elle pas en effet la plus enchanteresse qui puisse luire aux yeux des habitants de la Sarre? Comment n'accepteraient-ils pas que leurs destinées, si obscures et si incertaines, se trouvassent subitement fixées d'une façon aussi agréable. A ce sujet, citons une lettre dédiée aux Prussiens par un écrivain sarrois, qui a emprunté, pour faire connaître au monde les vrais sentiments de ses compatriotes, le truchement de la *Dortmunder Zeitung*, organe à tendances pacifistes et à très gros tirage.

Le traité de paix de Versailles nous donne, à nous autres Sarrois, le droit de décider, dans cinq ans, si nous voulons nous réunir à l'Allemagne ou à la France, ou si nous voulons rester un territoire de la S. D. N. La réunion avec la France n'entre pas en ligne de compte, étant donné qu'à peu d'exceptions près nous sommes Allemands. Mais on peut mettre en doute que dans la population sarroise ON SOIT PORTÉ A SE RÉUNIR AVEC BERLIN.

Certes, publiquement, nous ruisselons de fidélité allemande, que l'on confond avec l'inclination vers le Reich, bien qu'aucune personne raisonnable ne reproche aux Autrichiens et aux habitants du nord de la Suisse, malgré leur aversion contre le Reich, de manquer de sentiment allemand, plus vif chez nous que dans l'Est slave du Reich.

Ainsi vous venez d'envoyer lors des fêtes de la délivrance beaucoup d'argent à nos écoles, afin que leurs élèves puissent faire des pèlerinages patriotiques au Rhin. Soyez-en remerciés et CONTINUEZ A NOUS EN ENVOYER. Nous sommes certes plus à notre aise que vous, mais nous pouvons toujours avoir besoin d'argent, et nous l'acceptons volontiers de compatriotes aussi gentils.

Mais le plébiscite est une autre chose, n'est-ce pas? Ce sont bien vos propres journaux qui — l'issue des élections du Reichstag semble leur donner raison — nomment le Reich un théâtre de singes et une maison de fous. Eh bien! on entre bien une fois dans une maison de fous, pour aller voir quelque parent, mais aucune personne raisonnable ne se laissera enfermer d'une façon durable avec lui.

Vous aimez l'esclavage du service militaire, nous le haïssons et le méprisons comme tous les hommes fiers de leur liberté et nous nous réjouissons du traité de paix de Versailles, qui nous a DÉLIVRÉS DE TOUT ESCLAVAGE. Les maîtres souverains monarchistes de votre extraordinaire république veulent la guerre avec la Pologne. Ils l'auront un jour.

Ce qui restera, après, de l'Allemagne sera content, s'il y a alors un territoire de la Sarre indépendant, de pouvoir se réunir avec lui.

Vous croyez que, par enthousiasme pour votre théâtre de singes, nos salariés échangeront volontiers leur impôt de 5 p. 100 sur le revenu contre le vôtre de 10 p. 100? Vous pensez que nous ne savons pas qu'après la restitution des mines à la Prusse et à la Bavière des dizaines de milliers de mineurs sarrois seront sur le pavé, parce que les maîtres allemands arrêteront tout de suite les mines à faible rendement, que les Français continuent à exploiter aujourd'hui pour des raisons sociales ou politiques, et parce que les autres mines qui, à cause de leur faible puissance et des failles des terrains, ne se laissent pas rationaliser aussi facilement que vous l'aimeriez pour vos dividendes, auront une dure concurrence à soutenir avec le charbon meilleur de la Ruhr?

Vous comptez que le plus pauvre fils de l'Allemagne continuera d'être en même temps son fils le plus fidèle?

Faites attention. Peut-être ce fils suivra-t-il l'exemple des princes et des gros capitalistes, qui se sont toujours placés uniquement du côté de leur propre avantage, et alors vous pourrez nous épargner le plébiscite.

Ou bien comptez-vous sur nos commerçants? Demandez-leur donc à Sarrebrück, mais entre quatre yeux, et en leur promettant la plus grande discrétion, s'ils veulent se laisser séparer de l'Hinterland lorrain et être ainsi acculés à la faillite.

Si leur cerveau est resté en place, ils se riront de vous.

Est-ce assez significatif, assez révélateur?

On nous permettra d'insister sur ce point de l'exemption de tout service militaire. Un brillant publiciste, dans son

commentaire de notre article, a pris sur lui d'attribuer éventuellement aux Sarrois la charge de former le noyau des forces de police internationale, à l'aide desquelles la Société des Nations imposerait le respect de ses arrêts.

Nous ne saurions trop nous élever contre cette conception, qui, si elle rencontrait quelque crédit, aurait pour premier effet de soulever les Sarrois contre la solution que nous préconisons. Devenir les sergents de la Société des Nations? Mieux vaudrait alors pour eux subir encore la loi militaire ou allemande ou française. Celle-ci, du moins, ne les exposerait pas au péril d'aller guerroyer périodiquement, dans les cinq parties du monde.

Et saisissons au passage l'occasion de signaler tout ce qu'il y a de superlativement chimérique dans le projet de recruter à la Société des Nations une force armée capable de maîtriser des belligérants de la taille et du volume de la Chine ou de la ci-devant Russie, une force armée assez mobile pour se transporter dans l'Amérique du Sud et en revenir en toute hâte pour rétablir l'ordre chez les États baltes ou chez les États balkaniques, sans parler du devoir qui lui incomberait de s'opposer par la force à une agression de l'Allemagne contre ses voisins.

Comment s'y prendrait-elle pour entretenir un tel état militaire? Lorsqu'on essaie de matérialiser en pensée un projet de ce genre, on aperçoit, tout d'un temps, les impossibilités pratiques contre lesquelles il viendrait buter et qu'il serait superflu d'énumérer, tant elles se présentent naturellement à l'esprit. La Société des Nations puise sa force dans l'ordre moral. Elle ne la saurait trouver ailleurs. Si l'on nous permet cette comparaison, elle tient en mains le bâton symbolique du constable anglais qui suffit à garder en respect des foules émeutières.

Il semble donc qu'il y ait exacte convergence entre l'intérêt moral de la Société des Nations et l'intérêt matériel de la population sarroise dans une entente ayant pour fin la réalisation de notre projet d'installer la paix sur le Rhin.

Notons encore, afin de n'omettre aucun élément du problème, que les catholiques sont en grande majorité dans la Sarre (550 000 contre environ 200 000 protestants).

Puisque nous venons de faire allusion au Vatican, autre puissance spirituelle et pacifique, celle-ci n'aurait-elle aucun rôle utile à remplir dans cette transformation du territoire de la Sarre en résidence de la Société des Nations?

Mais, la Société des Nations, dûment saisie de notre proposition, y souscrira-t-elle?

Dans l'opinion du correspondant parisien du *Journal de Genève* (20 novembre 1930) la réponse n'est pas douteuse. Elle sera négative.

Personne, d'après lui, ne saurait songer à un changement que *rien ne justifierait.* « Voit-on, dit-il, la Société des Nations jetée dans ce trou noir de Sarrebruck? »

Ce sont façons étonnamment sommaires et tranchantes d'en finir avec une question d'une telle importance.

Cet écrivain avait mieux commencé, en analysant avec une précision remarquable les conditions du plébiscite et en corroborant la probabilité entrevue par nous, que certains districts sarrois pourraient bien refuser de renoncer au régime actuel.

Quant à qualifier Sarrebruck de « trou noir », c'est faire de la géographie par induction et méconnaître que cette localité, tout industrielle et minière qu'elle soit, donne asile à une bourgeoisie distinguée qui n'en trouve pas le séjour si désagréable.

N'est-ce pas aborder, par un petit côté, une affaire où la paix du monde se trouve impliquée?

Qui donc a assigné Sarrebruck, plutôt que tout autre point de la Sarre, comme résidence de la Société des Nations? Ce n'est pas nous, assurément. Notre article ne contient pas un seul mot qui autorise une supposition aussi arbitraire.

N'appartiendrait-il pas à la Société des Nations de reprendre une conception louisième sur cettet erre sarroise, où précisément Louis XIV a fait surgir de toute pièce Sarrelouis qui est une très belle ville? Ne lui appartiendrait-il pas, à l'exemple de Louis XIV qui a fait Versailles, de Pierre le Grand qui afait Saint-Pétersbourg —, des *Insurgents* américains qui ont fait Washington, d'édifier à son tour une de ces villes destinées à symboliser une domination et à en recevoir les organes. On voit très bien la ville de la Paix se construisant

et enveloppant, dans la Sarre, autour de ce noyau central, le Palais de la Société des Nations. Veut-on un précédent plus récent? Nous l'irons chercher au Maroc, où le plus illustre créateur d'empire contemporain, le maréchal Lyautey, à côté d'une vieille ville indigène, plutôt sordide, et sur une éminence qui la domine, a fondé un nouveau Rabat, vraiment digne de la mère patrie, où s'élève le Palais du Résident général, entouré de tous les ministères et services de l'empire marocain harmonieusement groupés en hémicycle autour du bâtiment central, dont la belle ordonnance architecturale ne lasse pas l'admiration.

Pour réaliser une œuvre de réelle beauté et édifier cette ville de gouvernement et d'administration analogue à la cité qu'il est question de construire à Genève, le Maréchal disposait de ressources infiniment moindres que celles qui seraient allouées à la Société des Nations pour se bâtir dans la Sarre, sur un emplacement agréable, un abri grandiose comme sa destination.

Ce que nous préconisons est-il donc tellement étrange et inédit?

Sans invoquer le précédent, d'une antiquité peut-être trop vénérable, fourni par l'amphictyonie de Delphes, il doit nous être permis de rappeler que Bolivar, le héros actuellement commémoré de l'Indépendance sud-américaine, envisageait la création, à Panama, d'un district fédéral neutralisé.

La Fédération européenne est à l'ordre du jour. De quelque façon qu'elle se réalise, elle ne pourra être qu'un corps intermédiaire entre les nations occidentales et la Société universelle des Nations et donc voué à cohabiter avec celle-ci.

Nous sommes, en conséquence, fondé à rappeler aux fédéralistes qui semblent l'avoir oublié, que conformément au sage précédent posé une fois pour toutes par les États-Unis d'Amérique, et par le projet de Bolivar, une fédération est tenue de posséder une petite enclave territoriale choisie et réservée pour contenir le siège de l'Union et la capitale fédérale. Washington est sise dans le petit district de Columbia qui compte environ 400 000 habitants répartis sur 250 kilomètres carrés. Ce district, afin de défendre l'indépendance du gouvernement fédéral contre l'influence ou la pression de tel

ou tel État particulier, est administré directement par une commission mixte à la nomination du Congrès. Les habitants ne participent à aucune élection pour la présidence et le Congrès. En revanche, ils sont défrayés de leurs dépenses publiques par un large crédit assigné sur le trésor fédéral.

Voici sur la Société des Nations quelques lignes qui n'ont pas été écrites pour les besoins de la cause, puisqu'elles ont paru, sous notre signature à la date du 23 août 1919[1].

« Faut-il avoir été illuminé par une faculté supérieure pour pronostiquer avec quelque chance d'exactitude l'époque où le *dignus intrare* sera prononcé, à la Société des Nations, sur l'Allemagne apparemment contrite et repentante? Si l'on accorde seulement à cette éventualité qui, pour beaucoup de gens, est quasi-certitude, de sérieuses probabilités de réalisation, tout le reste en découle. C'est à savoir que l'Allemagne exécutera le traité, à l'article des réparations, juste autant qu'il le faudra pour qu'elle puisse décemment franchir à Genève le seuil de la Société des Nations : son admission dans l'illustre aréopage mettra fin *ipso facto* à la phase desdites réparations. Ce sera un jeu alors, pour l'Allemagne, que d'obtenir la révision du traité, sinon en droit, du moins en fait. Ne sera-t-elle pas l'un des membres les plus importants et les plus influents de la Société des Nations? A cette époque climatérique et non éloignée, sans doute, tout ce qui, dans le traité, est de répression ou de châtiment et ne sera pas définitivement acquis se trouvera frappé de désuétude et de prescription. »

L'ère du châtiment, de la répression et de la coaction a pris fin de la manière et à l'époque que nous avions cru devoir annoncer. C'est donc une nécessité absolue, tant pour la France que pour la Société des Nations, de chercher dans une autre direction les gages de la paix.

La Société des Nations est bien maîtresse assurément de mourir lentement de consomption à Genève plutôt que d'aller chercher dans la Sarre un accroissement d'efficacité et de prestige.

Mais, il importe de lui faire observer qu'il ne dépend pas

1. Recueilli dans notre brochure *Au lendemain de la Paix*, Édition de l'Europe Nouvelle.

d'elle d'évacuer le territoire sarrois, à l'échéance de 1935. Seuls les habitants en décideront. Ils tiennent du Traité de Versailles le droit de conserver le régime actuel. Et ce droit est intangible.

La Société des Nations ne pourrait se dérober, mal ou bon gré qu'elle en aurait, au mandat que la population sarroise, soit en totalité, soit en partie, lui conférerait par le plébiscite de 1935. Et s'il en était ainsi, en vertu d'une hypothèse fort plausible, force serait bien alors à la Société des Nations de pourvoir à son établissement définitif dans la Sarre et d'y bâtir ne fût-ce qu'une annexe du palais genevois, dont la première pierre seule est posée.

Il lui faudrait bien installer dans cet édifice le gouvernement et l'administration, qui, désormais, lui incomberaient à perpétuité.

En vérité ce qu'on a dit et écrit, sur la question sarroise, en ces derniers temps, fait paraître une négligence, sinon une incompréhension regrettable de ses éléments essentiels.

N'oublions pas, comme nos contradicteurs l'ont fait bien souvent, que le plébiscite aura lieu par district ou par commune.

Il suffira donc, pour perpétuer la souveraineté de la Société des Nations dans la Sarre qu'un seul district ou une seule commune se prononce pour le *statu quo*. Oui, il dépend d'une petite localité de forcer la main à la grande Société des Nations. Après tout, il ne faut pas tant d'hectares pour recevoir les bâtiments destinés à abriter les services de la Société des Nations. Le principe de la souveraineté territoriale n'est pas une affaire de plus ou moins de superficie. Les Italiens, quelque temps avant la conclusion du traité de Latran, disaient couramment, en vertu d'une réduction à l'absurde, propre à faire mieux éclater l'évidence, qu'un centimètre carré de terre italienne suffirait à l'indépendance du Saint-Siège.

Nous ne saurions trop insister sur ce côté sacrificiel, trop négligé, à notre sens, de la mission dévolue à la Société des Nations, et étroitement corrélatif, d'ailleurs, de son caractère spirituel. A supposer que le séjour dans la Sarre dût apparaître moins agréable et moins commode que la villégiature sur les bords du lac Léman, que les précieuses de

Genève répugnassent à devenir les précieuses de la Sarre, est-ce qu'une considération d'un tel ordre devrait peser dans les soucis de la Société des Nations? Il s'agit de la paix et des meilleurs moyens de l'assurer. Cela vaut bien qu'on se gêne un peu. Cela vaut surtout qu'on concentre toutes les forces internationales sur l'un des points les plus menacés de l'Europe, de façon que, dans le cas d'invasion, la Société des Nations ait fatalement à subir les brutalités de l'agresseur et que sa clameur de justicier et de martyre soulève l'indignation et la colère du monde entier.

***

D'autres objections non moins faciles à réfuter ont été faites.

On nous a fait observer que notre initiative, portant novation au traité de Versailles sur un point important, ouvrirait imprudemment la porte à toutes les instances en révision, lesquelles n'attendraient que ce moment pour se manifester.

Nous cherchons vainement à quel endroit de notre article du 15 novembre nous pourrions être convaincu d'avoir proposé la révision du traité de Versailles. Ce traité prescrit un plébiscite, à l'échéance de 1935. Dans toute hypothèse ce plébiscite aura lieu, selon les formes stipulées et le traité obtiendra pleine et entière satisfaction.

Mais, nous ne voyons pas, dans le droit public actuel, ce qui pourrait empêcher l'Allemagne et la France de convenir qu'elles sont disposées à abandonner, toutes les deux, leurs droits éventuels sur le territoire de la Sarre.

Rien n'empêche, non plus la Société des Nations, pressentie, d'approuver hautement cette convention, d'en accueillir favorablement les suites, restant bien entendu qu'elle ne saurait opposer de fin de non-recevoir à la volonté conforme des Sarrois, exprimée par le plébiscite de 1935.

Ce processus nous apparaît infiniment simple, logique, régulier. Nous n'y apercevons pas l'ombre d'une difficulté juridique.

On nous a fait aussi remarquer que la situation privilégiée

ainsi obtenue par les Sarrois, c'est-à-dire en résumé une véritable autonomie, à peine mitigée par un serment d'allégeance à la plus douce des suzerainetés, constituerait un fâcheux encouragement, une véritable prime à la propagande des autonomistes alsaciens.

A cela nous pourrions nous contenter de répondre que l'Allemagne serait aussi fondée que la France à élever cette objection en souvenir des autonomistes rhénans.

Mais, il nous sera bien permis de dire que nous comprenons mal les frayeurs que cause le spectre autonomiste.

La revendication autonomiste a deux causes auxquelles le gouvernement français remédiera, quand il le voudra sérieusement : les maladresses de l'administration et les faiblesses de la législation.

Il n'y aura jamais de jour, dans la France une et indivisible, pour une autonomie provinciale.

Il ne faut pas, en ces matières, ruser avec les mots. On peut aspirer légitimement au régionalisme et à la décentralisation qui correspondent à quelque desserrement de l'écrou centralisateur. Quant à l'autonomie, c'est un étendard de factieux et de révoltés.

Rappelons-nous mieux l'exemple de la Révolution Française qui ne badinait pas sur l'article de l'unité. Les Girondins en surent quelque chose, qui payèrent de leur tête leurs velléités fédéralistes, lesquelles, pourtant, ne se portaient pas aux extrémités de l'autonomisme actuel. Et qui sait de quels supplices eût été payée, à cette époque-là, féconde en tortionnaires, la moindre prétention sécessionniste?

La propagande autonomiste constitue, au premier chef, un attentat contre la sûreté de l'État et qui aurait dû être depuis longtemps, prévu, défini et réprimé.

On sait avec quelle féroce énergie, les dirigeants prussiens ont réagi, en Rhénanie, contre cet autonomisme qu'ils savent si bien encourager en France.

Mais, entre la manière forte, telle qu'elle s'est manifestée dans les horribles massacres de Pirmasens et dans les représailles dont les provinces rhénanes furent victimes, sitôt que récupérées, le 1er juillet 1930, et la mansuétude du gouvernement français, spectateur presque passif des menées autono-

mistes, il est un moyen terme qu'une méthode expérimentale saurait déterminer avec précision et qui aurait vite fait de réduire l'autonomie à l'état de souvenir. C'est un grand sujet d'étonnement que les animateurs responsables de la politique française en viennent à voir, dans l'autonomisme, un facteur normal de leur politique, soit intérieure, soit extérieure.

Si l'on découvre ainsi tant de motifs d'inaction et d'inertie dans la question sarroise, il est clair que tout se terminera par le retour, pur et simple, du territoire à l'Allemagne.

On nous dit que certains milieux politiques et diplomatiques français sont dès à présent résignés à cette éventualité, dans le vague et chimérique espoir de renouer avec le Reich des négociations qui viennent d'échouer. Des gens se flattent encore de sauvegarder les intérêts français impliqués dans la Sarre par l'intégration des capitaux investis dans une sorte de condominium franco-allemend analogue aux cartels de la métallurgie et de la potasse. C'est avoir l'illusion tenace et attribuer à la politique d'abdication et de laisser-faire une vertu qu'elle ne saurait avoir. Que la Sarre rentre purement et simplement dans l'appartenance prussienne et bavaroise, le dénouement est trop facile à prévoir. Le candide Orgon français emboursera la réponse classique de Tartufe : *La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir.*

Les personnes qui font valoir l'impossibilité morale d'exiger du Reich que celui-ci acquiesce à s'amputer de la Sarre oublient trop facilement que, pour se ranger sous la bannière de la Fédération européenne, le même Reich aurait à consentir des restrictions de souveraineté autrement douloureuses et importantes que la cession, déjà consommée virtuellement, d'un petit territoire.

Ces mêmes personnes devraient bien aussi s'aviser que si les accords commerciaux et industriels sont relativement aisés à conclure quand ils ont une portée générale, ou qu'ils se réfèrent à une matière première abondante, tels que le fer, la houille, la potasse..., ils tournent en revanche à l'utopie et à l'impossibilité, lorsqu'ils ont pour objet un partage d'influence dans une région frontière.

Est-ce que la France, consentirait, par exemple, à accorder au Reich, par le moyen d'un traité spécial, un droit de con-

trôle et de regard sur les grandes affaires lorraines? Évidemment non. N'escomptons pas que le Reich nous accorderait dans la Sarre, de nouveau prussianisée, ce que nous lui refuserions en Lorraine.

Sur la frontière, tout est défiance et vigilance. C'est là que le nationalisme se manifeste sous sa forme la plus ardente, même quand il est en baisse dans les autres provinces.

***

Ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, dans notre soupçonneuse démocratie, quelques journaux ont insinué que toute campagne en faveur d'une solution extra-allemande de la question sarroise ne pouvait que masquer l'effort d'intérêts privés, mis au-dessus de l'intérêt supérieur de la France et de l'Europe.

Nous nous sommes surabondamment expliqué à ce sujet dans notre volume, paru au début de 1927 : *Les Richesses de l'État Français*, au chapitre intitulé les *Mines Domaniales de la Sarre*. La seule préoccupation que nous ayons montrée dans cette étude a été d'éviter, au lendemain de Thoiry et de ses mystères, que cette richesse de l'État, ou plutôt de la démocratie française, fût aliénée pour un plat de lentilles.

Le reste ne compte pas.

Nous avons noté dans nos précédents articles le réveil de l'opinion française à propos du problème sarrois.

Puisse-t-elle ne pas se rendormir et se convaincre que l'échéance de 1935, si elle n'aboutit pas à un règlement au profit de la Société des Nations et de la Paix européenne fera surgir, entre la France et l'Allemagne, les plus périlleuses difficultés! Il y a là une chance de conflit à retardement déposée par les Conférents de 1919 dans le traité de Versailles.

Cette chance de conflit, il la faut convertir en chance de paix. C'est à quoi nous avons essayé de pourvoir.

Si la France et l'Allemagne, animées d'un pareil esprit d'abnégation pacifique mutuel sur le territoire de la Sarre, invitent la Société des Nations, avec le consentement des habitants, à faire élever le Palais et la Ville de la Paix en ce

lieu fatidique, la réconciliation cessera d'être un mythe électoral et le rapprochement un chantage diplomatique.

L'effort moral que, pour se résoudre à ce grand acte, deux grands peuples auront fait sur eux-mêmes, leur apportera cette preuve de sincérité, exclusive de toute méfiance et de toute appréhension, qu'elles cherchent vainement à s'offrir l'une à l'autre depuis Locarno et sans laquelle la paix armée, c'est-à-dire la guerre larvée, restera la triste norme de leurs relations.

Certes, tous sujets de mésentente entre la France et l'Allemagne n'auront pas, pour autant, disparu, mais il sera possible de les aborder désormais, dans un grand esprit d'apaisement et de cordialité, sans qu'une arrière-pensée entretenue par la crainte d'une agression gâte et vicie les négociations.

Le territoire de la Sarre aura été ainsi un trait d'union entre deux nations qu'un fleuve de sang avait séparées.

Et si, d'aventure, par la suite des temps, quelque différend menaçait encore de s'envenimer, la pensée de la Société des Nations qu'il faudrait fouler aux pieds pour en venir aux prises inciterait les dirigeants et les peuples à refréner leurs impulsions guerrières.

On ne violerait pas ce territoire placé sous la garantie du monde presque tout entier, comme on froissait jadis, en les traitant de chiffons de papier, les protocoles de l'ancienne diplomatie.

FELS

UN PÈLERINAGE CABALISTIQUE EN PALESTINE

Au sommet de la colonie de Rochepina, — Pierre Fondamentale, — sous la tonnelle d'une petite auberge juive, nous attendons nos chevaux.

Un jeune Beni-Benjamin[1] s'est chargé de nous les procurer au village arabe, malgré la pénurie des montures, en ce jour de Lag Béomer, en ce jour de grand pèlerinage, à Meyrone, de Haute-Galilée, où dort le rabbin Simon-Bar-Yokhay, l'auteur du Zohar, la Bible des cabalistes.

En face de nous, suspendues au versant d'une aride colline, des lueurs aveuglantes parmi des cyprès noirs. Je sais que c'est le cimetière de la colonie : dalles plates, nues, serrées, gravées de lettres hébraïques, de lettres sacrées, que l'œil de la Chékina, l'œil de la Divine-Tranquillité, contemple avec délices.

Heureux morts! leurs os s'enivrent de sainteté, leurs âmes s'irradient de la Lumière qui créa la Terre d'Israël avant tous les autres mondes.

Et; les regards tournés avec envie vers ces tombes désolées, les pèlerins défilent devant l'auberge, Juifs séphardim et Juifs aschkinazim[2], coiffés du turban ou du chapeau velu, à ânes et à mulets, assis en amazone sur des matelas, ou les jambes écartelées par des ballots, et suivis de moukhres arabes.

1. Premiers colons rothschildiens en Palestine.
2. Rite oriental et rite occidental.

Oui, heureux morts, certains de leur repos et de leur résurrection; tandis que les vivants savent-ils vers combien d'exils les emporteront encore leurs pieds? quels longs et tortueux souterrains leurs mânes devront emprunter pour revenir en ces parages quand le Pasteur de Sion rassemblera ses dispersés? Car c'est au delà de cette montagne rocheuse, à Safed-la-Sainte, que le Messie établira son trône.

Comme eux, ses Juifs[1], il montera d'en bas, de Tibériade, assis sur une ânesse blanche, revêtu de clarté.

Mais qu'il est pénible, ce raidillon, surtout pour des gens peu habitués à chevaucher! Malgré coussins et oreillers on s'endolorit. Les autres années on ne gravissait pas cette côte. On tournait au pied de Rochepina devant le premier relais, et, serpentant à flanc de colline, on surplombait la plaine de Génésareth, d'une fertilité si merveilleuse que le Talmud y plaçait le Paradis. Jusqu'à Safed, jusqu'au Trône du Messie, on pouvait rouler en carriole et char à bancs. Les voituriers espagnols et polonais rivalisaient d'adresse et de vitesse. Les cantiques « nouveaux » s'envolaient dans un bruit de ferrailles et de claquements de fouets.

Mais cette année les Anglais refont la route pour leurs automitrailleuses. Alors on est forcé de gravir d'une auberge à l'autre toute la colonie, une jolie colonie, ma foi, qui fait plaisir à voir, échelonnée avec ses toits de tuiles et ses volets bleus entre des eucalyptus et des pins qui vous caressent le visage et grillent au soleil leurs suavités.

Hélas! il est déjà haut, ce soleil, et l'on n'est pas près d'arriver. On n'ose seulement pas s'arrêter pour vider un verre de bière, et l'on répond d'un *chalôme* pressé au *chalôme* modulé de l'hôtesse penchée sous la treille.

Ce sont les dernières brebis, les traînards du pieux troupeau. Les autres pèlerins ont passé hier ou ce matin avec la rosée-des-Anges. On se hâte, les âniers expectorent un son rauque et bâtonnent la croupe des baudets qui dévie.

Terminant le défilé, un bourricot de rien du tout, surmonté d'un gros Boukharien assis en tailleur sur des couvertures piquées, ses souliers à la main.

1. Les qualificatifs religieux sont intentionnellement écrits avec majuscule, car en Orient, la religion tient lieu de nationalité.

Et nos chevaux qui n'arrivent pas!

Mais une auto stoppe tout essoufflée. Quel miracle l'a hissée jusqu'ici? Elle ne saurait monter plus haut. En descendent deux messieurs, un jeune à chapeau melon, un vieux à bref tarbouche, et une dame élégante donnant la main à un joli bambin à longues boucles blondes. Les hommes vont au fond de la salle, organiser, sans doute, la suite du voyage. J'entends les *ken! ken! tof! tof!* (oui! bien!) qui ponctuent toutes les discussions hébraïques. La dame et l'enfant viennent sous la tonnelle s'asseoir à côté de nous.

— Chalôme! — salue-t-elle.

— Chalôme! — répondons-nous.

Notre hébreu s'arrête là. Le sien aussi, peut-être. Car elle nous raconte en français avec une volubilité d'exilée qu'elle est née à Paris, rue Vieille-du-Temple, que son mari est de Salonique, qu'ils tiennent avec le beau-père un magasin de confection à Alexandrie, que son fils, le petit David, est un nazir de Rabbi Simon-Bar-Yokhay. Depuis cinq ans, depuis sa naissance, « le fer n'a pas passé sur sa tête ». Mais demain matin à Meyrone, un Juste lui coupera les cheveux.

Et elle caresse les jolies boucles dorées du petit « consacré » au père de *La Splendeur.*

— Et vous, — me chuchote-t-elle, — vous y allez lui demander un fils?

Mais on a amené trois mules. Les discussions, là, derrière, se closent. Encore quelques derniers ken! ken! tof! tof! et les voyageurs repartent. La dame se retourne :

— Chalôme! au revoir! On se retrouvera là-haut!

. . . . . .

Enfin voici aussi nos chevaux. Pour moi la jument du cheikh coquettement pomponnée et la queue rosie de henné, puis deux haridelles.

Le Beni-Benjamin monte un coursier arabe, aussi, le sien. Il est bon cavalier, souple, bien découplé, et très élégant dans sa tenue de gentleman-écuyer, coiffé d'un casque de liège recouvert de la keffiyé bédouine.

Comme tous les fils des premiers colons rothschildiens, il est fort cultivé, ayant bénéficié des deux éducations, la

rabbinique des parents dévots et celle de l'école de l'Alliance Israélite. Il s'exprime aisément en français.

Je prends les devants avec lui, coupant par le village musulman.

Sur le seuil d'une porte le vieux cheikh nous salue en hébreu (c'est presque de l'arabe) et charge son fils de nous accompagner et de veiller sur sa jument.

Des femmes à visage plein et des enfants pourpres nous regardent par-dessus les enclos des champs labourés, ombragés d'oliviers énormes.

— Avant notre arrivée, ces gens étaient si misérables que leur hameau s'appelait *Djouanine*, « les Affamés ». Il continue à porter ce nom, pour se différencier de Rochepina. Mais on devrait l'appeler les « Rassasiés ». Car, je vous assure, depuis cinquante ans que le Baron[1] a fondé la colonie, les Arabes ont rempli leur ventre et enfoui de l'or sous terre. Vous voyez leurs champs, leurs oliviers. Ils les travaillent selon nos méthodes et décuplent leurs récoltes. Leurs vaches sont de la même race que les nôtres et vont aux mêmes pâturages avec les mêmes bergers. Nous leur avons donné une école, un dispensaire. Ils profitent de tous les progrès juifs, mais ne changent ni leur maison ni leur vie. Leur seul luxe est d'acheter une nouvelle jument ou une femme de plus. Très renchéries, d'ailleurs, les filles, cette année. Dix mille francs au moins quelque chose de potable. Et naturellement plus un Arabe est vieux, plus il exige jeune la mariée.

***

Nous serpentons entre les rochers. L'odeur du thym broyé s'évapore sous les sabots de nos chevaux. Des alouettes s'élancent en jubilant vers un azur ineffable. L'air, malgré la chaleur, est d'une légèreté dansante, et la limpidité si cristalline que toutes les claires collines désolées semblent nager dans du ciel.

Aucun arbre, aucune maison, aucune trace d'homme, même pas de pèlerins : ils ont dû suivre une piste moins escarpée.

Rien que la divine lumière, rien qu'un sommeil enchanté.

1. « Le Baron » en Palestine est toujours le Baron Edmond de Rothschild.

On croirait, vraiment, une terre sans âme, une terre dont l'âme serait partie, emportée, selon la légende juive, par les « orphelins de Jérusalem » et ne revenant qu'avec les « fils de l'exil ».

— Quelle différence avec Rochepina, hein? — dit triomphalement le jeune colon.

Mais soudain, un jeune chant ravi. Des mousselines bleues, enroulées sur des cloches de liège, et des filets à papillons verts flottent parmi les rochers gris.

Une troupe de *girls scouts* s'écarte pour nous laisser passer.

— Chalôme! — sourient-elles à notre Benjamin, interrompant leur chant.

— Chalôme! — répond-il sans aménité.

— Des gymnastes sionistes. Elles viennent à pied de Jérusalem. A Meyrone vous en verrez d'autres de Haïfa, de Tel-Avive, de Tibériade. Le Lag Béomer est une grande fête scolaire. En Russie et en Pologne c'était le seul jour de l'année où les élèves du *heder* et de la *yéchiwah*[1] voyaient la verdure, et se promenaient dans les forêts.

— Pourquoi?

Parce que Rabbi Simon-Bar-Yokhay, qui adorait la nature et enseignait en plein air, avait demandé que l'anniversaire de sa mort fût une réjouissance champêtre pour tous les écoliers. Ils s'en allaient tirer de l'arc avec des flèches de bois, peints aux sept couleurs du prisme, car un arc-en-ciel merveilleux, doit, selon le Zohar, annoncer la venue du Messie et les flèches prismatiques — prières lumineuses — lancées contre les arbres par des mains innocentes étaient censées hâter notre Libération.

— Que signifie au juste ce mot de Lag Béomer?

— Trente-trois mesures; c'est-à-dire trente-trois jours. Simon-Bar-Yokhay mourut le trente-troisième jour après Pâques. Trente-trois est d'ailleurs un chiffre cabalistique. Votre Jésus est mort à trente-trois ans, et aujourd'hui, le prix du sang d'un homme, à quelque religion qu'il appartienne, est estimé en Orient à 333 livres or, 33 piastres et 33 paras.

— Et ces jeunes filles sportives sont-elles aussi des caba-

1. Écoles rabbiniques.

listes? — dis-je en me retournant vers les petits nuages verts et bleus.

— Oh non! C'est même la première année que les « gymnastes » sionistes participent au pèlerinage de Meyrone. Pour les Juifs modernes le Zohar n'est qu'un livre de fables extravagantes et de folles rêveries qui auraient plongé la nation juive dans les ténèbres et retardé sa civilisation. Ce n'est donc pas par piété que ces jeunes filles vont au tombeau de Simon-Bar-Yokhay, mais par curiosité et parce que les Sionistes ont mis à la mode ces excursions botaniques et historiques. Ils veulent que leurs enfants, même les filles, voient tout, expliquent tout, se mêlent de tout et trouvent pour tout un nom hébreu.

— Vous n'êtes donc pas Sioniste? — dis-je, amusée de cette boutade.

— Tous les Juifs sont Sionistes, mais pas tous de la même manière. Mes parents étaient des *Hovevé-Zione*, des « Amants de Sion ». Eux aussi sont venus en Eretz-Izrael[1] pour retrouver leur âme juive en retournant la terre juive. Mais cela ne les empêchait pas de prier. Ils priaient en hébreu et parlaient yiddich. Et si, en ce temps-là, nous, les enfants, avions osé, d'un mot de la langue sacrée, désigner une chose vulgaire, quel péché! et quelle pluie de taloches!... Tandis que, maintenant, les Sionistes parlent l'hébreu tout le long du jour et ne prient en aucune langue. Leurs colonies n'ont ni synagogue, ni rabbin, ni chotck[2]. Ils appellent cela être idéalistes. Mais si leur foyer ne doit pas être religieux, la sainteté du sol ne leur est pas indispensable comme à nous. Ils pourraient aussi bien fonder leur État juif au Brésil ou en Sibérie. Pourquoi, alors, accaparer les meilleures terres, qu'ils ne sauront seulement pas cultiver, tandis qu'à nous Palestiniens, habitués à l'Arabe et au pays, on nous refuse, maintenant, un pauvre dounam? Il faut nous estimer heureux si l'on ne nous reprend pas nos colonies pour les donner aux *haloutsim*[3].

Et notre Beni-Benjamin, arrachant une graminée, mâchonne son amertume.

1. La Terre d'Israël.
2. Sacrificateur.
3. Pionniers.

Mais sur la hauteur opposée se précise une blancheur : le Trône du Messie, Safed-la-Sainte, assise ainsi que Rome sur sept collines.

— Quatre de ces collines appartenaient, avant la guerre, aux Juifs, deux aux Musulmans, une aux Missions chrétiennes. Mais, durant la guerre, Liman von Sanders, qui avait son quartier général à Nazareth, affama les Juifs sur leur montagne comme Djémal Pacha les Maronites dans leur Liban. Plus de la moitié ont péri. Alors les Arabes se sont emparés de deux anciennes collines juives et les ont revendues très cher aux Sionistes. Vous voyez ces bâtiments neufs! un hôpital, une école, un institut bactériologique et un immense sanatorium, car nulle part en Palestine l'air n'est aussi sain et aussi léger qu'à Safed. Le Talmud l'appelle « le climat de Dieu » et le Zohar dit que l'atmosphère de Safed engendre la sainteté. Pour les cabalistes, Safed est une ville aussi sacrée et plus mystique que Jérusalem, remplie de goïm.

— Et cette ruine là-haut?

Un ancien château fort des Croisés, détruit par Saladin, rebâti par Soliman, renversé par un tremblement de terre. On dit que Napoléon l'a occupé avec son armée après sa campagne d'Égypte.

***

Nous descendons dans un val pierreux. Sur l'autre rive une fontaine chante dans un sarcophage romain, ombragé d'un gigantesque caroubier. Nous y goûtons un frais repos, en attendant nos compagnons et en regardant les filets à papillons et les voiles bleus des petites Sionistes qui animent les rochers et conjurent la mystérieuse torpeur.

Puis nous remontons entre des jardins d'amandiers, entre un murmure de sources et de chants d'oiseaux vers un dédale de ruelles, chevauchées de treilles de vignes, reliées par des échelles d'anges, où toutes les maisons sont passées au lait de chaux bleu.

— Bonne précaution pour les yeux! Le crépi blanc des Arabes aveugle.

— Ce n'est pas une précaution sanitaire, c'est un symbole

religieux. Ce bleu est le bleu cabalistique, le bleu céleste, le reflet de l'œil de la Chékina.

— Le reflet de l'œil de la Chékina?

— Oui, la Chékina, la Divine-Tranquillité, vous savez, qui reposait au Saint-des-Saints, entre les ailes des Séraphins éployées, et qui est retournée au ciel après la destruction du Temple. Eh bien, la Chékina, au lieu de planer au-dessus de Jérusalem, vision trop douloureuse, se penche avec langueur sur Safed, dans l'attente du dernier miracle.

— Quel dernier miracle?

— La venue du Messie. Et ce bleu-là est le reflet de la prunelle de Dieu.

O reflet de la prunelle de Dieu, œil de la Divine-Tranquillité penché sur Safed! ô chères maisons bleues, taudis mystiques, caduques et anxieuses demeures qui guettez le Consolateur d'Israël, que vous m'attendrissez! Je caresse de mes mains vos linteaux bleus. Que ne puis-je en mes yeux emporter le reflet de votre reflet bleu!

Et longtemps je m'arrête devant une petite cour, où une vieille Juive espagnole, cassée en deux sur un balai de poupée, chaule de bleu céleste jusqu'au mortier entre les dalles.

***

Plus haut, dans la Safed moderne, un hôtel neuf à enseigne hébraïque est aussi crépi d'azur. La salle, fraîche et voûtée comme un réfectoire de moines, est décorée de citrons et d'oranges, étoilée en magguen Daoud — le bouclier de David à six branches — et festonnée de girandoles en papier bleu clair et blanc piquées de fanions aux mêmes couleurs.

— Tiens! Je ne savais pas que vous fêtiez l'anniversaire de Jeanne d'Arc!

— Jeanne d'Arc! — le Beni-Benjamin écarquille les yeux. — Mais ce sont nos couleurs messianiques, adoptées par les Sionistes : la prunelle de la Chékina et la blanche splendeur du septième ciel avec laquelle Dieu créa notre Terre sainte.

Un monde fou. Les *ken! ken! tof! tof!* volent de table en

table avec les essaims de mouches. Les serveuses, jolies adolescentes à cocarde sioniste, ne savent où donner de leur tête à boucles de pâtre.

Dans un coin la Parisienne d'Alexandrie. Elle me fait signe. Ils ont fini. Nous pourrons prendre leur place.

— Regardez! — me chuchote-t-elle, — derrière le paravent, c'est un Baalchem et ses fils.

A l'abri d'un écran, — à cause de l'affluence on n'a pu lui offrir une pièce isolée, — un pâle et onctueux vieillard, dont la longue barbe d'argent coule sur un manteau de velours noir, mange, les yeux clos sous une couronne de zibeline surmontée d'un entonnoir de satin vert. Autour de lui d'autres caftans, d'autres bonnets de fourrures. Derrière lui, debout, deux jeunes et beaux Lévites, à boucles acajou et robe couleur d'ambre, font penser à des Chérubins protecteurs, qui auraient mis de grands chapeaux taupés.

Et, naturellement, aucune tête d'homme nue dans la salle. Mais, excepté le rabbin miraculeux et sa suite, peu de costumes pittoresques. Des complets-vestons, des redingotes de quaker, et surtout de lâches vêtements de tussor ou de toile rayée, conciliant le caftan et le cache-poussière.

Avec les sardines des hors-d'œuvre nous réclamons du beurre.

— Du beurre! — notre Beni-Benjamin rougit jusqu'à la doublure verte de son casque.

La jeune fille, à qui j'ai répété notre demande en allemand, manque de lâcher ses plats.

— *Butter!* — s'écrie-t-elle scandalisé.

Butter! tous les *ken! ken! tof! tof!* restent suspendus. Il me semble que, derrière le paravent, la barbe du Baalchem et les papillotes des Lévites ont frémi.

Notre colon doit nous expliquer que, le menu comportant de la viande, il est impossible à une cuisine *kouchèr*, à une cuisine pure, de servir beurre ou fromage, sans transgresser la loi mosaïque, qui interdit de faire se rencontrer dans les entrailles le chevreau et le lait de sa mère.

Il échange encore avec notre entourage quelques phrases apaisantes, où je distingue le mot de « goïm ».

— *Goïm!* ha! ha! *ken! ken! tof! tof!* il vaut mieux être des

goïm que de mauvais Juifs! — Et les regards deviennent plus sympathiques.

La jeune servante à cocarde messianique daigne me consoler.

— A quatre heures, quand vous aurez digéré la viande, je vous donnerai du beurre!

— Mais alors j'aurai aussi digéré ma sardine!

Et toutes les barbes de se tordre dans une explosion d'aimable puérilité.

***

Abandonnant notre Beni-Benjamin aux charmes de l'hôtel *kouchèr*, nous gravissons la colline et débouchons sur le *Military Governorat*, solitairement dressé, tel un haut-lieu, au fond d'un jardin sauvage.

Un jardin sauvage ou un cimetière? Un cimetière musulman, un cimetière enchanté, un cimetière plein de confiance et de fantaisie éparpillant coupoles neuves et cippes écroulées, allant pencher ses dalles au bord des abîmes.

Sous un olivier, près d'un santon éboulé, nous nous asseyons... Une brise délicieuse souffle autour de nous. Des anthémis d'or parfument amèrement les trépassés; des chèvres broutent sur la pente, et plus bas, plus loin, très loin, ondule, manteau majestueux et triste, tout le pays de Chanaan.

La divine lumière est si transparente, qu'elle rapproche les distances; à droite, la ligne pâle de la Méditerranée, à gauche, les montagnes mauves de Moab, et, entre ces deux horizons de douceur, le Carmel, avançant sa tête de loup sur la plaine de Yesréel, parcouru du Kichon, appelé déjà par la Bible « le torrent des anciens temps ».

Plus près de nous le Thabor, d'où la prophétesse Débora fonça sur Sizéra :

O mon âme! tu foules aux pieds des héros!

et d'où Bonaparte, volant au secours de Kléber, culbuta, avec les débris de son armée d'Égypte, vingt-cinq mille Mamelouks que le Kichon emporta dans ses flots.

En face de nous, la chaîne du Gilboé, tombeau de Saül et de Jonathan pleurés par David :

O Montagnes de Gilboé,
Qu'il n'y ait sur vous ni rosées ni pluies
Ni prémices d'offrandes!

Au delà le Garizim et le Hébal, cornes de la Bénédiction et de la Malédiction, entre lesquelles reposait l'Arche de Sainteté, et, là, à nos pieds, endormi dans la profondeur de ses collines comme un saphir au creux d'une coupe vermeille, le lac de Tibériade, le *Kinéreth* de la Bible, « La Lyre », ainsi dénommé pour sa forme et sa chanson...

Oui, vraiment, un trône du Messie, que ce cimetière musulman, pour contempler la Terre Promise.

Mais derrière nous un choc de sabots et un cliquetis d'armes. Une cavalerie de bronze escalade les pentes. A sa tête un jeune officier à profil napolénien et *pschent* de Ramsès II.

Bonaparte et les débris de son armée d'Égypte, remontant victorieuse de la plaine de Yeszéel?

Non, un escadron de horse-guards, en uniforme réséda, et couronne de nomade.

Ainsi qu'un escadron fantôme, il chevauche entre les tombes, puis s'évanouit au fond, happé par le porche d'ombre du *military Governorat.* On y entend une voix péremptoire commander en anglais.

Peut-être ce bel officier est-il le gouverneur de la Galilée pour lequel un ami de Jérusalem nous a donné un firman? Mais que faire d'une recommandation terrestre en ce « climat de Dieu »? Et puis cette voix est trop réelle parmi ces évocations du passé. Nous ne lui remettons point notre lettre.

D'ailleurs voici notre Beni-Bettemin tout essoufflé :

— Venez! la Thora va partir!

La Thora va partir! courons!

De loin un bruit rythmé de ressac, une cadence de flots.

Dans une cour une houle de chapeaux, de turbans, de bonnets de poils, dodelinant des papillottes et balançant des psaumes. Et, descendant lentement les marches de la synagogue, sous un dais nuptial, un double cylindre orfévré, surmonté de deux petits clochetons d'argent où frémissent

des grelots. C'est une Thora sacro-sainte, une Thora miraculeuse, la Thora d'Aboab, offerte par le dernier *gaon*, par le dernier prince rabbinique de Castille, qui se fixa à Safed au xve siècle, fonda une académie cabalistique et cette synagogue. Il a fallu vingt-cinq ans et des millions de plongeurs dans la mikwa[1] pour écrire ces rouleaux de parchemin embobinés sur deux fuseaux d'olivier, sous l'étui métallique. Aujourd'hui encore, on ne peut approcher de son texte déroulé, sans purification rituelle.

... La Lumière de Dieu est apparue.
La gloire de son nom s'éveille sur Toi!

scandent les voix avec plus de ferveur à mesure que la Thora descend les degrés sous le dais nuptial. On l'a amenée sous un berceau de vignes de la cour, et là, dans cette charmante sacristie dionysiaque, on procède à sa toilette de mariée. Un vieux rabbin aux mains tremblantes, dorées de deux taches de soleil qui glissent entre les pampres, lui met sa robe de voyage en velours améthyste, brodée de Lions de Juda. Un long bras pique deux roses dans ses clochetons filigranés, un autre pare son grêle cou d'olivier d'un collier de jasmin. On l'enveloppe encore d'un manteau de satin jonquille et par-dessus, en vue de ce long pèlerinage au tombeau de Simon-Bar-Yokha, on lui jette un cache-poussière en soie écrue.

Le dais nuptial remonte à la synagogue, et la Thora-Épousée se remet en marche, portée, tendrement enlacée dans des bras purifiés, entourée d'un chœur de vieux chantres à bonnet de fourrure, précédée d'un chœur de jeunes danseurs à grands chapeaux taupés, qui sautent à reculons comme David devant l'Arche, et reprennent, en le scandant avec leurs mains, le refrain du psaume de la Procession :

C'est de Sion que nous vient Ta Loi
Et Ta Parole de Jérusalem.

Et tandis que là-haut sur les terrasses l'élément impur, l'élément féminin stridule son allégresse, en bas les hommes se bousculent pour s'approcher de la châsse, baiser son cache-

1. Bain rituel.

poussière, ou simplement le toucher de leurs doigts — baisés ensuite — et y tendre des poupons chamarrés que l'on se passe par-dessus les têtes et que l'on embrasse à leur retour pour participer un peu, par cette charmante procuration puérile, à la vieille sainteté.

Ainsi la procession s'avance dans l'étroit couloir crépi de bleu céleste. Penchées au bord des terrasses, les femmes laissent, au bout d'un fil, descendre des foulards de soie, qu'elles remontent en exultant, quand ils ont frôlé la sainte relique et que, devenus talismaniques, on enfermera dans une boîte avec des aromates...

Quelquefois l'affluence est si vive que la Thora risque de chavirer, qu'elle tinte d'angoisse de tous ses grelots, perd les roses de ses chapeaux — vite remplacées, il est vrai — et que, violemment rejetés, les pèlerins s'écrasent aux murs, et que les gamins grimpés aux fenêtres détachent des plaques de chaux bleue qui s'effritent sur la procession comme des bouts de ciel...

— L'œil de la Chékina! l'œil de la Chékina! Il n'y a pas de mal! Béni soit le Créateur! — Et l'on se dispute cette manne azurée.

— Mais les chœurs continuent à chanter, à danser et à claquer des mains :

C'est de Sion que nous vient Ta Loi!
Et Ta Parole de Jérusalem.

La procession tourne dans les méandres des rues, se perd sous des voûtes sombres, où palpitent les chapeaux-chauve-souris, ressort en pleine lumière, monte des escaliers, passe sous des toitures de pampres, qui l'estampillent de signes cabalistiques.

A la sortie de la ville, la Thora miraculeuse disparaît mystérieusement.

Nous allons rejoindre nos chevaux. Et la descente de Safed commence sur le versant opposé à celui de notre arrivée, un versant rocheux, glissant, où roule un torrent de bêtes tenues à la tête par les moukhres ou traînées par les pèlerins.

Et quelles bêtes! haquenées efflanquées, mulets à bride

en coquillages, ânesses à collier bleu, mais surtout des bourricots de misère garrots saignants, hanches ulcérées, oreilles déchiquetées, narines fendues, bâtés de coussins, de matelas, de couvertures piquées; et voici même de quoi dérouter l'œil de la Chékina : un édredon rouge de Russie, ballonnant autour d'un samovar.

En bas d'autres pèlerins encore; tous les rites, toutes les dispersions : Kurdes à bonnets de feutre, Algériens à chéchias noires, Tunisiens à burnous blancs, Babyloniens en caftans ouatinés; et voici, sur le même baudet, assis parmi des sacs de cacahuètes et des bidons à pétrole, deux générations de Yéménites, séparées par des millénaires, le père un contemporain de la reine de Saba, le fils en culotte de boy-scout et casquette dont la visière de celluloïd abrite la nuque...

Le plus grand nombre des pèlerins cependant se compose de « gens de la Halouka », pleureurs et chanteurs de Sion, mystiques ambassadeurs de la grande nation dispersée, chargés de revendiquer, par leur présence, les droits de Jacob à son héritage et de hâter, par prières et gémissements, l'avènement du Messie.

La plupart appartiennent à la secte des Hassidim, que les livres des frères Tharaud ont rendus si familiers. Leurs chapeaux à la Rembrandt ou leurs bonnets cerclés de treize queues de fourrure — correspondant aux treize articles de la Foi — promènent la pieuse cocasserie d'Israël sous le soleil de Judée.

Et tous balancent, le long de leurs barbes fourchues ou fluviales, des mèches tire-bouchonnées, les *païs* béatifiants; mais jamais il ne viendrait à l'idée que ces poussiéreuses et graisseuses « anglaises » symbolisent les spirales astrales où montent et descendent les Séraphins gardiens, représentent, encore, les anneaux d'une chaîne, qui relie la terre au ciel, et figurent enfin, les vrilles d'une vigne mystique, qui verse la sainte ivresse aux élus.

Très peu de femmes, — les jeunes, « impures » possibles, ayant pris les devants, — quelques vieilles rabbitzines de Galicie, à perruque de soie gaufrée et grand châle à ramages, quelques sorcières moghrebines, la tête enroulée de feu, et le corps plongé dans des ombres indigo, une charmante aïeule

persane, enveloppée de mousselines blanches et qui serre contre elle un adorable Assuérus, à grands yeux kholès...

Quant à la Thora archi-sainte, nous la regardons descendre des hauteurs de Safed, par un sentier de chèvres, haut portée dans des bras, scintillant de ses clochetons filigranés au-dessus de son cache-poussière, et louangée par ses chantres qui font rouler des cailloux :

La Lumière de Dieu est apparue,
La gloire de Son Nom s'éveille sur toi!

Et l'exode se met en marche vers Meyrone dans le désert.

Point de route, des pistes tendues comme des fils blancs entre les rochers gris. On avance comme on peut, à la file indienne, en laissant la monture chercher son chemin. Rien que la pierraille, mais une grisante gravité et une si chaude odeur de soleil!

Puis quelques arbustes épineux et des languettes de terre ensemencées de maigres orges. Pris d'une folle gaîté, mulets et ânes se mettent à galoper; les plus étiques bourricots et les plus chargés, trottinent. Alors c'est une panique effroyable : cris déchirants, bras éperdus, barbes mêlées aux crinières, papillottes qui s'affolent, chapeaux qui s'envolent, caftans qui claquent au vent découvrant les *tzit-tzit* rituels des sous-vêtements, selles qui tournent, sangles qui craquent, semant couffins et chevaucheurs, que les moukhres, plus fous que leurs bêtes, courent en riant ramasser. Un gros Boukharien est tombé assis dans les orges, sans lâcher ses souliers, et voici une rabbitzine qui gît sur son édredon rouge, au milieu des chardons, montrant, sous la perruque de soie dérangée, son crâne rasé à l'Éternel.

Loué soit-Il! le mal se borne là. On la ramasse, on la rehisse, elle et son lit de plume, mais la housse d'andrinople s'est déchirée et, quand la voyageuse repart, elle est suivie d'un mince nuage de duvet qui s'envole vers le ciel en fumée d'holocauste...

Et parmi les cris et les rires, les pétarades et les chevauchées, — car il y a aussi dans ce pèlerinage, quelques vrais cavaliers, colons nés en Palestine, — au milieu de toute cette débandade, surgit la Thora d'Aboab, la Thora du dernier Gaon, du der-

nier prince rabbinique de Castille, la Thora qui, portée par de solides bras, poursuit son chemin à pied, enjambe ronces et rochers, court si vite que ses chantres ont bien du mal à la suivre, et qu'inondés de sueur, ils râlent, péniblement :

C'est de Sion que nous vient Ta Loi,
Et Ta Parole de Jérusalem!

Mais elle, la Thora, cela l'amuse énormément, elle rit de tous ses grelots. Le soleil la brûle, la poussière l'enveloppe; depuis longtemps ses roses se sont effeuillées, ses jasmins sont tombés sur les cailloux. Elle rit, elle chante. C'est si amusant ce grand bain de vent, quand on est restée tout un an cadenassée dans une armoire vermoulue, au fond d'une vieille synagogue qui sent les larmes et le moisi.

Et puis cela divertit la Thora de voir les changements opérés d'un Lag Béomer à l'autre, ces caftans qui s'écourtent, ces chausses qui s'étriquent, ces joues qui se lissent; ces *païs*, chers tobogans d'anges, qui tous les ans se ratatinent sous le chapeau.

Et voici même, par Adonaï! de jeunes hommes qui n'en ont plus du tout, et qui vont la tête découverte! La Thora s'en scandaliserait s'ils n'étaient des gars superbes, beaux comme David, forts comme Gédéon. Elle devine aussi que ce sont des *haloutzim*, les « réparateurs des brèches et restaurateurs des murailles » par elle-même annoncés et si longtemps attendus, les pionniers qui préparent le bercail aux brebis dispersées. Seulement ce n'est pas ainsi qu'elle se les figurait. Pourquoi ces jambes demi-nues, ces cous découverts?

L'un d'eux s'approche de son porteur épuisé, un Juif espagnol. Osera-t-il le relayer?... Vite, quelqu'un lui jette un feutre sur la nudité de ses cheveux, des cheveux dorés et soyeux rejetés derrière les oreilles. La Thora les regrette presque; on s'habitue si vite à ce qui est joli!...

Il la serre dans ses bras, des bras musclés. Sous l'étoffe ajourée de sa chemise — jamais elle n'a vu pareille étoffe — elle sent battre son cœur, et ces battements se répercutent, lui semble-t-il, jusqu'au tréfond de son parchemin, plusieurs fois centenaire. Va-t-il lui infuser une nouvelle jeunesse?

un rameau de Jessé refleurira-t-il sur ses vieilles bobines d'olivier?

Il court, il court. Il vole, il l'enlève. Les chantres ne peuvent les suivre. Elle n'entend plus leur rabâchage. Elle n'entend plus que ce cœur qui bat sous le cellular, le cœur d'un Lion de Juda.

Maintenant, elle est toute seule avec lui, dans ses bras, parmi ces champs de rochers et d'épines.

Jamais ces cinq siècles d'existence n'ont espéré si doux rêve messianique! Mais voici qu'elle l'entend lui dire :

— O Thora, ô ma Thora miraculeuse, fais un miracle! rends la Palestine à ton peuple, donne un asile à tes persécutés!

Et de jeunes lèvres ardentes baisent son cache-poussière. Ses clochettes tintent, toutes ses lettres demi-mortes tressaillent...

— Haloutz! cher haloutz, écoute...

Hélas! ils tombent en pleine cohue. Ils arrivent à la halte qui coupe le pèlerinage en deux, entre Safed et Meyrone. Dans la solitude une tente se dresse au-dessus de deux tonneaux d'eau. Et, debout sur les tonneaux, deux « bons Juifs » distribuent à chaque voyageur une gorgée d'eau glacée en criant, bien haut, le nom du donateur.

C'est une œuvre pie, renouvelée tous les ans par un des pèlerins riches et dédiée à la mémoire de Simon-Bar-Yokhay, qui fut lui-même désaltéré par une fontaine miraculeuse et qui a dit dans son *Zohar* :

Celui qui vit dans l'extase du Mystère sera un jardin toujours arrosé et une source de délices dont les eaux ne tarissent jamais.

Et chacun, avant de boire, prononce la bénédiction de l'eau :

Bénis sois-tu, Roi des Rois, qui as créé l'eau pour nous abreuver et l'as fait jaillir du rocher du désert pour nos aïeux!

Et après boire la bénédiction au donateur et distributeur :

Que Adonaï allonge leur âge!

Puis on repart.

Le chemin est aussi mauvais. Mais la chaleur a diminué et les chevaucheurs se sont habitués à leurs bêtes. Les colons

de laisser danser sur leurs épaules les effilés pomponnés de leurs voiles bédouins, et fiers de montrer aux rêveurs du Ghetto qu'ils sont aussi bons cavaliers que les chefs arabes...

Moi, sur ma jument fanfreluchée et panachée de plumes d'autruche, je vais, je viens, contourne l'exode, m'arrête souvent pour regarder venir de loin, monter, descendre les collines, zigzaguant entre les rochers, le pèlerinage, long convoi de fourmis où éclate, de-ci, de-là, frappé de soleil, un samovar, oscillé, géante anémone des champs, un édredon écarlate.

Je songe à la Galilée d'autrefois, peuplée de villes rieuses, cette « Galilée des Gentils » inclinée aux cultes voluptueux, où Dionysos dansait sous les treilles de vignes, Pan hantait les forêts sacrées, Aphrodité se baignait dans les sources... Comment la contrée de joie est-elle devenue un désert?

Mais d'un ravin latéral débouche un imprévu cortège aussi chamarré et élégant que le nôtre est sombre et piteux. Il agite des branches de saule et chante en cadence une mélopée qui ressemble à un psaume.

En tête un beau cheikh à manteau pourpre, le front plaqué d'un turban blanc. Derrière lui des enfants et des femmes sur des chevaux gaiement harnachés et, fermant la marche, un vénérable vieillard portant, en croupe, une frêle créature enveloppée de mousselines bleutées.

— Un pèlerinage Druse, — explique mon Beni-Benjamin.

— Où va-t-il?

— Comme nous, à Meyrone, au tombeau de Bar-Yokhay.

— Des Druses au tombeau d'un cabaliste?

— Oh! vous savez, ils ne sont pas fixés. Ils l'appellent « le sépulcre du Messie », *makam messouh!* Autrefois les Musulmans venaient beaucoup et aussi les Chrétiens arabes. Le tombeau de Bar-Yokhay est réputé pour ses miracles. Il donne surtout des garçons. Soyez sûre que ce vieux-là avec cette jolie femme en croupe va demander un fils au « Messie juif ».

— A moins qu'elle ne soit une possédée, possédée d'un jeune djinn mâle, — dit en riant le docteur R... directeur de l'hôpital de Safed et qui nous a rattrapés en route. — Tout sur leurs beaux coursiers galopent dans la pierraille, heureux

comme au temps de votre Jésus, il y a beaucoup de possédés par ici, et, comme Jésus, Rabbi-Simon les exorcisait. Il aurait même chassé le démon de la fille de l'empereur Hadrien... Et puis, pourquoi les Druses ne voueraient-ils pas une vénération spéciale à ce vieux cabaliste de Ben-Yokhay? Ne sont-ils pas, avec leur religion secrète et leurs chiffres astronomiques, des cabalistes sans le savoir... Tenez! regardez les voiles bleutés de leurs femmes. C'est un signe spécifique des Druses. Les Musulmanes et les Chrétiennes portent le voile toujours blanc. Eh bien, ne croyez-vous pas que ce bleu a la même origine que la chaux des maisons juives symbolisant le sourire du ciel? Le catéchisme druse fourmille de phrases splendides et hermétiques empruntées au Zohar. Comme les cabalistes encore, les Druses croient à la migration de l'âme, à la magie des noms secrets, — ils ne prononcent jamais le vrai nom de leur Dieu, — à l'influence des astres, au sortilège de la lune, aux légions d'Anges bons ou mauvais, aux chiffres fatidiques, et à cinq Émanations, qui portent cinq des noms de nos neuf *Zéphirotes*, les neuf Inspiratrices du *Zohar*, elles-mêmes probablement une réminiscence des neuf Muses. Et vous savez qu'on n'a jamais pu déterminer l'origine des Druses...

Un nouveau pèlerinage nous interrompt. Il se compose pédestrement de *fellahines* sonores de leurs joyaux sauvages. Un voile blanc flotte derrière leur chemise indigo et chacune porte sur la tête un panier d'amandes vertes et d'aubergines.

— Des Musulmanes?

— Non, des Juives. Des Juives arabes portant les fruits de leurs jardins aux rabbins de Meyrone, comme leurs aïeules portaient leurs prémices au *cohénim* du Temple.

— Il y a donc des Juifs arabes?

— Oui, dans un village de Galilée, non loin d'ici, à Békéine. Ce sont les seuls Juifs autochtones de toute la Palestine, les seuls qui n'aient jamais quitté la terre d'Israël, les seuls qui soient restés cramponnés à leur religion comme à leur rocher, depuis deux mille ans. On prétend qu'ils se sont réfugiés dans cette solitude, après la destruction du Temple. Ils se seraient extérieurement assimilés aux Sarrasins pour

échapper aux persécutions des Croisés. Moi, je croirais plutôt qu'ils sont restés ce qu'ils furent, une population agricole que l'on raillait à Jérusalem pour leur peu de zèle religieux et leur parler fruste. Vous souvenez-vous de Pierre reconnu pour Galiléen, à son patois, par la servante de Caïphe? Il est probable que Jésus de Nazareth et ses disciples ne différaient pas beaucoup des paisibles paysans de Békéine.

. . . . . .

... C'est de Sion que nous vient Ta Loi,
Et Ta Parole de Jérusalem.

Et la Thora d'Aboab passe en courant dans les bras de son jeune pionnier, suivi de caftans volants...

Une montée encore parmi de hauts chardons bleus, et elle sera arrivée.

Déjà nous entendons les stridulations des femmes et les masculins chœurs d'allégresse se portant à sa rencontre.

Sur un dernier mamelon rocheux, Meyrone apparaît, ensemble de coupoles et de grossières murailles, derrière lequel s'abrite un pauvre village musulman. En avant le campement le plus pittoresque : chameaux agenouillés entre des ballons de fourrage, Bédouines ruisselantes d'eau sous leur peau de bouc; *haloutzim* élevant des huttes de branchages, ânons baratant la poussière, Moghrebines épluchant des piments aussi rutilants que leur coiffure, Polonais allumant, parmi des oreillers, un samovar; et voici nos gentilles girls scouts de ce matin, étalant sur les rochers un tapis caoutchouté.

Dans un enclos muré, les marchands ambulants et leurs étalages : fruits, bocaux de légumes vinaigrés, limonades, *tamar-hindi*, *gazouses*, pois chiches, pépins grillés, tous les nougats et tous les gâteaux juifs, puis encore des objets de piété, petits sacs de terre que l'on glisse sous la tête des morts, scapulaires salomoniques, citrons rituels à sept côtes, débités par des Yéménites, minuscule humanité pieuse, fiévreuse, huileuse, avec d'immenses yeux bombés et un profil d'oiseau entre deux ailes de corbeau.

***

Devant la porte de la synagogue, la Thora s'impatiente. Elle est retournée dans le bras d'un vieux zadik, d'un vieux « juste ». On lui a enlevé son cache-poussière, mais laissé sa chemise de noce brodée de Lions de Juda.

Et l'on psalmodie, en se dodelinant, tandis que les terrasses vibrent de cris d'allégresse et de claquements de joie.

Mais qu'attend donc la Thora miraculeuse?... Cette ombre qui vole sur la plaine? ces cavaliers qui font étinceler les cailloux?

Un beau guerrier à profil napoléonien et *pschent* de Ramsès II se détache d'un escadron et saute de sa selle.

Je reconnais l'officier de la chevauchée-fantôme au cimetière de Safed. Le haloutz qui a porté la Thora agite follement son chapeau emprunté, et clame de toutes ses forces :

— *Yéchi hamalek! Yéchi hamalek!*

Surprise la foule se tait, puis gagnée, elle aussi, d'un subit délire :

— *Yéchi hamalek! Yéchi hamalek!*

Yéchi hamalek?

« Vive le roi », le cri dont Israël saluait ses héros.

— Vous saluez de « vive le roi » un officier anglais?

— Il n'est pas anglais. Il est juif. C'est le capitaine Crichevsky, gouverneur militaire de la Galilée. Il a combattu durant la guerre avec les Anglais en Palestine. Il a formé, avec Jacobinsky, après la guerre, le fameux bataillon des Machabéens. Il vient de remporter une victoire sur les Bédouins de Transjordanie qui ont attaqué une colonie sioniste. Il leur a tué trente chameaux.

— *Yéchi hamalek!* — exulte le haloutz, et la Thora pénètre, suivie du capitaine et de son lieutenant, dans la synagogue...

***

Dans une autre partie du caravansérail, un sanctuaire accessible à tous, l'antique grotte où dort « dans la splendeur de sa *Splendeur* Rabbi Simon-Bar-Yokhay.

C'est un cénotaphe en maçonnerie blanchie à la chaux qui n'a d'imposant que sa taille géante. Un humble luminaire de cierges et de godets d'huile l'éclaire.

Mais quelle cohue! Quelle ferveur! Jamais, même à l'époque des pèlerinages russes, je n'ai vu au Saint-Sépulcre pareille bousculade! On s'écrase, on se piétine littéralement autour du tombeau, déjà assiégé par une tribu de femmes avec couffins et matelas, bien décidées à rester toute la nuit et tout le jour prochain. La plupart tiennent entre leurs mains des citrons rituels et des rameaux de basilic, figurant « l'autel des parfums », dont les narines du Vivant d'Israël, jadis, se délectaient. Elles veulent bien piquer pour les autres un petit « cierge d'âme » sur le rebord de la tombe ou répandre une cannette d'huile odorante, qui macule la chaux blanche d'une traînée veloutée.

D'autres, le nez chevauché de lunettes, la perruque de soie puce gaufrée sous le fichu de cachemire, lisent dans leur *sidour*, tandis que, par-dessus elles, de jeunes mères frottent la tête de leurs enfants contre la miraculeuse maçonnerie. Ailleurs, d'autres cénotaphes, plus petits, celui de Rabbi Eléazar, fils de Bar-Yokhay, de rabbi Abba, son disciple, de rabbi Isaak — Chaudronnier, de rabbi Yohanam — Sandalier, tous les Tannaïm[1] vénérés, autour desquels les femmes pleurent, implorent, baisant et caressant la chaux, tellement plus à leur aise ici, elles, les impures, les sœurs de ces poussières corruptibles, que là-bas près de la Thora immaculée.

***

A demi étouffées nous ramons vers la sortie.

Le soleil se couche derrière les collines galiléennes. Les derniers traînards sont arrivés. La prière de *Michena* est terminée, le capitaine et son lieutenant sortent de la synagogue. C'est bien pour lui que nous avons une lettre. Pourquoi la remettre si tard? Il ne dispose plus d'un seul coin, plus un seul siège. Où passerons-nous la nuit? A la belle étoile? Il rit. C'est long toute une nuit! Il n'a qu'une

1. Rédacteurs du Talmud.

méchante salle arabe qu'il partage avec ses hommes. Mais il nous y attend à souper, quand nous serons lassés de la sarabande cabalistique.

En attendant nous errons parmi les camps, attirés, amusés toujours par la confusion d'Orient et d'Occident, les images de la Bible traversées de silhouettes soviétiques, stupéfaits de la prodigieuse diversité des aspects d'Israël, et par son âme innombrable qui fait s'affronter paisiblement cette équipe de boys-scouts, affairés autour de leur souper, et ce groupe d'élèves de la yéchiwah, pâles et prophétiques enfants guettant au ciel la première étoile...

Le soleil a disparu. De grandes ombres et une grande tristesse envahissent la Galilée. La frayeur des nuits d'Orient atteint aussi les camps. Plus de cris, plus de chants. Une rumeur ramassée, peureuse, percée par des appels hennissants ou la gargouillante colère d'un chameau. Au loin, dans leurs tanières, les chacals miaulent.

Assise à l'écart sur une pierre, je songe aux âges passés, au séjour d'Israël dans le désert, à ses tribulations, à ses persécutions, à l'effarante destinée de cette nation dispersée, de ce « peuple de Dieu, » éparpillé sous tous les climats, baragouinant tous les jargons, s'affublant de toutes les défroques, occupé à cent mille choses contraires, mais qui a trouvé le moyen de se réunir, ici, cette nuit, dans ce coin perdu de son ancien héritage, dans ce misérable village arabe, pour nouer la gerbe d'un mystérieux rêve épars devant le tombeau d'un Illusionniste.

Et quelles chimères d'or, quelles espérances éblouissantes Jacob emportera-t-il de cet amas de cailloux pour alimenter son âme d'exil?

MYRIAM HARRY

(*A suivre.*)

JOFFRE

Peu d'hommes ont connu une gloire plus haute, une popularité plus universelle que Joffre. Peu d'hommes ont donné l'impression de l'avoir aussi pleinement mérité. En des temps plus anciens, Joffre eût été salué du titre de Père de la Patrie : n'eût-ce pas été justice, puisqu'il a fait franchir à la France une des étapes les plus périlleuses de sa destinée éternelle? Périodiquement, dans notre histoire, ont surgi des héros providentiels, qui se sont trouvés être les hommes qu'il fallait. Le dernier venu de cette lignée est le chef dont la fin a fait renaître dans le pays trop vite oublieux les sentiments de naguère : rappel tragique des heures douloureuses au cours desquelles la France entière se rangeait sous les ordres de Joffre.

« Cache ta vie », a dit le sage. Joffre a su, naturellement et sans effort, appliquer le précepte. Il a occupé dès avant la guerre des situations toujours plus importantes, qui faisaient de lui un homme en vue. Était-il mieux connu pour cela? Ses chefs, les gouvernants, quelques intimes aussi, avaient peut-être su discerner les incomparables ressources renfermées en lui. Les avaient-ils saisies entièrement? Rien n'est moins sûr, tant, par une sorte de pudeur instinctive, Joffre se livrait peu. Mais, connu ou inconnu, sinon méconnu, l'homme était à la hauteur de sa fonction, à la hauteur des événements : prêt à accepter toutes les responsabilités, disposé à résoudre les pires difficultés par son clair bon sens, par sa finesse, surtout par son caractère aussi énergique

que modeste. Le caractère n'est-il pas, à tous les échelons, la qualité primordiale du chef, celle qui marque ses élus du sceau indélébile auquel on reconnaît les hommes nés pour le commandement?

Le propre de l'homme de caractère, c'est qu'il est sûr de lui : confiance en soi fondée sur la conscience de sa valeur. Cette conscience, Joffre la possédait. Grâce à elle, il a pu, aux attaques passionnées, opposer le même calme qu'aux situations les plus difficiles. Ce calme a été sa plus grande force. Il a été aussi son plus bel ornement. Rien n'a été plus grand que le silence dans lequel s'est enfermé Joffre depuis qu'il a cessé de jouer un rôle actif de premier plan. Ici encore, il a eu confiance en lui et en sa valeur : il a attendu avec sérénité le jugement de l'histoire.

Ce jugement, il ne nous appartient pas de le formuler. Tout ce que nous pouvons faire, c'est dire notre admiration pour le grand chef disparu, lui payer le tribut de respect et de reconnaissance qui lui est dû.

***

L'homme qui endosse les responsabilités, qui répond : « Présent! » à l'appel des difficultés, Joffre l'a été dès sa première rencontre avec le destin.

1893. Joffre est au Soudan depuis quelques mois. Il a quarante et un ans. Entré de bonne heure à l'École Polytechnique, il a été, au bout d'un an d'études, mobilisé au 8e d'artillerie pour le siège de Paris (21 septembre 1870). Passé dans le génie, il a été d'abord détaché aux travaux de la défense de la capitale. Puis, à la suite d'un deuil cruel, il a été mis à la disposition de l'amiral Courbet (1885) : sous ses ordres, il a pris part, comme chef du génie du corps de Formose, à l'expédition des Pescadores. Après être resté quelque temps au Tonkin, encore comme chef du génie, il rentre en France. Il en repart, chef de bataillon, pour le Soudan, où il doit s'occuper du chemin de fer de Kayes au Niger. Les événements en décident autrement. Le lieutenant-colonel Bonnier, commandant supérieur, l'appelle au commandement, qui est vacant, de la région nord-est à Ségou.

Bonnier songe à l'occupation de Tombouctou, prévue comme nécessaire par Faidherbe, préparée par Archinard. Au début de décembre 1893, il rentre d'une campagne contre Samory. La situation ne lui paraît pas encore mûre pour marcher sur la ville mystérieuse. Il est contraint de le faire, cependant, par l'initiative du lieutenant de vaisseau Boiteux, qui est entré dans Tombouctou avec quatre Européens et quelques laptots. Action prématurée : la ville est déserte, Boiteux n'est pas en forces; son second, l'enseigne Aube, est massacré entre Kabara et Tombouctou. Quelques jours après (10 janvier 1894), Bonnier occupe cette dernière ville. Les événements récents ont annihilé le travail politique antérieur : les Touareg sont hostiles. Bonnier apprend qu'un rassemblement important s'est effectué à Goundam pour s'opposer à la jonction de la colonne Joffre, qui vient par terre de Ségou. Il se porte de ce côté. Et c'est la surprise, le massacre de Tacoubao (14 janvier).

Le commandement revient à l'improviste au chef de bataillon Joffre, jusque-là à la tête d'une « colonne d'escorte avec mission élargie au point de vue politique ». Sa marche a été pénible. Il passe tout d'un coup au premier rang, dans des conditions extrêmement difficiles, pour mener des opérations militaires et politiques d'un genre qui ne lui est pas familier. Joffre ne faiblit pas. Il entre à son tour à Tombouctou et entame sans désemparer la pacification de la région.

L'attention est attirée sur Joffre. Promu lieutenant-colonel le 6 mars 1894, officier de la Légion d'Honneur à la fin de la même année, il franchit rapidement les échelons, désormais. A cinquante-six ans, il commande un corps d'armée, et, le 28 juillet 1911, il est appelé aux fonctions de chef d'État-major général de l'armée. Vingt ans après Tacoubao et Tombouctou, il conduit à la bataille l'armée française pour repousser l'agression allemande.

Sous l'impulsion de Joffre, qui, depuis trois ans, a consolidé son autorité, — il cumule les fonctions de vice-président du Conseil supérieur de la guerre avec celles de chef d'État-major général, — l'armée française a poursuivi sa préparation à la bataille. On a cherché à constituer une artillerie lourde (155 court, 120 long, mortiers de 220), en attendant la livraison

des matériels de 105 qui sont commandés. La dotation d'entrée en campagne pour les munitions a été fortement augmentée. La loi de trois ans vient de donner des effectifs. Cependant, la doctrine fait trop de concessions à la théorie — alors généralement adoptée dans tous les pays — de l'offensive à outrance partout, toujours. Le plan d'entrée en campagne s'en ressent : en tout état de cause, l'armée française se portera à l'attaque, sans attendre de l'allié russe autre chose qu'une diversion hâtive.

Joffre a confiance en lui et en l'instrument qu'il a forgé. Il n'est pas l'homme des craintes et des remords au moment de l'action. Il marche à la bataille non pas le cœur léger certes, mais avec la conviction du devoir à accomplir : tous ses soldats sont portés par le même sentiment. Le choc a lieu, d'abord en Lorraine annexée, puis en Belgique. Surprise sur toute la ligne : échec général. L'invasion.

Ici commence l'épopée de Joffre. La surprise a été complète. Armement, méthodes, tout est à revoir. Le plus grave, c'est que, au point de vue stratégique, le dispositif français reste dominé par le dispositif allemand, beaucoup plus puissant, beaucoup plus étendu, qui fait peser sa menace sur l'aile occidentale. Redresser tout cela est l'affaire du haut-commandement : tout dépend de son sang-froid, de sa décision. De la rapidité de sa décision.

Joffre ne perd rien de sa résolution, de son calme, que French a pu constater huit jours auparavant. Il agit. D'abord sur le plan stratégique : le 25 août, — la bataille des frontières s'est terminée le 23, — il lance son instruction générale n° 2. La conception est simple : l'ennemi qui nous a manœuvrés, qui continue à nous manœuvrer, on va lui rendre la pareille, en mieux s'il est possible. Sa droite menace notre gauche : une gauche française nouvelle, constituée de toutes pièces, va menacer sa droite.

Il faut passer à l'exécution. C'est le plus difficile : sans elle, les plus ingénieuses conceptions sont comme si elles n'existaient pas. Tandis que s'opèrent les mouvements qui permettront de monter la nouvelle manœuvre, il faut gagner du temps : coups de boutoir de Guise, de Signy l'Abbaye-Rethel. Il faut faire disparaître ce que les méthodes ont

d'excessif : une instruction corrige les exagérations des règlements rédigés en temps de paix; il est dit notamment que l'artillerie prépare les attaques et ne se contente pas de les appuyer. Enfin la mise en œuvre des méthodes renouvelées doit être assurée : une revision implacablement énergique des hauts grades s'impose; Joffre y procède avec une autorité froide, une sévérité sans appel, une vigueur qui ne se laisse arrêter par rien. Qu'on examine la liste des commandants d'armées, de corps d'armée et de divisions avant et après : on s'apitoiera peut-être sur quelques disgrâces; dans l'ensemble, on ne pourra nier l'amélioration.

La pression ennemie sur l'aile gauche est plus puissante qu'on ne l'imaginait. Loin de pouvoir faire sentir son action dans la région primitivement fixée, la nouvelle armée d'aile gauche est surprise en cours de débarquement. Elle doit se mettre en retraite à son tour. On est contraint de reprendre du champ plus largement qu'on ne l'escomptait. Il faut voir large : on va voir large. Joffre prescrit le repli jusque derrière la Seine, au besoin. Ce n'est pas un ordre : c'est une prévision. Le terrain perdu est secondaire. L'important est de monter la contre-manœuvre décidée : elle seule peut donner la victoire.

Audentes fortuna juvat. Il ne sera pas nécessaire d'aller si loin. Les faits sont bien connus. Les exécutants allemands croient toujours que l'aile gauche française est ce qu'elle était en Belgique, que c'est encore la Ve armée : Kluck s'acharne à l'envelopper, sans guère se soucier ni des Anglais, ni du camp retranché de Paris. Il défile à l'est de la place forte et agit tout exprès comme pour favoriser la contre-manœuvre préparée par Joffre. Un siècle auparavant, Napoléon semblait aussi commander à l'ennemi.

Il s'est formé plus tard une sorte de syndicat des vainqueurs de la Marne, et chacun de ses membres, en analysant son propre rôle, laissait entendre que, sans lui... Joffre n'a jamais fait partie du syndicat. Par la raison qu'il n'avait pas à hésiter. Il savait ce qu'il avait fait. Il savait qui était le vainqueur.

Gallieni a, le premier, aperçu le mouvement de Kluck vers le sud-est, signalé les perspectives qui s'offraient pour

la bataille victorieuse, préparé l'armée de Paris à déclencher son attaque. Rien n'est moins contestable. Ce faisant, a-t-il fait autre chose que remplir — admirablement — sa tâche de commandant de l'aile de manœuvre? La décision d'ensemble appartenait au général en chef, à Joffre. Et — on ne l'ignore pas — c'est Joffre qui l'a prise.

La scène est historique. Ou plutôt les deux scènes.

Le 4 septembre au matin. La « situation » des Allemands est reportée au fusain sur une carte pendue au mur : *ils* s'engagent franchement dans le piège. Profitera-t-on de l'occasion? Comme il est normal, les collaborateurs directs du général en chef exposent leur opinion. Les avis sont partagés : l'un est pour l'attaque immédiate, l'autre pour la continuation de la retraite derrière la Seine. L'attaque est bien tentante. Est-elle possible? Joffre va droit au point essentiel : « Demandez à d'Esperey, dit-il, s'il est en état d'attaquer. » D'Esperey, c'est le général Franchet d'Esperey, futur maréchal de France, lui aussi; il commande la Ve armée; elle en a vue de dures depuis quinze jours, et elle se trouve dans le secteur qui sera décisif si la manœuvre réussit.

Le soir du même jour, Franchet d'Esperey fait savoir que la Ve armée peut attaquer le 6. Les Anglais consentent à prendre part à l'offensive à la même date. Gallieni est prêt et insiste pour attaquer. Joffre conclut : « Eh bien, Messieurs, on se battra sur la Marne! »

Peut-on nier que l'homme qui a prononcé ces mots-là soit le vainqueur, quand on songe à tout ce qu'ils représentent? Des centaines de milliers d'hommes épuisés qu'on renvoie à la bataille, — à quelle bataille meurtrière! Les destinées du pays à fixer : victoire ou défaite; demain, plus de France, ou la France sauvée. La Providence a voulu que l'homme appelé à prendre une telle décision ne tremblât pas devant sa responsabilité. « On se battra sur la Marne. » Joffre a prononcé les six mots qui jetaient à la mort des milliers d'hommes jeunes pour que le pays pût vivre. Il avait fait tout ce qu'il pouvait pour préparer la victoire. Mais la lutte comporte toujours un aléa. Cet aléa, Joffre l'acceptait. *Ein ganzer Kerl* (un gars d'attaque), a dit le grand-amiral de Tirpitz le 13 septembre 1914. Et un autre Allemand a écrit : « Nous avions

tout prévu pour gagner rapidement la guerre, mais nous n'avions pas prévu Joffre. »

***

L'homme sous qui a réussi un pareil redressement se trouve investi d'une autorité incontestée. L'autorité grandie fait grandir les responsabilités : Joffre n'en écarte aucune. Il semble même les rechercher. On le lui a reproché, sans jamais, du reste, mettre en doute son désintéressement personnel. Si Joffre a étendu ses pouvoirs jusque dans des domaines qui excédaient les attributions normales du général en chef, c'est que certaines tâches devaient être accomplies, devant lesquelles les autorités constitutionnelles restaient impuissantes.

Joffre commande le seul groupe d'armées qui ait été constitué à la mobilisation. Toutes les ressources du pays lui sont confiées par le gouvernement. Celui-ci se trouve d'abord éloigné, puis dispersé, puis gêné, presque paralysé, par les agitations de la vie parlementaire. Après la Marne, la bataille continue. L'armée française réussit bien à briser les efforts acharnés des Allemands; elle ne peut les faire reculer : le territoire reste envahi. Peut-être Joffre a-t-il étalé un trop grand optimisme : sentiment compréhensible après l'échec initial suivi en moins de trois semaines d'une éclatante revanche. Mais l'espoir déçu fait place aux impatiences, aux inquiétudes, aux injustices.

Le gouvernement français n'est pas organisé pour la guerre. Tout ce qui est relatif aux opérations lui échappe. Qu'il s'agisse de les préparer ou de les exécuter, il doit s'en rapporter au seul général en chef. Les hommes politiques acceptent cette situation et appliquent — consciemment ou non — la solution recommandée par Clausewitz, pour le cas où les pouvoirs suprêmes, civil et militaire, ne sont pas réunis dans la même main : ils appellent Joffre à siéger dans les conseils du gouvernement. Cette solution n'est pas la meilleure. Les heures que le général en chef consacre à la direction de la guerre, il ne peut les employer à la direction des opérations. Pendant tout son temps de commandement, Joffre est associé aux travaux du gouvernement en conseil des

ministres, en conseil de la défense nationale. L'inconvénient est que les hommes politiques n'ont aucune information sur les questions militaires en dehors de celles qu'il leur donne.

Toute discussion éclairée est impossible. Des thèses se heurtent, soutenues par les ministres incapables de faire cadrer la leur avec les nécessités d'ordre militaire, — ou par le général en chef qui ne peut arriver à se faire comprendre et n'a d'autre ressource que de laisser planer sur le débat la menace de sa démission. Au mois de janvier 1915, le Président de la République lui ayant fait remarquer qu'on le « forcerait » à rester à la tête des troupes, Joffre « a déclaré qu'il irait se faire tuer n'importe où, mais que jamais on ne pourrait le forcer à demeurer le chef responsable, si on lui mesurait les moyens et si on voulait lui imposer des conceptions qu'il n'admettait pas ». Débat sans issue entre des hommes qui ne parlent pas la même langue.

Le tragique de ce malentendu, c'est qu'il se poursuit et s'envenime en présence de l'ennemi. Les opérations continuent sans arrêt. La guerre prend une forme imprévue qui pose des problèmes nouveaux. Ces problèmes, on ne peut en trouver la solution que dans le matériel, d'abord. Or, dès avant la guerre, l'armée française est en retard. On reste longtemps sans mesurer exactement toute l'étendue de ce retard, que l'apparition des tranchées a encore augmenté. Il faut agir, cependant : et ce sont les offensives répétées de 1915.

Chaque fois, le grand succès nous échappe. Les critiques se multiplient dans les milieux parlementaires. Elles s'exacerbent. Joffre résiste à tout. La puissance de son caractère lui permet de mener deux batailles en même temps, une à l'avant, une autre à l'arrière. Il voit bien qu'il n'a pas encore trouvé la méthode contre l'ennemi. Il cherche inlassablement. Il essaye. Peut-être se trompe-t-il parfois. Du moins, de très bonne heure, il saisit deux aspects essentiels du problème : la solidarité qui unit les fronts alliés; l'importance des réserves.

Dès sa première offensive après la mêlée des Flandres, en décembre 1914, une de ses raisons d'attaquer est qu'il « ne croit pas pouvoir laisser les Russes exposés à une poussée trop forte ». De même, un de ses motifs d'ordonner les attaques de février-mars 1915 en Champagne est d'alléger la

pression que le groupe d'armées Hindenburg exerce sur nos alliés. Pour la même raison encore, il poursuit les attaques d'Artois en mai et juin, alors qu'a disparu la possibilité un instant entrevue de la « percée ». Toujours dans la même intention, — et avec des espoirs accrus, — il se lance et il entraîne l'allié britannique dans l'offensive d'automne en Champagne et en Artois : espoirs encore une fois déçus. Mais — les Allemands l'ont avoué — cette offensive contribue efficacement à sauver l'armée russe. Quant aux réserves, la conception interalliée de la bataille montre que Joffre a compris le rôle prépondérant qu'elles jouent. Il n'est pas jusqu'au grignotage qui ne relève de la même idée. Seulement la méthode appropriée n'a pas été découverte : le grignotage coûte cher. Pourtant le gouvernement français se rallie à la conception du général en chef. Le nouveau président du Conseil, qui fait acclamer *l'unité d'action sur l'unité de front*, nomme Joffre commandant en chef des armées françaises pour augmenter son prestige en vue d'une conférence interalliée qui va s'ouvrir.

En dépit de toutes les critiques qui montent en France, l'autorité de Joffre auprès de nos alliés n'a cessé de grandir. Sans doute, il n'a pas pu arriver à se faire confier — comme il le voulait en juin 1915 — la direction générale pour l'ensemble de la coalition. Mais, pour être seulement morale, son autorité n'en est pas moins considérable. Elle va grandir encore au cours de la campagne de 1916 : Joffre corrobore par des actes sa conception interalliée de la bataille.

En décembre 1915, une conférence entre les généraux en chef ou leurs représentants a abouti à un plan d'offensives simultanées sur les différents fronts : seul moyen de manœuvrer, d'absorber les réserves de l'ennemi, de le priver de sa liberté d'action. Chaque général en chef se prépare et prépare son armée. Joffre le premier. Au mois de février, les Allemands attaquent à Verdun.

Encore une heure grave; des décisions à prendre, lourdes de conséquences. Joffre ne fléchit pas. La première bagarre passée, il a encore vu le point essentiel. L'attaque des Allemands a pour objet d'affaiblir l'armée française, de l'empêcher de participer à l'offensive d'ensemble des alliés, de ruiner

du même coup celle-ci par avance. La tentation est forte de demander aux alliés d'avancer la date de leurs attaques. Mais ils ne sont pas prêts. Joffre affirme : « Les attaques des armées alliées doivent être déclenchées le plus tôt possible. Toutefois, la résistance énergique de l'armée française permet de ne les prononcer que lorsqu'elles seront suffisamment préparées. »

Une telle phrase suffirait à la gloire d'un homme. Elle est écrite le 13 mars. Les alliés ne commenceront leurs attaques que près de trois mois plus tard, et la bataille de Verdun continuera jusqu'en août. N'importe : Joffre a pris sa décision, et les événements seront conformes à sa volonté. Armée de couverture de la coalition, l'armée française tiendra à Verdun, et elle pourra encore attaquer avec les autres. Dans les premiers jours de mai, Joffre accepte, à la demande du général Alexeief, que l'offensive russe soit retardée jusqu'au 15 juin, ce qui entraîne le recul de l'offensive franco-britannique jusqu'au 1er juillet : encore près de deux mois pendant lesquels l'armée de Verdun devra lutter seule. Les circonstances récompensèrent la ténacité de Joffre : les Russes purent attaquer le 4 juin. Mais l'offensive de la Somme ne se déclencha que le 1er juillet.

Cette bataille a, elle aussi, soulevé des critiques passionnées. Elles sont résumées dans le jugement du maréchal de Hindenburg : « Les éléments mécaniques et matériels du combat étaient mis au premier plan, tandis que la direction intellectuelle était par trop reléguée à l'arrière-plan. » Jugement curieux dans la bouche d'un Allemand : les éléments mécaniques et matériels n'étaient pas plus prépondérants sur la Somme qu'ils ne l'avaient été sur la Meuse. Mais aussi jugement inexact : la direction intellectuelle, peu visible sur un seul front considéré isolément, se révélait sur l'ensemble des fronts alliés. Intellectualité faible, dira-t-on. Eh oui! Mais peut-être une coalition agissant en ordre dispersé est-elle incapable d'atteindre un niveau plus élevé. Ce maximum permis à une coalition, Joffre l'avait cherché dès le début de la campagne de 1916 : comment expliquer qu'il ait demandé à l'armée française les sacrifices que l'on sait, sinon par sa volonté d'arriver à des actions simultanées?

*
* *

La bataille de la Somme est la dernière opération de guerre que Joffre ait montée. Un mois après une nouvelle conférence interalliée qui a adopté le plan de Joffre pour la campagne de 1917, le gouvernement français, ébranlé par les attaques parlementaires, croit ne pouvoir se consolider qu'en sacrifiant le vainqueur de la Marne. Les hésitations de M. Briand, alors président du Conseil, sont bien connues. Il songea d'abord à faire de Joffre le conseiller militaire du gouvernement, mais sans savoir comment régler les rapports entre eux, et entre Joffre et les commandants des fronts. Du moins, en « débarquant » le général en chef, fit-on revivre en sa faveur la dignité de maréchal de France.

La situation que Joffre laissait à son successeur était excellente. Les résultats acquis étaient importants. Grâce à la volonté du chef qui s'en allait, une puissante armée anglaise avait pu faire ses preuves. L'armée russe semblait se préparer à développer encore ses moyens. L'armée italienne venait, au mois d'août, à la faveur de la conception interalliée de la bataille, de remporter son premier grand succès (prise de Gorizia). L'armée d'Orient avait pénétré à nouveau en territoire serbe (prise de Monastir).

L'ennemi se sentait impuissant sur terre. Les Allemands étaient entrés à Bucarest et avaient rejeté les Roumains en Moldavie : mais Ludendorff a avoué que, s'il avait saisi toute la gravité de la situation sur le front français, il n'aurait peut-être pas osé prendre la décision d'y prélever les éléments avec lesquels fut menée la campagne de Valachie. Dès le mois de septembre, l'idée du « repli Hindenburg » avait été conçue et adoptée par le haut-commandement allemand, la construction des positions fortifiées commencée en arrière. Malgré la prise de Bucarest, les militaires alliés ne s'étaient pas trompés en reconnaissant à Chantilly au mois de novembre que la force offensive de l'ennemi était brisée : les chefs allemands ne voyaient d'autre chance de succès pour 1917 que la guerre sous-marine, les armées de terre restant sur la défensive.

Après avoir quitté Chantilly, Joffre ne cessa pas de servir

le pays. Quelques semaines plus tard, survint la double péripétie qui devait faire de 1917 l'année de la guerre la plus pleine d'angoisses : la révolution russe, l'intervention américaine. Celle-ci, on le sait, rétablit finalement la situation compromise par celle-là. On sait moins peut-être que l'action du maréchal Joffre rendit ce rétablissement possible. C'est le vainqueur de la Marne qui présenta aux autorités américaines les cadres d'une vaste organisation militaire « pouvant recevoir au besoin plusieurs millions d'hommes ». C'est son autorité qui les convainquit. C'est finalement grâce à lui que le Congrès vota la loi de conscription assez à temps pour que les unités américaines pussent arriver en Europe au moment où la crise des effectifs risquait de paralyser la stratégie des alliés.

Encore une fois la conception interalliée de la bataille avait inspiré Joffre. Encore une fois Joffre avait travaillé au salut de la France. Mais son mérite est plus élevé encore. En sauvant la France, Joffre a sauvé l'humanité de la domination allemande. Certes, les années écoulées depuis la paix ont retiré à cette formule du temps de la guerre une partie de son éclat. Pourtant, malgré les inquiétudes de l'heure présente, demandons-nous ce qui serait arrivé si l'Allemagne avait été victorieuse. Essayons d'imaginer ce que serait aujourd'hui l'état de l'Europe et du monde. Nous comprendrons mieux alors ce que nous devons à l'homme qui a enrayé la plus formidable machine de guerre qu'on ait jamais vue, à l'époque de sa plus grande puissance.

J.-M. BOURGET

CONQUÊTE

Bien avant la découverte des lunettes d'or au milieu de la rue et l'apparition de l'homme au casque beige, il était devenu problable que je quitterais Van Rossum. L'écho de sa voix me poursuivait toujours et, par moments, étouffait le tintamarre du théâtre chinois. « Je ne paye pas les gens pour qu'ils me créent des erreurs dans mes livres. » Lui « créer » des erreurs dans ses livres. Penché sur les tables, les veines du front gonflées, il avait toujours l'air de se figurer, l'animal, que la seule fonction des créatures humaines qui l'approchaient était de faire ou de défaire ses colonnes de chiffres. « Créer des erreurs... Créer des erreurs... » Bruit de mer dans un coquillage.

Assise, très raide, au bord d'un trône laqué, une Chinoise en robe bleue occupait le centre des tréteaux : personnage mécanique dont la plainte aiguë flottait sur un bain d'huile sonore. Sa tête pivotait. Un soupirant moustachu éclatait en sons rauques. Deux guerriers en casque et barbe blanche, des dragons peints sur leur cuirasse, au poing un étendard violet, se mettaient à tourner furieusement autour de la robe bleue pendant qu'on changeait les accessoires du décor. Tout à coup la ronde s'arrêtait. Pris de frénésie, les musiciens accroupis à droite de la scène se jetaient sur les cymbales, frappaient sauvagement les cordes. Et un instant plus tard, sans qu'on sût pourquoi ni comment, la pièce reprenait.

Cela aurait pu durer ainsi pendant des heures. On était là, debout, à suivre ou ne pas suivre ce qui se passait. Malais attentifs, leurs calots ronds posés sur la tête, leurs cous

luisant entre les cheveux ras et le col de leur veste; Chinois en chapeau mou, vêtus de toile claire; coolies en haillons; et sur le flanc de l'assistance, quelques marins anglais ou hollandais, gens de la rade venus comme moi dans ce quartier à l'aventure. Des drapeaux blanchâtres pendaient, marqués de la tache rouge du soleil levant. Je les vois se confondre : ce n'est pas d'hier. Je revois, entre les fenêtres des maisons, descendre comme une file d'insectes monstrueux, les signes illisibles de l'Orient. Surtout, je sens la chaleur moite de cette fin d'après-midi tropicale et l'odeur d'Asie, rance, tenace, écœurante, qui se dégageait du public, devant moi, ou des tanières de femmes, creusées derrière leurs barreaux cramoisis, dans l'ombre des galeries couvertes.

Une odeur. Un mal de reins bizarre. Une envie qui vous prend des entrailles à la gorge. Il semble parfois que l'existence se réduise à cela. Au bout de dix-huit mois de péninsule malaise, dans cette grande ville des Détroits agitée de spasmes et grouillante, ce n'étaient plus un fracas de ferblanterie, ni des glapissements qui pouvaient m'étonner beaucoup. Une sensation étrange me pénétrait; celle d'être tiré par derrière, contraint de reporter enfin les yeux sur le véritable spectacle. Tout ce que j'aperçus en me retournant fut un éventaire, deux femmes en kimono bleu, la chair triste d'un tireur de pousse-pousse assis entre ses brancards, jambes nues, en chapeau de paille; et, à gauche, un peu plus loin, l'entrée d'une ruelle.

Cette ruelle, d'un bout à l'autre, était vide comme une trappe. Vide, sauf de lumière fondue. A peine, dans l'ombre de la galerie qui en occupait le bord, devinait-on, appuyé du ventre et des mains contre un pilier de plâtre, un indigène aux aguets, et, derrière lui, une Malaise qui, le cou tendu, regardait par-dessus son épaule : attention déconcertante... Regarder quoi? Ces lunettes d'or, par terre? Ces deux branches de métal, l'une tordue, l'autre dardée comme une bête venimeuse? Un accès plus violent de l'orchestre me fit tressaillir : devant le théâtre, on avait dû culbuter toute une batterie de marmites.

Dorées, luisantes au milieu de la ruelle déserte, je ne voyais plus que ces lunettes. Un cobra m'eût semblé moins dangereux.

Et, fait inquiétant, une dizaine de Malais embusqués derrière les piliers de la galerie les regardaient aussi, comme si elles eussent été l'indice de quelque imminente catastrophe. « Créer des erreurs... Créer des erreurs... » Un dos blanc tout à coup apparut dans le cadre d'une porte. J'ai bien dit un dos. L'homme fit trois ou quatre mètres à reculons et s'arrêta. La porte était redevenue sombre. Des persiennes vertes, plus haut, fermaient toutes les fenêtres. Pendant deux secondes, il demeura sur place, très droit, respirant si fort que ses larges épaules en remuaient. Puis, sans cesser de faire face à la maison qui l'avait vomi, lentement, il se coiffa du casque beige qu'il tenait à la main et se reprit à reculer. Derrière les piliers de la galerie, dans l'ombre, quelque chose ondula. Crier? Est-ce que les cris s'entendent dans un cauchemar? Du talon, l'homme venait d'écraser les lunettes. Il se retourna. Au même instant le premier projectile passa entre nous.

Le second — une sandale de bois — ricocha dans la poussière. Le troisième aurait atteint son but sans un geste que je fis. Une main me saisit au cou. Ce qui advint ensuite n'est pas très net dans mon souvenir. L'homme avait empoigné des courges à l'étalage d'un marchand de fruits et en bombardait, tout le long de la galerie, l'adversaire en déroute. Il me semble aussi que des formes blanches s'échappèrent de la maison d'en face et que nous en atteignîmes une. Tout cela sans un cri : sorte de drame entre muets, joué au ras des murs, sous le couvert de cette galerie, dans l'atmosphère visqueuse et chaude que traversaient les incantations d'une chinoise invisible, et parfois un vacarme de ferraille. Quelques instants plus tard, un vieux poussah en veston de tussor kaki, avec de grandes moustaches pendantes, sans chapeau, traversa la rue, les mains tendues en avant. Des cages pleines de perruches tourbillonnantes s'étaient écroulées sur le sol de la galerie, et, roulant, débusquèrent un Malais de derrière les caisses où il essayait de s'accroupir. De pilier en pilier, la retraite de l'ennemi se précipitait. Et soudain, comme s'il se fût volatilisé au coup de gong formidable qui venait de nous atteindre, le dernier figurant de cette fantasmagorie disparut, nous laissant seuls, trempés de sueur, dans un silence magique.

« Canailles... » : la première parole — avais-je bien entendu? — prononcée par quiconque depuis que l'homme était sorti à reculons de cette maison béante. Et moi, sur le même ton (je devais faire une grimace) :

— Ils m'ont touché...

Impossible de poser le pied gauche à plat.

— Attends.

D'une main, il m'aidait à m'appuyer contre le mur. De l'autre, il collait quelques dollars au marchand de fruits, un Jaune de teint blême, au visage osseux, qui déjà ouvrait pour crier une bouche rouge de bétel.

— *Take this and shut up*!

Très vite, il releva les cages de perruches abattues sur le sol, les replaça vibrantes à l'étalage, revint à moi, me reprit par le coude, et, avant que personne n'eût fait un geste, m'entraîna vers l'extrémité de la rue opposée à celle par où j'y étais entré un peu plus tôt.

Tout cela n'avait pas duré trois minutes : la découverte des lunettes, la bagarre et l'évaporation miraculeuse des Malais. C'était à n'y rien comprendre, et, s'il n'y avait pas eu cet homme au casque beige à côté de moi, cette douleur dans le bas de ma jambe, ç'aurait été à n'y pas croire. Une échauffourée absurde : rien de plus. On porte de vieux désirs dans le ventre; et la chance, tout-à-coup, s'offre ou se dérobe au sceau du destin.

L'homme m'avait fait descendre dans une épicerie indigène et asseoir sur un banc où j'étendis la jambe.

— Où est-ce?

Je lui désignai ma cheville. Il releva le pantalon, abaissa la chaussette et en retira aussitôt son doigt taché d'un peu de sang.

Curieux, ce grand gaillard établi à califourchon devant moi et qui contemplait le bout de son index rougi comme si tous les maléfices du monde avaient été en germe dans ma blessure. Il avait le visage long, maigre, barré d'une moustache châtain, assez soigneusement taillée en brosse et parsemée de poils gris. Une petite boule de nerfs roulait sur sa tempe que découvrait à demi le casque rejeté en arrière. A chacun de ses gestes on devinait sa force et son inquiétude.

Tout à coup, en un anglais plus ou moins correct, il se mit à expliquer au Chinois du comptoir que je m'étais écorché en glissant d'un pousse-pousse (il insista) et qu'il fallait aller à la pharmacie voisine chercher une bande de toile. Puis, ayant commandé deux verres de gin, il m'en tendit un et vida l'autre d'un trait. Tant que dura la course chez le pharmacien, il resta debout à surveiller la rue par les interstices du rideau de bambous qui fermait l'entrée de l'épicerie. Sa tête, de temps en temps, pivotait d'un mouvement preste, comme celle d'un oiseau, puis reprenait sa place. Au moindre changement de lumière — je m'en aperçus tandis qu'on me bandait la cheville — ses yeux se dilataient ou se resserraient. Des yeux marron clair, marqués de petites rides dans les coins, et tout flambants d'une extraordinaire émotion.

— Français... je suppose...

— Moi?

Il s'adossa au comptoir. Une expression de pitié attendrie passa sur son visage. Français? Pourquoi pas Savoyard ou Lyonnais? Misère... Tout son corps parut envahi d'un inexprimable bien-être, dilaté par un souffle puissant. Ses bras s'étirèrent et quand l'ondulation qui les avait traversés se fut perdue, il laissa tomber sur moi, d'un air d'immense amusement :

— Sacré petit bonhomme...

Ce fut sa seule réponse, le seul mot dont il me gratifia pour lui avoir épargné sans doute de recevoir une pierre dans la tête. Et il faut aujourd'hui que je reprenne tous mes griefs contre Daniel Grean, que je ranime en moi l'horreur silencieuse des doutes qui me rongèrent quand nous nous fûmes enchaînés l'un à l'autre pour m'étonner un peu d'avoir été si vite attiré par lui. Ses actes les plus arbitraires, ses imprudences, ses fautes — il contenait tout cela, tant bien que mal, comme un réservoir électrique prêt à se décharger — éblouissaient un instant. « Sacré petit bonhomme... » C'était tout ce que méritaient mes questions.

Le Chinois finissait de me bander.

— Qui t'a blessé? Celui qui s'était caché derrière les caisses?

— Non. Un autre...

Il se pencha et, sûr de ne pas être compris, à voix presque basse :

— Fallait le tuer, mon petit...

— Le tuer...?

— Eh bien oui... Peur? Timide...? A ton âge, c'est vite refait, un homme...

Silencieusement, il se mit à rire. Il paraissait jouir de l'illusion de supériorité que confère aux gens la connaissance du monde. Et quand je parle d'illusion, c'est que des années ont coulé depuis... Alors, je ne doutais point qu'il y eût au sein de cette abondance et de cette fécondité quelque bien suprême.

— Tu as vu comme ils ont filé devant moi? Le gros surtout... Celui dont j'avais secoué les lunettes dans la rue, avant d'entrer dans leur sale baraque. Une race de bandits, ces Malais...

Sa figure, soudain, avait durci, découvrant, sous le flot mobile du plaisir et des passions, un fond de volonté solide, inattendue. Le désordre. Jeu magnifique. Mais au bout du jeu, toujours la canaille reparaît et vous mord.

— Tu es trop jeune pour les connaitre, toi. Il ne doit pas y avoir longtemps que tu es dans ce pays...

Il faisait dans la boutique une chaleur suffocante. Dehors, une sorte de liquide vitreux semblait avoir remplacé la lumière du soleil. Un Indien nu-tête, les cheveux nattés, en veston de toile, descendit les deux marches qui nous séparaient de la rue, acheta quelque chose, ressortit. Les bambous du rideau retombèrent en sonnant. Assis chacun devant une tasse, les deux Chinois du comptoir baissaient les paupières.

J'essayai de faire mouvoir mon pied.

— Dans ce pays? Qui vous dit que je n'y suis pas depuis beaucoup trop longtemps?

— Tu as encore une figure honnête. Tu... — Un éclair de souffrance le traversa. — D'ailleurs, il n'y a qu'aux honnêtes gens que des coups pareils arrivent...

Dans ses yeux, la flamme s'était éteinte. Une expression de tristesse assombrit son visage. Il alla vers la porte, revint, commanda deux autres verres d'alcool.

— Bois donc. Cela te fera du bien...

Une liasse de billets sortit de sa poche.

— Ils ont beau être voleurs, je peux encore te payer cela...

Sa voix était courte, légère et passionnée : une assez jolie voix de ténor, qui, par moments, s'accordait mal avec ce que l'on devinait d'héroïque au fond de l'homme. Tous les vingt mots, le souffle lui manquait. Pourtant il semblait trouver dans l'exercice même de la parole un indicible contentement : un peu comme s'il eût percé, grâce à moi, l'orageuse obscurité de son cœur.

— Oh...

Du coup, je m'étais dressé.

— Viens voir... — me dit-il sans quitter des yeux la rue. Indifférents au flot des pousse-pousse, des automobiles, des piétons, quelques Malais, en sarong, attendaient. — Les voici revenus...

Il respirait vite. Sa main remonta vers sa figure crispée où le menton avait diminué de volume et s'arrêta au front sous la visière beige du casque. Il me dominait bien d'un quart de tête. L'aile de son nez battait. Tout à coup, sursautant :

— Quoi?

— Je n'ai rien dit.

Pendant trois secondes, il parut écouter encore. Du fond de sa vie peut-être, un vieux flot de remords lui montait au cœur.

— Rien dire, rien faire... — Et, se précipitant vers le comptoir, il se mit à parler aux deux Chinois avec une folle volubilité. — Viens, — acheva-t-il en se retournant. — Viens donc, petit imbécile. Je ne tiens pas spécialement à te laisser dans leurs mains.

A quoi tenait-il? Je ne le savais pas encore. Mais je sais que moi, il me tenait déjà bien. Ce qu'il y avait de merveilleusement nouveau dans cet homme, de mystérieux dans sa conduite, de romanesque et d'absurde dans les circonstances de son apparition, me confondait.

Nous traversâmes une cour, puis un hangar, dont la porte s'ouvrait sur une autre rue. Je boitais.

— Pas de pousse-pousse. On nous verrait passer.

Un vieux malabar à quatre roues, comme il en reste quelques-uns dans les villes malaises, nous tira d'affaire. C'était, je pense, le plus sordide véhicule en circulation sur les rives des Détroits, croulant d'un côté, une portière plus basse que l'autre, attelé d'un minuscule cheval que dévoraient les mouches, et sentant je ne sais quelle odeur de cadavre. Du cocher, on ne voyait que les chevilles nues et le bas d'une veste blanche. Courbé en deux, sa tête cognant contre le toit de ce fiacre fantastique, Gréan ne cessait de regarder en arrière par la lucarne. Il avait une lèvre qui saignait, l'haleine chargée de tabac, et de grandes dents mal plantées.

Sur son ordre, le cocher contourna la colline du sémaphore, traversa le chemin de fer. Poudreuse, la route filait entre villas et banyans. Et certes, ce dut être un curieux spectacle pour les Européens qui sirotaient, installés dans leurs vérandahs, l'apéritif du soir, que celui de notre guimbarde lancée à toute allure sur les boulets d'un cheval fourbu. De l'autre côté de la rivière, il fallut passer au pas. Le long de la ville chinoise, sur le grand bassin des jonques, le soleil crachait un sang trouble. Grean ne disait plus rien. Les figures qui défilaient à la portière, tirées de fatigue, suantes, les bâches des sampangs, leurs toits de paille serrés l'un contre l'autre, ce sauvage et sourd murmure des hommes répandus autour de nous, indifférents à ce que les pylônes de la T. S. F., au-dessus de la colline, pouvaient transmettre en cet instant à l'autre bout du monde, cette confusion de couleurs et de sons, la pesanteur de l'air, tout semblait l'inquiéter. Les sourcils froncés, il tirait sur sa moustache.

— Au moins, on nous fichera la paix maintenant.

Quelle erreur! A peine rentrions-nous dans le quartier européen, je le vis se rejeter au fond du malabar.

— Ils attendent à ma porte.

Je ne sais ce que je lui proposai.

— Ils sont idiots, ces gens-là, prends garde.

Lorsque la voiture eut atteint l'esplanade, enfin il se détendit. Sauf une bande orange sur laquelle se découpaient les silhouettes des bateaux, le ciel était devenu gris sombre. Sur la rade et à gauche, derrière les palmiers de l'Hôtel Impé-

rial, des lumières scintillaient déjà. Un peu d'air salé nous monta aux narines. L'ombre, lourdement, nous caressa la face. « Oh! » gémit Grean, penché à la portière comme pour mieux entendre le roulement de notre voiture et le bruit des sabots sur l'asphalte. Soudain, rentrant la tête :

— On va chez toi?

— Si vous voulez.

— Alors, dis l'adresse.

Cinq minutes plus tard, il pénétra dans ma chambre, et d'un air excédé jeta son casque sur une chaise.

— Ah, sacré nom...

***

— As-tu fermé la porte?

— Oui...

— A clef?

Il regarda par la fenêtre la nuit s'épaissir.

— Pourquoi ne pas prévenir la police?

Brusquement, il se retourna.

— Voilà bien les gens d'ici. Des enfants qui crient après leur mère, ou après le Sikh du carrefour le plus proche, avec son turban, son carnet et son gourdin. La police? Tu me crois incapable de régler mes affaires moi-même?

Ses affaires? Pas si faciles à régler, semblait-il. Cette bagarre... De nouveau, je le vis se pencher à la fenêtre. Ce n'étaient que des pieds nus sur la route : la course d'un pousse-pousse à travers l'ombre et le silence.

— Et d'abord, je vais dîner à l'Impérial. Je ferai exactement ce qui me plaît...

On eût dit, à son accent, que toute une meute était après lui. Deux rides obliques s'étaient creusées sur son front.

— A moins qu'on ne se fasse apporter à manger ici. On serait quand même plus tranquille. Tu as faim? Non? Mal à la cheville?

Impossible de placer un mot. Il faisait les questions et les réponses, commandait, disposait de tout. Quand je revins avec la nourriture, il avait tiré les toiles métalliques devant la fenêtre, allumé la lampe, débouché les bouteilles et rempli

un verre. Une liasse de billets de banque, une liasse énorme qu'il était en train de compter s'étalait sur la table.

— Tu vis pour cela, toi?

— Pour quoi?

Du menton, il fit un signe. Puis, sans attendre ma réponse, il enfouit les billets dans sa poche, enleva sa veste et l'envoya rejoindre son casque à l'autre bout de la chambre.

— On mange, jeune homme. Au fait, comment t'appelles-tu?

Je le lui dis.

— Sicard? Sicard... L'homme qui va chercher le Sikh. Bonjour, Sikh! Le Sikh! Grands Dieux! Regarde mes poings : nets, propres, durs.

Sur la peau, des traces vertes me rappelèrent les courges de tout à l'heure, l'échauffourée, notre fuite.

— Quand tu auras ça, mon petit...

Sa vie, sa force débordaient. Sous sa chemise de cellular on devinait un torse maigre, des muscles longs, une solide charpente. Ses cheveux coupés en brosse, plantés bas et drus, s'élevaient en petites mèches serrées et lui faisaient une sorte de cimier. Ils avaient dû tirer sur le roux jadis; autour des tempes du poivre les tachait.

— Pas de glace chez toi, bien entendu?... On boira tiède. Ce ne sera pas la première fois... — Un sourire pénible erra sous sa moustache. — Ni la dernière.

Tout à coup, je le vis déployer entre la table et la fenêtre un paravent et se rasseoir. J'étais ahuri.

— La police!... Sacré petit Sikh... On fait la police soi-même... D'où es-tu?

— Comment?

— Où es-tu né? Dans quel patelin?

— Abbeville.

Il se remit à sourire d'un air attendri et dédaigneux.

— Il y a une rivière par là. Un fleuve! Deux cents mètres de large pour le moins, à l'estuaire.

Et, après avoir fermé les yeux pendant quelques secondes :

— Le Mékong, voilà un fleuve! Tu passes le Mékong; et cinquante kilomètres plus loin, tu tombes sur un bac, un bras de mer : c'est encore le Mékong. Nous sommes ridicules, nous

autres, avec nos petits pays, nos petites habitudes... Être. depuis, un an ici et continuer à penser au sergent de ville.. Qu'as-tu donc dans les veines?

Se trouver attablé dans sa propre chambre avec un individu dont on n'avait jamais entendu parler une heure plus tôt, et aux côtés de qui on s'est battu sans savoir pourquoi, ni contre qui, cela peut paraître insensé à distance. Je n'y pensais point. Sans doute en est-il des événements comme des femmes : l'instinct désigne ce qui vous est destiné; et le reste importe peu. Je croirais volontiers que les incidents dont on imagine ensuite qu'ils auraient pu tout changer, ne sont à partir d'un certain point qu'un trompe-l'œil. L'homme (je ne me souviens pas si Grean m'avait dit son nom à ce moment), après avoir mangé, alluma une cigarette. Je l'entendis grommeler quelque chose : passer la nuit chez moi? Impossible. En théorie, c'était aussi mon opinion. Rien qu'en théorie. Je le vis reprendre sa veste, son casque. S'il était parti, jamais le hasard ne nous eût remis en présence. Mais il resta. Simple crainte de retomber sur les Malais? J'en doute. On n'a pas traîné de par le monde pendant vingt ou trente ans, subi son lot d'épreuves, sans éprouver un peu de plaisir à étaler tout cela. Quand Grean m'appelait : « Petit imbécile » ou « pauvre petit » c'était avec une nuance d'amitié. Peut-être m'enviait-il ma jeunesse. Peut-être me regardait-il simplement comme un homme qui vient d'avoir une idée.

Assis près de la table, son verre et la bouteille à portée de la main, il avait croisé l'une sur l'autre ses cuisses maigres. Pas une seconde la pensée ne m'effleura que je lui rendais service en l'hébergeant. Non. C'était ce grand diable d'homme, qui voulait bien trôner dans mon fauteuil et m'honorer de ses confidences. Au bout de quelques minutes, il me révéla comment un certain Carson, ayant pris une maîtresse indigène du côté de Sungei-Patani, avait été assassiné par son beau-frère de la main gauche : affaire montée de toutes pièces par le gouvernement anglais pour occuper Kedah. L'histoire de l'entrée à Rangoon n'était pas beaucoup plus jolie.

— Vous avez été en Birmanie?

— Pourquoi pas? Cela te surprend?

Il avait passé dans beaucoup d'autres endroits à en juger

par ses propos. Presque partout entre la Chine du Sud, Java et l'Inde. Il était de ces hommes — bien qu'il ne parût que la quarantaine ou un peu plus — qui gardaient le souvenir d'un Orient dont je n'aurais jamais aucune idée. C'était lui jadis qui avait conduit dans le nord du Siam, trois fils du roi Louang-Prabang pour recenser les bûcherons laotiens de la *Siamese Forest Co.* On les appelait des « Khamus ». La Compagnie leur donnait cinquante dollars par an, plus le riz et le piment.

— Moi, j'en voulais au moins cent vingt pour eux, dont cinq reviendraient à titre de capitation au Laos. Sinon je débauchais tout le monde. Tu vois cela d'ici. Personne là-bas, sauf ces *Khamus*, ne résistait aux fièvres. — Il cligna de l'œil, attendant que la situation m'apparut dans toute sa splendeur. — Et qu'arriva-t-il? Le directeur de la Compagnie fit quinze jours de voyage pour me dire : Je consens à tout, mais envoyez-moi les ouvriers de la *Burmah Co.* Le lendemain même discours du directeur de la *Burmah*...

— Et alors?

— Alors? — Grean but une gorgée de menthe verte et reposa le verre. — On me surnommait le Roi des Khamus. Sur un signe de moi, il y avait vingt mille hommes qui repassaient la frontière...

Renversé dans son fauteuil, il taquinait du bout de l'index et du troisième doigt le bout des poils rudes de sa moustache. Les poignets de sa chemise étaient élimés.

— Quel métier crois-tu que je fais? Devine... Cela t'intrigue... Commerçant? Pourquoi serais-je commerçant? Planteur? Ah... planteur? — Il commençait à m'irriter un peu. — Je vais te dire, — acheva-t-il soudain, sur un ton confidentiel. — Je me promène.

Évidemment, il s'amusait. Mais j'aurais juré qu'il ne mentait pas. Non plus qu'il ne mentait en me racontant des histoires de la mission Pavie, et comment, lors de l'invasion des Pavillons-Jaunes, un serviteur avait trouvé le vieux roi du Laos, assis, impotent, sur les marches du trône, l'avait chargé sur ses épaules, jeté dans une pirogue et sauvé, à la pagaie, sous les flèches. Des Malais de tout à l'heure et de l'échauffourée à laquelle j'avais pris part, il n'était plus

question : incident misérable sans doute, pour cet homme qui avait servi d'ambassadeur à des monarques sauvages, traversé le Tenasserim à dos d'éléphant et vécu entre Perlis et Trengganu dans de petites cours malaises où les princes jouent au polo.

Soudain, s'arrêtant net, je le vis mettre la main sur le commutateur électrique.

— Tu n'as rien entendu?

— ...Rien...

Je crus qu'il voulait éteindre. Il se contenta de faire descendre la lampe qui pendait au plafond. Les oiseaux du paravent, derrière lui, se figèrent en plein vol. Une flaque de clarté plus vive illumina le casque beige : objet d'un modèle insolite qu'il avait dû acquérir aux Indes, je ne sais quand. Puis il se remit, de sa voix de ténor, un peu courte, à me narrer de pathétiques histoires qu'il enchaînait, mêlait, reprenait avec adresse, comme s'il était tombé du ciel cette nuit-là, dans le lourd silence d'un bungalow malais, pour me dévoiler en même temps que mes besoins les plus secrets, les mystères de la politique coloniale et les intrigues des États non confédérés. Vers onze heures, les bouteilles étant vides, il parlait encore. Peu de temps après, je le vis étendu sur le canapé de rotin. Il dormait. Toute la chambre avait un air saccagé. La veste de Grean gisait sous la table. Je la ramassai. Dans les poches, à l'abandon, il y avait cette liasse de billets de banque dont il s'était enquis tout à l'heure « si je vivais pour cela? », des factures acquittées d'un entrepreneur de Singapore, une carte du Siam et des plans hachés d'incompréhensibles coups de crayon bleu.

***

Je peux l'avouer aujourd'hui. Ce qui me fit l'impression la plus vive, ce fut la liasse, ou plus exactement le dédain qu'affectait Grean à son égard. Il y avait là peut-être huit à dix mille dollars de Singapore, beaucoup plus que je n'en avais jamais possédé ni vu réunis en bons billets chez tout autre personnage qu'un changeur. Ceci même aurait dû m'inciter à la défiance. Un homme riche ne se promène géné-

ralement pas les poches bourrées d'argent. Un voleur, d'autre part, ne les retourne point à tout instant sous votre nez. Si j'avais eu le temps et l'envie de réfléchir, j'aurais fait, dès le premier soir, au sujet de Grean quelques découvertes utiles. J'aurais observé son goût des paroles, son penchant pour les bonnes résolutions, de faux mouvements dans son enthousiasme, une sorte de crispation nerveuse. Je me serais dit que sa dernière aventure — ce que j'en connaissais du moins — paraissait peu glorieuse. Mais je n'avais aucune envie de réfléchir. Les billets de banque étaient là, les plans, la veste usée aux manches : signes irréfutables d'une existence où il y avait eu quelque chose à gaspiller ou à défendre, de quoi satisfaire ce désir de conquête, cet appétit, cette faim joyeuse qui brûle les hommes et qui s'éteint peu à peu, trompée, déçue, avant que s'arrête notre souffle et que s'interrompent les gestes mêmes que nous a enseignés l'esprit.

— Tu es comme un agneau, quand tu dors...

Debout auprès de la fenêtre, appuyé de l'épaule contre le mur, les mains dans les poches de son pantalon de tussor, ses bretelles mises, sa cravate nouée, Grean, de loin, m'examinait. Peut-être me regardait-il ainsi depuis une heure. Il avait lu dans mes songes bien sûr.

— Ne te bouscule donc pas. Tu ne travailles pas le dimanche tout de même...

Il régnait dans la chambre une sorte de pénombre, où la chaleur du jour commençait à se répandre. Les stores à demi baissés cachaient le ciel. Sous la terne lumière de cuivre qui, déjà, écrasait la terre, la masse verte du jardin s'étoilait de quelques fleurs rondes et crues.

— Je ne sais pas comment tu peux fermer l'œil ici. Pas de ventilateur... Et le petit déjeuner, où se cache-t-il? Pas de boy non plus... C'est dans le commerce qu'on t'emploie?...

Réveil d'un condamné à mort. Le temps de m'habiller, d'écrire ou une deux lettres, je passerai dans un monde meilleur. Mais, fait étrange, c'était Grean qui se mettait à écrire les lettres. Il avait trouvé le papier (Je crois qu'il m'aurait extirpé des manches ou des oreilles s'il l'avait voulu un pousse pousse tout attelé avec ses accessoires); il s'était emparé de ma table; et tout en écrivant :

— Cela rapporte le commerce? Pas trop, n'est-ce pas? Moi, j'en ai fait jadis. On achète au plus juste prix, on trouve sa clientèle, on s'échine, et puis, au moment d'empocher son bénéfice, un imbécile de la douane vous rafle tout. Ils sont aussi crapules parfois dans l'administration que des juifs de Malacca.

Une rature le fit s'interrompre. Il déchira une feuille, recommença.

— Écoute, Sikh, ici, en Orient, il faut se débrouiller, monter sa propre affaire, et pousser jusqu'à ce que cela marche. Sinon, ce n'est pas la peine...

Comme si je ne l'avais point su! Comme si je ne me l'étais pas dit cent fois, dans le bureau de Van Rossum, penché, à la fenêtre, sur cette rade immense que les navires d'Europe réussissent à encombrer. Venir à l'autre bout de l'Océan Indien pour voir des palmiers en cage, le long d'un quai d'asphalte, pour découvrir que les métis ne peuvent pas jouer au ballon dans le même club que les gens de couleur, pour passer son temps au quatrième étage d'une caserne en ciment, devant une pendule électrique, entre deux téléphones... Continuer à n'être qu'un numéro. Non, ce n'était pas la peine.

— Je vais te dire...

Il avait posé sa plume. Il alla prendre sa veste et mit tout sur la table, billets, plans, cartes, en homme qui s'apprête à rendre des comptes. Les deux rides que j'avais vues sur son front, la veille, y reparurent. Il semblait faire un effort extraordinaire pour se ressaisir. Ses paupières s'étaient abaissées.

— Je vais te dire... Je suis en train de liquider quelques vieilleries. Ces gens essaient de m'en empêcher... Tu les as bien vus hier... Les faire coffrer? Évidemment... Mais cela me dégoûte.

Assis très droit dans sa chaise, le menton haut, la lèvre supérieure retroussée sous la moustache à poil court, sa petite boule de nerfs roulant du devant de l'oreille au bas de la tempe, on eût dit qu'il voulait mesurer d'un seul coup, par l'effet d'une sorte de candeur et de fanfaronnade, mes forces et ses obligations. Un instant, rien qu'un instant, j'eus l'intuition qu'il n'était pas fait pour réussir; je soupçonnai

son irrémédiable honnêteté. Une liquidation? Où voulait-il en venir?

— Voyons... — Il recommençait à me jauger. — Tu te souviens de la maison où je voulais m'arrêter hier soir, tout de suite après avoir repassé la rivière? Tu serais capable de la retrouver?

Là dessus, il se mit à me donner des instructions comme à un chef de patrouille. De l'index et du troisième doigt de la main droite, à chaque article nouveau, il frappait la paume de l'autre main.

— D'abord la maison... Non : d'abord le Chinois. Ensuite le portier de l'Impérial. Ensuite...

Ensuite la station du chemin de fer... Tout aboutirait là si j'étais débrouillard.

— Tu ne te figures pas que j'aie encore envie de rester ici à discuter avec les idiots de l'administration et à recevoir des tuiles sur...

— Pour les tuiles...

— Rien ne t'empêche de partir aussi.

Il avait jeté cela comme on lance un harpon. Une idée lui était venue, évidemment. Une idée à mon sujet. La même peut-être que celle qui l'avait fait demeurer chez moi la veille. Il me regardait en clignant des yeux.

— Si tu partais avec moi...

Ce fut alors, brusquement, qu'il me parla pour la première fois de sa mine. Il m'en parla d'abord d'une façon assez vague, mais sur un ton, avec une insistance troublante. Il m'en parla comme un homme qu'étouffe l'inépuisable substance de sa vie. On eût dit qu'il lui fallait un régime à tout prix, pour ne pas mourir, et que déjà il se sentait incapable de le suivre. « Tu comprends, je connais la Rivière Lente depuis des années... Et pendant des années... » Ç'avait été la grande idée de son existence, une idée qu'il avait trahie plusieurs fois pour d'autres, plus séduisantes. Maintenant il y revenait. Il ne lâcherait plus. Ses devis étaient faits, ses machines achetées, emballées, mises sur quai dans cette gare où il les eût rejointes depuis plusieurs jours sans les incidents désagréables...

— Où est-elle, votre mine?

— Dans le nord de la presqu'île... — Du menton, il semblait me la désigner là, au bout de la chambre : — En territoire siamois.

— Vous y allez maintenant?

— Si j'y vais?

L'indignation — peut-être avait-il besoin de se convaincre soi-même — éclatait sur sa figure. « Et tous ceux qui sont montés à Puket, à Banka, ou à Patani, qu'ont-ils fait? Dans mon cas, d'ailleurs, rien à craindre... Tous les jours déjà, on sort de l'étain de ma mine. Le personnel se débrouille sur place, avec des pioches, des paniers. Quand nous aurons les machines... » Il me cita des chiffres, mit le doigt sur les plans. Cette affaire était nimbée par l'auréole d'un inévitable succès.

— Écoute... — Le souffle, un instant, lui manqua. — Tu es exactement l'homme que je cherchais. Mais à condition de te décider sur-le-champ. Moi, je ne peux plus attendre. Et si je ne pars pas tout de suite... — Ses doigts claquèrent.

Il me semblait en tirant la porte que toute une partie de moi-même venait de s'incarner dans Grean, que tout ce qui flottait d'espoir autour de mes actes quotidiens, je l'enfermais dans cette chambre. Et cet autre moi-même, installé à ma table, à ma place, m'avait fait doucement glisser hors de ma propre maison. C'était pour moi qu'il avait écrit. C'était son message, son argent que je serrais en rasant les grilles des jardins, un peu de sueur au front, la tête basse, comme quelqu'un qui a peur de montrer son visage.

La première adresse indiquée par Grean était celle d'un certain Li-Hung qui me reçut, les yeux clignotants, dans un salon encombré de tout ce que les expositions internationales d'Europe et d'Amérique ont pu produire de plus hideux en fait de meubles et de bibelots entre 1900 et 1910. Ce Li-Hung prit l'enveloppe que je lui tendais et me la rendit silencieusement, dès qu'il eut entrevu les dollars qu'elle contenait. « Diable! Si Grean veut l'acheter, il faudra mettre plus cher. » Il était gras, court sur pattes, avec des moustaches tombantes et des lunettes d'or qui me rappelaient de la façon la plus fâcheuse certains détails aperçus,

la veille, pendant l'échauffourée. Quant à la maison où Grean avait voulu être reconduit, à la fin de notre course en malabar, aucun Malais ne la gardait plus. Ma clef tourna dans la serrure en faisant ce bruit désagréable que rendent parfois les pènes lorsqu'on les a forcés. Celui-ci avait dû l'être quelques heures plus tôt. Je ne trouvai plus rien de ce que Grean voulait que je lui rapportasse : aucun papier. Mais la pièce principale, soudain, me révéla un spectacle ahurissant : une collection de lustres en cristaux et de lions de bronze étroitement serrés les uns contre les autres sur toute la surface du plancher et du plafond. Je n'ai jamais su au juste où Grean était allé chercher ces douzaines de lions et de lustres, ni ce qu'il avait compté en faire, avant de se résoudre à « liquider ». Une fois pourtant — lorsque nous étions déjà enfermés à la mine de la Rivière-Lente — il me parla de vagues relations entretenues jadis avec Saint Gobain. Certes il y avait eu dans sa vie beaucoup d'autres lions et d'autres lustres; beaucoup d'entreprises manquées, de rêves interrompus, de faillites. C'était même ce qui me gênait : cette sensation de me promener au milieu des cadavres de son existence pendant qu'il faisait je ne sais quels plans, pour nous deux, dans ma chambre...

Il était onze heures lorsque j'eus remis à l'Impérial la dernière lettre de Grean. « Sans réponse... », dis-je au portier. Les abords de l'hôtel avaient leur air des dimanches, plus silencieux encore : glissement d'automobiles sur l'esplanade et de Malais sur les pelouses. Je pris la clef des bureaux de Van Rossum et grimpai. Un ventilateur oublié battait à grands coups d'aile spasmodiques le plafond de l'anti-chambre. A l'intérieur, bien entendu, personne. Sur la rade, en plein soleil, la multitude immobile des navires. Je me rappelle encore, pour les avoir lus à la lorgnette, de ma fenêtre, les noms qui figuraient ce matin-là au tableau noir d'affichage :

MARUDU
ELLENGA
SAIGON MARU

Je les vois inscrits dans le cercle de mes verres, à l'abri d'un rang de pousse-pousse aux capotes blanches, derrière une

garde impassible d'indigènes accroupis parmi les sacs, les caisses et les enfants nus, comme on revoit certains détails insignifiants qui vous frappèrent au moment où se décidait votre sort. Le bruit sinistre du ventilateur me ramena face aux livres de Van Rossum, à ses liasses de papiers. « Créer des erreurs! » Savoir, à un dixième de cent près, ce qu'un Chinois, un Javanais ou un Indien coûtent à une plantation, y compris la quinine et les frais funéraires. Calculer... « Je ne viendrai plus » écrivis-je sur un bout de papier que je signai. Et, sur le bord de cet absurde faire-part, afin qu'on le vît bien le lendemain, je posai le calendrier-pendule de Van Rossum : un objet magnifique, tout en nickel et cuir. Celui — me figurais-je à cet instant — qui recevrait mon dernier regard à ce qu'il est convenu de nommer les produits de la civilisation.

***

La civilisation... Je crois qu'elle était bien résolue à ne pas nous lâcher si vite. Elle étend le long du chemin de fer ses entrepôts, ses gares, ses villes de bois et de plâtre, dresse en pleine jungle ses mosquées pour expositions coloniales, enfonce ses routes de macadam entre des collines arrachées hier aux premiers âges du monde. A chaque station des contrôleurs vous guettent : on les voit sortir d'une petite cabane de planches entourée de bougainvilées et s'avancer comme des singes à qui l'on aurait mis casques et bandoulières. Parfois le haut d'un rocher sourit : lèvres gigantesques d'un dieu taillé dans la pierre. Puis les arbres et les mousses recommencent à étaler leur toison verte, molle, éternelle. Il y a des moments où l'on s'y perd; et ce sont justement ceux qu'un bonhomme galonné choisit pour venir vous raconter des histoires de passeports.

Trains de la péninsule malaise... Ils font quelquefois penser à ce que devaient être jadis les convois romains en Asie : les auxiliaires de toutes les nations en tête, au centre les maîtres avec leurs lits de camp, à l'arrière les bagages. Les maîtres ici avaient l'apparence d'hommes roses et bien élevés, de ces hommes qui sortent de la brousse en culottes courtes, les genoux nus, avec leur stick, leur phonographe,

leur pipe, et font ensuite deux nuits de chemin de fer pour jouer dix-huit trous de golf à Hua-Hin. Les auxiliaires, c'était tout le reste : des barbares en sueur. Je me rappelle surtout dans le dernier compartiment un petit troupeau d'Indiens à chignon, des brahmanistes que le voisinage d'une Malaise mettait dans les transes, et, serrés contre moi, deux marchands de perles musulmans, au crâne rasé, assez bien vêtus, qui essayaient de vendre leur camelote aux Chinois de l'autre banquette. Où ces gens se figuraient-ils aller, je n'en sais rien. Chacun à sa conquête; chacun vers un sort bizarre, vers d'insoutenables épreuves et de lentes décompositions dont l'annonce déjà se lisait sur leurs visages, dans le bruit du train et l'odeur âcre qui remplissaient le wagon.

— Alors?...

C'était Grean. Sans doute s'ennuyait-il dans le Pullman avec les hommes roses.

— Je me demande comment nous avons réussi à faire embarquer les caisses... Enfin... — Ses narines se dilataient. — Quelle chaleur ici dedans...

Il m'emmena à l'arrière du train, sur une plate-forme garnie de fauteuils légers, d'où l'on voyait s'enfuir les rails, s'assit et alluma une cigarette.

— Tu as fait tes adieux à ta maîtresse?

— Moi?

Installé dans son fauteuil, il clignait des yeux d'un air entendu. Sous le casque démesuré des cheveux, la peau se rida et s'aplanit.

— Tu ne veux pas me répondre?

Le ballast de terre grise s'éloignait, s'amincissait lentement comme un sillage.

— Je n'ai pas de maîtresse.

— A d'autres...

— Je n'en ai pas.

— Dommage. Les femmes sont nécessaires. Les domestiques aussi. On leur dit : faites-moi ceci, faites-moi cela. On commande. Et puis...

Pendant quelques secondes, on n'entendit plus que le roulement du train. Curieux homme : il avait vécu avec deux Birmanes au bord d'un cours d'eau où le boy prétendait voir

nager des serpents. Cette année-là, dans un coin du temple puant la fiente de chauve-souris, les Malais, par dérision, venaient inscrire leurs messages de mort sur la plante des pieds d'un gigantesque Bouddah, entre les cercles sacrés de l'orteil et ceux du talon. Quelle bêtise... De petits nuages de fumée, le long de la voie, se déchirèrent sur une touffe de bambous épineux.

— Que veux-tu gagner, en somme?...

— Est-ce que je sais?

— Il faut savoir. Deux cent cinquante par mois? Deux cent soixante-quinze?

Sa cigarette aux lèvres, il se mit à frapper du second et du troisième doigts étendus de sa main droite dans la paume de l'autre main. Un bois de cocotiers défila près de nous. Sous les lourds panaches, entre les troncs, des plantes déployaient leurs bras verts.

— Mettons deux cent soixante-quinze... Qu'en feras-tu sans maîtresse? L'Europe? Tu as laissé quelqu'un chez toi? Tes parents? Une sœur? Et pas un sou naturellement? Des humiliations et pas un sou. Je connais cela. Que leur envoies-tu?

Il avait dû être juge d'instruction, bien sûr. La voie, dans cette atmosphère visqueuse, n'en finissait plus de se dérouler.

— Voyons. Ta mère, que lui as-tu dit en partant?

— J'ai promis d'écrire dès que...

— Dès que?...

Il ne me lâchait pas.

— Dès que j'aurais quelque chose à dire.

— Ah çà, par exemple... — De joie il se frappait sur la cuisse. — Tu as les oreilles rouges! Toutes rouges, petit imbécile!

J'en tremblais comme s'il m'eût arraché en un tour de main des aveux que personne n'avait seulement songé à obtenir.

— Quelque chose à dire! Attends un peu...

Son haleine était dans mon cou. Un moment je crus que j'allais plonger entre les rails. Il m'avait saisi par le coude.

— Rassieds-toi donc...

Je m'écartais de lui, vexé. Il se renversa dans son fauteuil et se mit à rire.

Je détestais sa force. Je l'enviais. Je l'admirais. Comment me serait-il alors venu à l'idée qu'un homme aussi plein de ressources et qui avait régné dans les forêts siamoises sur des peuplades entières, pouvait avoir besoin de moi pour s'assurer contre l'inquiétude qui le rongeait? Il me parlait de sa mine et des travaux que nous y accomplirions : c'était, je ne l'ai su que plus tard, pour combattre sa peur de n'y point aller.

A chaque halte, les singes à casques et à bandoulières reparaissaient le long du train. Vers trois heures, au sortir d'une grande gare encombrée de camions automobiles et de femmes malaises en robes à fleurs, le jour s'assourdit. Une ombre voila le visage de Grean. une ombre que la vibration de la plate-forme, sous nos sièges, faisait trembler légèrement.

— Vous êtez tous les mêmes... Vous ne pensez qu'à être libres...

Un peu de rancœur s'exhalait dans ce reproche. Les narines de Grean s'étaient pincées. Il me scruta du regard, anxieusement.

— La liberté! Qu'en ferais-tu? C'est très difficile à manier cet outil-là. D'ailleurs...

Il passa les doigts dans le col de sa chemise pour en élargir l'échancrure.

— Écoute : nous mettons notre plan bien au point chez mon associé. J'ai une affaire à régler chez lui. Oh... — il sourit — pas ce que tu penses. La mine, c'est tout décidé. Quant au reste, on s'arrangera bien. Une femme peut vous aider. Et les enfants continuent...

Ses pupilles se contractèrent.

— Vois-tu, après moi — un claquement de langue — plus de Grean... Je suis le dernier...

Le soleil s'était éclipsé. Une lumière puissante, sourde, s'appesantissait de toutes parts sur un monde imbibé de sèves et de poisons. De grandes formes végétales, çà et là, éclataient comme des tumeurs. Quelques flaques d'eau, hérissées de cannas, luisaient faiblement au ras de la plaine. Des buffles s'y traînaient. Un peu plus loin, les cocotiers

recommencèrent à border la voie de stipes noyés, par centaines dans une sorte d'irradiation verdâtre. La chaleur engluait peu à peu nos roues. Bientôt le train fut à l'allure d'un homme au pas. Des saccades nous agitèrent. Et doucement, comme s'il était sorti d'entre nos pieds, avec le son creux que rendaient les plaques métalliques du pont, un paysage de rivière se déploya sous mes yeux — l'eau glauque, la muraille impénétrable des lianes, des branchages et du fourré, les huttes à pilotis, les pirogues malaises, — image enchanteresse de cette fécondité tropicale qui me fournirait enfin ce que les sens, l'ambition, la paresse peuvent attendre de l'Asie.

— Oh... s'embarquer ici...

— Oui, — ricana Grean, — et le plus vite possible. — Sa main s'était tendue vers un groupe de cabanes ouvertes, abandonnées — Choléra.

PIERRE FREDERIX

(*A suivre.*)

LE GRAND AMOUR D'EXIL DE CHATEAUBRIAND

L'Angleterre provinciale de 1795, si quiète à l'heure où, sur le Continent, les trônes continuent à chanceler; Bridge Street, à Bungay dans le Suffolk. Un peu avant le pont vers lequel, prenant à la place du Marché, dévale la rue pittoresque, une haute muraille de briques, tout juste percée d'un portail et d'une porte cochère, isole de la bourgade le presbytère du Rev. John Ives : un petit monde de calme et de silencieux confort, un jardin que traverse un chemin de gravier, quelques plantes grimpantes tapissant une maison de briques assez neuve, soudée à un logis plus ancien; des échappées sur une molle contrée ondulante que jalonnent des bouquets d'arbres et où la Waveney trace sa courbe autour de promontoires pareils à celui-ci, que dominent les ruines d'un château féodal à demi écroulé dans l'herbe haute[1].

Le paysage n'a rien de singulier; le presbytère habité par la petite famille de ce pasteur — longtemps missionnaire aux pays lointains, solide buveur en même temps que grand érudit — répond au modèle courant du vicariat de campagne, autant que ses occupants semblent représenter un type connu dans la société britannique. C'est ici, cependant, que le vicomte

1. La *Revue de Paris* de 1907, en publiant les articles d'Anatole Le Braz sur *Chateaubriand professeur de français*, a révélé la première plusieurs des détails biographiques rapportés ici. Grâce à divers travaux de M. G. Chinard et de l'auteur de ces lignes, grâce aussi à la publication photographique, par M. V. Giraud, du manuscrit qu'il intitule *Amour et Vieillesse*, il semble possible d'apporter une hypothèse nouvelle sur cet opuscule si discuté.

François-René de Chateaubriand a éprouvé son plus véridique amour : celui qui a donné naissance à des pages d'immortel désenchantement, parce que la fille de la maison, la petite Charlotte Ives, a remué le « fils de l'exil » d'un frémissement inégalé.

Pourquoi récuserait-on là-dessus le témoignage des *Mémoires d'outre-tombe*? Quelles raisons de gloriole ou de discrétion auraient fait dissimuler à Chateaubriand la vérité du cœur, moins importante à celer, pour un illustre, que la réalité des faits? Charlotte Ives, la fille du révérend qui dessert Beccles, est, de toutes les femmes qu'il ait aimées, celle qui a le plus ému ses fibres profondes. « Aucune illusion ne pouvait entrer dans le choix que l'on faisait de moi; je devais croire être aimé. Depuis cette époque, je n'ai rencontré qu'un attachement assez élevé pour m'inspirer la même confiance. Quant à l'intérêt dont j'ai pu être l'objet dans la suite, je n'ai jamais pu démêler si des causes extérieures, si le fracas de la renommée, la parure des partis, l'éclat des hautes positions littéraires ou politiques, n'étaient pas l'enveloppe qui m'attirait des empressements. »

A part une réserve bienveillante pour madame Récamier, l'aveu est formel : une petite Anglaise de province a son coin d'élection dans la mémoire du grand homme. Il sait que, cette fois-là au moins, il a été « aimé pour lui-même », et son cœur ombrageux fait écho, sans nulle dissonance, à cette pure vibration. Il faut vous résigner, ombres charmantes, et vous incliner devant cette petite sœur d'outre-Manche, vous toutes qu'on imagine, autour de l'enchanteur, pareillement favorisées! Ce n'est pas vous qui fûtes la préférée, languissante Pauline de Beaumont, à peine moins mourante, quand René vous aima, qu'en ce jour de février 1794 où, votre père massacré et votre mère guillotinée, on vous laissa sur une route de banlieue, pour ne pas retarder la charrette que vous encombriez; ni vous, Nathalie de Noailles, « Mouche » si gracieuse qu'il vous suffit d'une mantille sur votre nuque éblouissante pour être, à l'Alhambra, la Blanca de l'Abencerage et donner au pèlerin des heures d'enchantement et de délire. Ce n'est pas vous, et vous le sentiez bien, qui fûtes la préférée, duchesse de Duras, fraternelle au grand

homme impatient, entrant si bien dans ses peines et ses joies, mais pas dans ses amours, et le déconcertant par vos accès de jalousie maussade; ni vous non plus, Sabran aux beaux cheveux, portant avec une sorte de détresse le nom de Custine, et plus craintive qu'ambitieuse pour votre fils, ce débile Astolphe qui devait finir par vous briser le cœur. Ce René « plus sombre que sensible », comme disait madame de Staël, vous pouviez moins encore vous imaginer qu'il vous appartenait, phalènes fugitives qui veniez enfin vous brûler à sa flamme, ultimes amoureuses que la chronique s'ingénie à multiplier, quand seule Juliette fixait à sa manière cette inquiétude d'un cœur : aussi peut-on faire créance à Chateaubriand, quand il unit dans la même phrase les deux vrais attachements de sa vie, celui de la vingt-huitième, celui de la cinquantième année.

Pourquoi ce grand solitaire craignait-il toujours, à la romantique, de n'être pas aimé pour lui-même, et de ne s'être pas soumis « un cœur dont il fût sûr? » Si l'on se rappelle ce que Renan dit quelque part de l'amour chez les Celtes, « volupté intérieure, bien plus que passion », on comprendra mieux que, proche de la trentaine, la plus vive inclination d'un Breton déraciné l'ait porté vers un tout jeune être de santé, de décision, de simplicité, qui ne pouvait chérir en lui que le pauvre diable qu'il était alors, sans patrie, sans famille et presque sans nom.

Aussi, à travers son œuvre d'écrivain, quelle durable hantise! Elle se révèle ailleurs que dans les passages célèbres, consacrés par les *Mémoires d'outre-tombe* à l'idylle interrompue et à ses suites. Que veut-il dire, en novembre 1811 et quand l'envahit une mélancolie d'arrière-saison, s'il écrit à madame de Duras : « Sans rien exagérer et sans faire de roman, il me faudrait un désert, une bibliothèque et une *miss*, ou plutôt : il aurait fallu? » C'est cette petite Anglaise, à l'en croire, qui se détachait de tout le peuple britannique en 1815, lorsque, de Gand, le compagnon de Louis XVIII aux Cent Jours allait faire un tour à Ostende et évoquait l'Angleterre. A peine S. M. Très Chrétienne, sept ans plus tard, le charge-t-elle de représenter la France à Londres : « Charlotte revint à ma pensée ». Qu'en 1844, enfin, la *Vie de Rancé* permette

un suprême rappel des ombres, et Charlotte aussitôt fait pendant au roi Georges; ou qu'un dialogue un peu précieux s'engage à Bischoffsheim entre un oiseau voyageur et un pèlerin nostalgique, et l'hirondelle ne saura nommer, d'après son aïeule, que la candide petite Anglaise : « Ma grand-mère nichait à la fenêtre de Charlotte... »

***

Elle avait, quand le chevalier de Combourg s'éprit d'elle vers 1795, quinze ans, étant née le 9 mars 1780, « l'âge de Juliette »; et l'allusion s'impose d'autant plus que ce fut un peu sous les auspices de l'art italien, en même temps que des classiques anglais, que leurs deux cœurs se rapprochèrent. Petite, brune et vive, avec des yeux de flamme qu'elle garda jusqu'en sa vieillesse, elle éprouva un tendre intérêt pour le mélancolique émigré que les événements lui donnaient pour maître de langues; et lui, avec ses vingt-sept ans, sa nostalgie bretonne et ses alternances d'humeur insociable et de charme confiant, il fut heureux d'émouvoir ce jeune être. Il y avait si longtemps que, voyageur déçu et vague explorateur en Amérique, soldat sceptique de l'armée des Princes, amer figurant de la bohême londonienne, il devait se contenter de retrouver, dans un coin de sa fantaisie, son vieux rêve adolescent de la Sylphide! Surtout, étonné comme il l'avait été mais à demi séduit, semble-t-il, par le genre *roué* qui régnait à Paris ou dans les milieux à prétentions de la province, il lui était si salutaire et si bienfaisant de rencontrer un amour ingénu! L'accoutumance fit le reste, et des promenades en commun dans la campagne du Suffolk, et la complicité des lectures à deux, mais surtout la musique, airs populaires et mélodies italiennes : le répertoire par excellence des dilettantes britanniques.

Car il est significatif que, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, à peine présentée la famille Ives en son presbytère, le talent de la jeune fille soit porté aux nues. « Elle était excellente musicienne et chantait comme aujourd'hui madame Pasta... Appuyé au bout du piano, j'écoutais miss Ives en silence. »

La charmante gravure de *keepsake*! Comme ce tableau

perfectionnait les scènes analogues auxquelles on est tenté de penser, le vicaire de Wakefield faisant desservir la table pour permettre aux jeunes filles de donner « un très agréable concert », Werther près du clavecin d'une autre Charlotte ! Sevré de musique autant que de féminité depuis bien des années, le Breton nostalgique n'eut qu'à se laisser aller au charme de l'heure. D'abord accueilli au presbytère par courtoisie et pour la commodité de l'enseignement qu'il donnait, le *French teacher* dut à un accident de cheval d'y être soigné et longuement hébergé. Le prestige des sons, chez le malheureux qui se comparait, mélancoliquement, à une « lyre brisée », faisait vibrer la consonance des cordes les plus profondes. C'est à Charlotte, plutôt qu'à aucune des « inconnues » ou des célèbres associées à son nom, que l'on est tenté de rapporter ces notations griffonnées par Chateaubriand sur un feuillet du plus mystérieux de ses manuscrits :

Chantant de cette voix qui me rend fou et qui me fait mal..... Elle n'avait pas l'air d'être mise en mouvement par les sons, mais elle avait l'air de la mélodie elle-même rendue visible et accomplissant ses propres lois...

Il semble bien aussi qu'un fragment isolé des *Mémoires* se rapporte, dans la pensée de Chateaubriand, à ces émotions liées à la voix charmante de la jeune Anglaise ou à l'harmonie de ses gestes juvéniles.

Je me perdais dans ces sentiments indécis que fait naître la musique, art qui tient le milieu entre la nature matérielle et la nature intellectuelle, qui peut dépouiller l'amour de son enveloppe terrestre ou donner un corps à l'ange du ciel. Selon les dispositions de celui qui les écoute, ces mélodies sont des pensées ou des caresses. Deux années de délire[1]...

Deux années de délire... Chateaubriand n'a pas achevé sa phrase, et le copiste à qui nous devons ce passage disjoint ne s'est pas risqué à interroger le maître : mais si l'on admet que notre amoureux, épris de la jeune Anglaise en 1795, éloigné d'elle en 1796 dans les conditions qu'il va falloir rappeler, a traîné jusque vers la fin de 1797 sa hantise et son désir, on

1. Il semble normal de restituer ainsi, à ce qu'on est convenu d'appeler la « confession délirante », ce fragment considéré comme appartenant au « chantier » des *Mémoires d'outre-tombe.*

peut croire que, portée d'abord sur les ailes du chant, la séduction exercée par Charlotte a duré les « deux années de délire » que sa plume mémorieuse était sur le point de rappeler.

Délire? Assurément. N'en fallait-il pas une forte dose pour oublier, comme notre homme l'a fait, qu'il a été uni en justes noces avec une Malouine du nom de Céleste Buisson de La Vigne? Il est vrai que ce mariage avait été conclu avec une telle précipitation, suivi d'une carence si radicale et si longue, que le principal intéressé pouvait bien se croire délié, sinon de la foi jurée et de l'impératif d'un sacrement, au moins de tout lien sentimental — ce qui devait surtout compter pour le rousseauiste exaspéré que restait, au fond, le Chateaubriand de ce moment-là.

Mais ce n'est pas, tout d'abord, son mariage qu'allègue René pour résister à l'enveloppement de Bungay et pour maintenir la vive Charlotte à portée de son cœur sans doute, mais à distance d'une promesse ou d'un espoir de mariage qu'elle-même escompte avec un sûr instinct. Nous connaissons cette « race séduisante », comme disait Sainte-Beuve, à laquelle appartient un Chateaubriand, et nous savons qu'il lui en coûterait de manquer une émotion de ce genre. Mais son état de santé est déplorable. Un arrêt des augures médicaux, trop naturel après tant de mois de détresse physique, de dénuement, de désarroi moral, a condamné le pauvre émigré à une mort prochaine. « *'T is done, dear Sir,* » lui avait dit l'un des « médecins des pauvres » auxquels, avec ses sueurs et ses crachements de sang, des compagnons de misère ont conduit le maigre et pâle chevalier de Combourg; le Dr Godwin lui avait laissé un espoir un peu plus rassurant, « deux ans de vie au plus »; et, aussi tard que le mois d'août 1794, la liste d'émargement des émigrés secourus par la charité britannique mentionnait une allocation de 2 livres 2 shelling versée à Chateaubriand « malade ».

Sans doute, le bon air du Suffolk et une existence plus confortable ont déjà remonté le malheureux; ses promenades à cheval font voir aux fermiers du pays, sur son poney blanc et dans sa jaquette verte, un Français un peu moins décharné. Mais l'arrêt médical n'est point rapporté encore, il s'en faut, et la nécessité de la campagne reste exigée par un état fort

grave. Notre amoureux, condamné et le sachant bien, n'est pas du tout un Lovelace jouant avec une ingénue quand, touché à fond par la tendresse de Charlotte Ives, il dissuade l'enfant de songer à l'épouser; c'est un homme de vingt-huit ans, marié depuis quatre ans dans des conditions singulières, atteint de consomption ou peu s'en faut, qui écarte toute éventualité de mariage, imagine rageusement d'autres amours pour la bien-aimée, et voudrait à la fois éloigner et retenir, charmer et décourager cette tendresse qui s'offre simplement.

A quel moment la simple camaraderie, l'amicale confiance entre la petite Anglaise et l'émigré français se mua-t-elle en un sentiment plus aigu? Il est permis de croire que le fameux accident de cheval qui immobilisa le maladroit cavalier au presbytère trop hospitalier, en multipliant pour Charlotte les occasions de lui rendre innocemment visite, avertirent le chevalier de Combourg de ses propres fièvres. Il revenait d'un voyage manqué de découvertes au Nouveau-Monde, et ses objurgations se parent d'une couleur locale assez excusable :

> Non, je ne souffrirai jamais que tu entres dans ma chaumière : c'est bien assez d'y repousser ton image, d'y veiller comme un insensé en pensant à toi! Que serait-ce, si tu t'étais assise sur la natte qui me sert de couche, si tu avais respiré l'air que je respire la nuit, si je te voyais à mon foyer compagne de ma solitude... Il y a dans une femme une émanation de fleur et d'amour.

Mais l'annexe du presbytère, d'où la vue s'étendait sur la rivière Waveney, sur les ondulations du paysage qui rappelait au déshérité sa campagne bretonne, n'a plus besoin de recevoir les périlleuses visites de la fille de la maison. Du vieux corps de logis où le *French teacher* a sa mansarde en même temps que son étroite salle de classe, il peut, sa fracture remise, passer, pour de longues heures, dans l'autre partie du presbytère, la *Gardiner's House* proche de la rue. Il tient compagnie aux femmes, se laisse choyer par elles. « Le malheur augmente les puissances de l'âme » : il le dira dans *Atala*, il l'éprouve aux heures où les nouvelles de France sont le plus désastreuses, font de lui un déshérité en même temps qu'un sans patrie et peut-être un sans famille. Le Révérend a besoin de plus solides comparses s'il s'agit de lui

tenir tête pour le porto et le brandy; mais pour les souvenirs de voyage, même compliqués d'un peu de galéjade, et pour les citations, même décousues, de l'Antique, les deux partenaires se sont vite accrochés. Quant à Mrs. Ives, « charmante de figure, d'esprit et de manières », ses quarante ans paraissent faire d'elle une sœur aînée : à distance, les *Mémoires d'outre-tombe* évoquent une atmosphère familiale où toutes les convenances sont d'accord. En tout cas, Charlotte a laissé entendre au maître de français, si triste et si délicieux, si « fascinant » dans son inquiétude et dans sa gentilhommerie exaltée, qu'elle était prête à partager sa vie. Il est ruiné par la Révolution, dénué de famille et d'amis, mal portant et fantasque? N'importe, elle est prête à devenir la compagne de cet infortuné. Mais lui, prévoyant son déclin et ses brusqueries :

Comment croirais-je que cette vie sauvage pourrait longtemps te suffire? Deux beaux jeunes gens peuvent s'enchanter des soins qu'ils se rendent; mais un vieil esclave, qu'en ferais-tu? Devoir du matin au soir supporter la solitude avec moi, les fureurs de ma jalousie prévue, mes longs silences, mes tristesses sans cause et tous les caprices d'une nature malheureuse qui se déplaît et croit déplaire aux autres?

A ces avertissements, qui prévoient toute l'infortune d'une union que la mort ne romprait pas et qui serait empoisonnée par l'humeur impossible du malheureux aigri, Chateaubriand ajoute bien vite l'analyse de son fameux « ennui », l'aveu de ce mal intérieur qui l'empêcha de vivre à plein la vie. Comme les « bardes » de la poésie britannique de ce temps, les héros de Mackenzie ou de Beattie, comme Chatterton le désespéré, il joue du pathétique et de la séduction des larmes — mais reconnaît que, s'il y a là un charme passager, la vieillesse le change en un fâcheux ridicule; le « refus d'aimer », chez lui, tient à un état d'âme foncier dont rien ne le guérira.

... On vous plaint, vous charmez, alors que vous pouvez avec les boucles d'une longue chevelure brune enlever les pleurs à mesure qu'ils passent sur vos joues. Mais la vieillesse enlaidit jusqu'au bonheur; dans l'infortune c'est pis encore : quelques cheveux blancs sur la tête chauve d'un homme ne descendent pas assez bas pour essuyer les larmes qui tombent des yeux...

... A quoi as-tu réussi? à me persuader que je pouvais être aimé?

Non, mais à réveiller le génie qui m'a tourmenté dans ma jeunesse, à renouveler mes anciennes souffrances...

Il faut remonter haut pour trouver l'origine de mon supplice, il faut retourner à cette aurore de ma jeunesse où je me créai un fantôme défendu pour l'adorer. Je m'épousai avec cette créature imaginaire, puis vinrent les amours réels avec qui (je) n'atteignis jamais à cette fidélité imaginaire dont la pensée était dans mon âme. J'ai su ce que c'était que de vivre pour une seule idée et avec une seule idée, de s'isoler dans un sentiment, de perdre de vue l'univers et de mettre son existence entière dans un sourire, dans un mot, dans un regard : mais alors même une inquiétude insurmontable troublait mes délices. Je me disais : « M'aimera-t-elle demain comme aujourd'hui? » Un mot qui n'était pas prononcé avec autant d'ardeur que la veille, un regard distrait, un sourire adressé à un autre que moi me faisait à l'instant désespérer de mon bonheur. J'en voyais la fin et m'en prenais à moi-même de mon ennui; je n'ai jamais eu l'envie de tuer mon rival ou la femme dont je voyais s'éteindre l'amour, mais toujours de me tuer moi-même, et je me croyais coupable, parce que je n'étais plus aimé...

Le romantisme « satanique » n'ira guère plus loin que cette confession de son ancêtre français le plus avéré; des anglicismes tels que *je m'épouserai avec, perdre vue de,* achèvent de lui assigner cette heure et ce lieu. Et c'est aussi le nihilisme radical de l'*Essai sur les Révolutions,* confié à l'éditeur en ce moment, qui grince dans ce qui suit, amplifiant comme il est naturel les errances du voyageur, après que les essais d'amour du *roué* ont été dramatisés :

Repoussé dans le désert de ma vie, j'y rentrai avec toute la poésie de mon désespoir. Je cherchais pourquoi Dieu m'avait mis sur la terre, et je ne pouvais le comprendre. Quelle petite place j'occupais ici-bas! Quand tout mon sang se serait écoulé dans les solitudes où je m'enfonçais, combien aurait-il rougi de brins de bruyère, et mon âme, qu'était-elle? Une petite douleur évanouie en se mêlant dans les vents. Et pourquoi tous ces mondes autour d'une si chétive créature, pourquoi voir tant de choses...

***

Ces feuillets, couverts d'une écriture fiévreuse et raturée, ont-ils été remis à la principale intéressée par le déconcertant amoureux? Ont-ils été simplement laissés, après son départ précipité, par l'hôte de ces quelques mois délicieux? Ont-ils été envoyés, à la fiancée manquée, par le fugitif désespéré?

Que leur conservation soit due à l'Angleterre, voilà qui n'est guère douteux. Ils se distinguent en effet, ces feuillets d'un papier quelconque, *sans filigrane*, du reste du manuscrit qui les renferme aujourd'hui, par certaines particularités. D'abord, ils ont été pliés en long — selon le type courant des enveloppes britanniques; une autre main que celle de leur auteur les a tant bien que mal numérotés; soigneusement épinglés, mais souvent défaits, pris et repris, ils auront été sans doute conservés en secret. C'est à eux, peut-être, que répondait la démarche décisive qui mit fin à l'idylle : la mère de Charlotte, toute rougissante malgré ses quarante ans passés, assurant le pauvre émigré, orphelin et mal portant, que sa détresse ne serait pas un obstacle au mariage envisagé par les parents de l'enfant.

Cette fois, le chevalier de Combourg dut avouer à Mrs. Ives qu'il était déjà marié. Argument d'état-civil plus impérieux, pour un ménage de *clergyman*, que toutes les inquiétudes de la consomption, de la misère, de la bizarrerie d'humeur. « Je pris la poste pour Londres, disent les *Mémoires*, après avoir écrit à madame Ives une lettre dont je regrette de n'avoir pas gardé de copie... »

Charlotte, elle, garda les amers feuillets du décevant amoureux. Fut-elle, comme on peut le croire, malmenée par l'opinion provinciale pour avoir *flirté* de trop près avec un maître de français besogneux, « papiste » par surcroît et « *enemy alien*, » étranger ennemi? Elle ne devait épouser que le 7 avril 1806 un officier de la marine britannique étranger au pays et de vingt ans plus âgé qu'elle : c'est à vingt-six ans seulement qu'elle s'était ainsi décidée à contracter ce qui était le « mariage de raison » par excellence : au temps où l'Angleterre continuait la lutte contre le Continent soumis à Napoléon, le service de la flotte britannique ne permettait guère à un marin de rester au logis. Ditchingham Lodge, la résidence campagnarde où Mrs. Sutton s'en fut vivre après son mariage, à quelque distance de Bungay, et où elle donna trois fils à son mari, devait manquer d'agrément. Est-ce pendant de mornes années solitaires, ou pendant les dix années où la fille du pasteur de Bungay avait mine de coiffer sainte Catherine, que furent maintes fois dépliées, libérées de l'épingle qui les

unissait, les pages qui rappelaient si fébrilement le souvenir du séduisant *French teacher*?

« Une chère écriture est un portrait vivant », a dit le poète : à défaut d'autres souvenirs laissés par un hôte assez démuni, n'était-ce pas lui qui revivait dans ces pauvres feuillets d'un papier indifférent, couverts d'une écriture droite et irrégulièrement formée, avec ces *f* agressifs, ces *v* formés comme des *w*, tout ce que la graphologie (dont le chevalier de Combourg était un adepte) révèle de vivant dans des lignes tracées sans préméditation?

Qu'il y eût « de la littérature » dans des accents par ailleurs si spontanés, qui n'en conviendrait? Mais c'est justement le propre de ces virtuoses de l'émotion qu'ils savent faire entrer, dans l'expression de la spontanéité la plus sincère, des artifices tellement accordés à celle-ci qu'ils vibrent du même son — ainsi que, dans les parfaits instruments à cordes, les tables d'harmonie s'émeuvent autant que si elles étaient elles-mêmes touchées par l'archet. Des allusions à la solitude et à la mélancolie, de poétiques rappels de félicité ou de damnation, *Paradis perdu* et *Divine comédie*, mettaient Ossian et Beattie, Milton et Dante en tiers dans la secrète aventure.

Et d'ailleurs, par un juste retour, beaucoup de ces accents repassaient à la littérature : à celle que Chateaubriand élaborait après sa fuite, les *Natchez* démesurés et désuets qui devaient être « l'épopée de l'homme primitif », *Atala* fille de la solitude et *René* déclarant « à quoi bon? » à la vie. Dans les pages écrites à Londres, Chateaubriand laissait résonner l'écho de son pauvre amour contrarié, et Anatole Le Braz n'attribuait pas sans raison, à l'émoi désemparé d'un homme qui avait manqué son bonheur, une partie de l'inspiration maîtresse d'un grand virtuose en mélancolie.

Pour qui ne se laisse pas rebuter par le fastidieux exotisme des *Natchez*, beaucoup des passages cités plus haut, en tout cas, paraîtraient à volonté ou peu s'en faut, soit des effusions directes de Chateaubriand, soit des propos passionnés mis dans la bouche de Chactas et de René. La natte de roseau dans la cabane, c'est la literie normale, si l'on peut dire, qui reparaît au cours de ce long poème en prose; Chactas peut craindre qu'Atala n'aime en lui un « vieil esclave ». S'agit-il de

René faisant des façons pour épouser Celuta, ou respectant bizarrement Nélida, « vierge des dernières amours »? Ou si c'est Mila, la petite Mila aux vives manières, Mila « à peine ornée de dix-sept printemps », qui s'attire un refus ému du Français si séduisant qui s'est égaré parmi les Natchez? « René troublait tout par sa présence » : et les cœurs qui se jetaient à lui s'en trouvaient « poignardés », ou du moins troublés pour toujours. Il ne se gêne pas pour le dire à Celuta, et la jalousie se rehausse, comme pour lui-même, d'orgueil.

Celuta, vous me prendrez pour un insensé : je n'ai eu qu'un tort envers vous, c'est de vous avoir liée à mon sort... Une misère bien grande m'a ôté la joie de votre amour... Celuta..., vous pourrez chercher après moi l'union d'une âme plus égale que la mienne. Toutefois, ne croyez pas désormais recevoir impunément les caresses d'un autre homme; ne croyez pas que de faibles embrassements puissent effacer de votre âme ceux de René... Oui, Celuta, si vous me perdez, vous resterez veuve : qui pourrait vous environner de cette flamme que je porte avec moi?... Ces solitudes que je rendais brûlantes vous paraîtraient glacées auprès d'un autre époux. Que chercheriez-vous dans les bois et sous les ombrages? Il n'est plus pour vous d'illusions, d'enivrement, de délire : je t'ai tout ravi en te donnant tout, ou plutôt en ne te donnant rien, car une plaie incurable était au fond de mon âme...

Que ce soit ici un dernier adieu, ou que je doive vous revoir encore, Celuta, quelque chose me dit que ma destinée s'accomplit; si ce n'est pas aujourd'hui même, elle n'en sera que plus funeste. René ne peut reculer que vers le malheur. Regardez donc cette lettre comme un testament...

Il n'est pas jusqu'à la mélancolique coquetterie qui pousse René à se vieillir et à parler de ses années, qui ne soit analogue à une disposition que nous connaissons : « la vieillesse de l'adversité », comme on dit dans les *Natchez*, semble neiger sur la tête de notre exilé — qui n'a pas trente ans lorsque, de retour à Londres, il s'installe assez vite au n° 12 de Hampstead Road, à portée des bruyères de banlieue où son humeur vagabonde l'entraîne en des promenades sans fin : il continue de porter « son cœur en écharpe ». Une fois paru le premier volume de l'*Essai sur les Révolutions*, et tandis que les *Natchez* tentent en vain de prendre forme, des vers recueillent à ce moment, et la mélancolie de l'exilé, et le regret d'un amour manqué, et l'impression d'une vieillesse prématurée. Cha-

teaubriand dira « imitées d'un poète écossais », ou inspirées de l'antique, ces effusions versifiées : rares, en somme, dans son œuvre, et inférieures à sa prose, les vers ne se risquent vraiment sous sa plume que si l'exigence d'une confession les réclame comme ici, où le « thème » du précoce vieillissement hante le malheureux, « vieux voyageur », qui voit « blanchir ses cheveux » en 1797 et ne trouve qu'avec l'automne de parfaites consonances :

Oui, je me plais, Clarisse, à la saison tardive,
Image de cet âge où le temps m'a conduit;
Du vent à tes foyers j'aime la voix plaintive
Durant la longue nuit.

. . . . . .

Des feuilles que le vent détache avec ses ailes
Voltige dans les airs le défaillant essaim :
Ah! puissé-je un moment me reposer comme elles
Un moment sur ton sein!

L'élaboration du *Génie du Christianisme*, le ralliement de cet anarchiste sentimental à des groupes énergiques de « reconstructeurs », à Londres d'abord, et puis en France, chasseront-ils les derniers fantômes de l'aventure de Bungay? Ce serait méconnaître l'intensité du souvenir. Le premier article qu'il fournit, après son retour à Paris, au *Mercure de France* reconstitué par son ami Fontanes, ne dissimule pas, en somme, « les regrets et les songes » qu'il ramène de la terre d'exil, à l'heure où commencent à se jouer autour de lui de nouvelles séductions féminines :

Les filles sont envoyées à l'école dès leur plus tendre jeunesse. Vous voyez quelquefois des groupes de ces petites Anglaises, toutes en grands mantelets blancs, un chapeau de paille noué sous le menton avec un ruban, une corbeille passée au bras, et dans laquelle sont des fruits et un livre; toutes tenant les yeux baissés, toutes rougissantes lorsqu'on les regarde. Quand j'ai revu nos petites Françaises coiffées à l'*huile antique*, relevant la queue de leur robe, regardant avec effronterie, fredonnant des airs d'amour et prenant des leçons de déclamation, j'ai regretté la gaucherie et la pudeur des petites Anglaises : un enfant sans innocence est une fleur sans parfum.

La Charlotte de 1795, sans doute, a dépassé l'âge de la corbeille au bras et du grand mantelet blanc, et nous savons ce que les yeux baissés et les mines rougissantes peuvent

cacher d'audace, en remontrant parfois à l'effronterie, souvent peu experte, des petites Françaises : encore est-ce un choix bien significatif qui jette dans la mémoire de l'émigré rentré ce souvenir-là de préférence à tant d'autres. De même, plutôt que d'évoquer Londres, son immensité, son activité mercantile, sa vie civique et sociale qui s'oppose à tant de choses parisiennes, Chateaubriand se rappelle surtout les sites provinciaux et les « comtés endormis » où s'est déroulée son aventure, les chemins creux entre les pacages, le vent de mer poussant de grands nuages dans un ciel vide, l'église de village pointant parmi les masses de verdure : cette Angleterre rurale se superpose pour lui à celle qui, pourtant, a si longtemps abrité sa misère, celle de Holborn et de Soho.

***

« Ne revoyez jamais! » Dirons-nous que René a eu grand tort de mépriser ce conseil de la commune sagesse? Ou bien, au contraire, faut-il croire qu'un amour exceptionnel comme celui-ci n'a rien à perdre à une épreuve qui peut être la mort d'une tendresse ancienne? En effet, loin de se consumer à jamais dans la déception, la flamme se prit à jeter une lueur inattendue, ayant été rallumée en un moment opportun par un précieux hasard.

Le 21 mai 1822, Chateaubriand, depuis quelques semaines ambassadeur de Louis XVIII à la Cour de Saint-James, et plutôt solitaire dans l'hôtel de Portland Place, accepte d'assister à la réunion annuelle du « Royal Literary Fund ». Le duc d'York préside, et Chateaubriand est placé entre lui et George Canning, ancien homme de lettres devenu, lui aussi, un haut personnage, qui assure les destinées de la Compagnie des Indes, avant de devenir, quelques mois plus tard, ministre des Affaires Étrangères. Quant au Literary Fund, c'est le secours aux gens de lettres, dont l'émigré a reçu, jadis, les allocations. Au dessert, Canning propose la santé des « illustres étrangers qui honorent la Société de leur présence », et salue avec une chaleur particulière l'ambassadeur de France : « Quoique la personne de mon noble ami soit encore peu connue ici, son caractère et ses écrits sont célèbres dans toute l'Europe.

Il commença sa carrière en exposant les principes du christianisme, la continua en défendant ceux de la monarchie; maintenant, il vient d'arriver dans ce pays pour unir les deux nations par les liens communs des principes monarchiques et des vertus chrétiennes... »

A son tour, l'ambassadeur se lève. Avec une simplicité dans la gratitude qui lui fait honneur, il rappelle que jadis, émigré en Angleterre, il a été secouru par l'organisation dont il est l'invité; il remercie, après un quart de siècle, la Société qui l'a aidé à ne pas mourir de faim...

Le *Times* du lendemain ne manque pas de rendre compte d'une réception qui a permis à une façon d'« entente cordiale » de se manifester. C'est, à n'en guère douter, la feuille que lit, à terre, un contre-amiral de la marine britannique : là-bas, sur les confins du Suffolk et du Norfolk , dans la « Lodge » de briques rouges rehaussée d'un portique blanc, près de la cheminée du *study* où brûle la dernière flambée du printemps, quel soudain émoi! Ainsi l'ambassadeur de France, qui porte le nom de l'ancien maître de français de Bungay et de Beccles, est bien identique à ce *Chatterbrain* qui faillit entrer dans la famille Ives! Si le Révérend dormait, depuis dix ans et plus, dans la paix du Seigneur, sa veuve vivait encore et n'était pas septuagénaire : à quel rappel des ombres ces dames durent se livrer ce soir de mai! De quels termes chaleureux M. Canning s'est servi pour saluer l'ancien *French teacher*! Il se trouve justement que l'aîné des fils Sutton, Samuel, qui est dans sa seizième année, ambitionne d'aller aux Indes : si le gouverneur général qui va « régner à Bombay » pouvait, grâce à la recommandation de M. de Chateaubriand, prendre à son service le jeune garçon! Avec l'esprit de décision que lui ont toujours reconnu amis et adversaires, mais non sans quelque trouble secret, la femme du marin se met en route pour Londres avec ses fils, sans doute vers la mi-juin, en pleine *season*.

Selon certains témoignages, Mrs. Sutton aurait d'abord écrit au grand homme et ils seraient convenus d'une rencontre à Bungay. Mais M. l'Ambassadeur, à ce moment, assure une manière de « permanence » à Portland Place, et il lui est bien incommode de quitter longtemps la table où il rédige la minute de ses dépêches au duc Mathieu de Montmorency. En

tout état de cause, sa surprise ne serait pas aussi grande qu'il le laisse entendre dans les *Mémoires*, le jour où l'huissier de Portland Place lui annonce une visiteuse :

J'étais dans mon cabinet; on a annoncé lady Sutton; j'ai vu entrer une femme en deuil, accompagnée de deux beaux garçons également en deuil : l'un pouvait avoir seize ans et l'autre quatorze. Je me suis avancé vers l'étrangère; elle était si émue qu'elle pouvait à peine marcher. Elle m'a dit d'une voix altérée : « *Mylord, do you remember me?* Me reconnaissez-vous? » Oui, j'ai reconnu miss Ives! les années qui avaient passé sur sa tête ne lui avaient laissé que leur printemps...

La scène, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, est délicieuse de romanesque, de sous-entendus nostalgiques, de recommençantes fièvres. Marcellus, premier secrétaire de l'ambassade et qui n'avait pas les mêmes raisons de « cristalliser », a vu aussi, « après cette première entrevue, lady Sutton et ses quarante-quatre ans » : il n'a rien compris à l'émotion de son chef. Il l'a surpris « plongé dans des rêves », car René écrivait, au beau milieu du livre VIII des *Mémoires*, de brûlantes pages rattachant à un passé aboli un impossible présent, et pareille excitation ne laisse pas de scandaliser Marcellus. « Galanterie tant soit peu exagérée » du patron; retour extraordinaire de vieux souvenirs, songeries qui ne vont pas à moins qu'à refaire toute une destinée et à inventer d'autres bonheurs : il reste déconcerté devant tout cela, car il ne conçoit guère la force du rêve chez des êtres comme le magnifique ambassadeur, ni la hantise qui pèse sur l'ancien émigré aux lieux où, comme il dit, « il a commencé presque à vivre », et où tout est prétexte à lancinantes évocations dans une mémoire si aiguë.

D'elle-même, l'Anglaise avait eu la charmante coquetterie, après les formules préliminaires, de revenir à cette langue française que lui enseignait jadis son prétendant manqué. Mrs. Sutton redevenait l'écolière de *keepsake* de 1796, et une sorte de gentil mystère, à l'instant du « regard souriant et mélancolique comme un long souvenir », renaissait à l'abri des mots que les deux jeunes garçons ne devaient pas posséder aussi bien que leur mère. Et l'on ne causa pas plus avant ce jour-là...

Si affairée qu'elle soit, l'existence de l'ambassadeur lui

permet, au cours de la semaine, de revoir Mrs. Sutton. C'est pendant l'une de ces visites, dans son logis londonien, que Charlotte, rougissante comme autrefois, et décidément informée de la qualité d'écrivain de son ancien *flirt*, lui dit un jour : « Savez-vous que j'ai gardé plusieurs feuillets de votre main? Les voilà. »

Elle remit à Chateaubriand « un paquet », insista encore auprès de M. l'Ambassadeur de France pour qu'il appuyât auprès de M. Canning la requête de son fils aîné — et, sans doute, s'en retourna à Ditchingham Lodge avec ses deux garçons. « Douce lueur du passé, disent alors les *Mémoires d'outre-tombe*, rose pâle du crépuscule qui borde la nuit quand le soleil depuis longtemps s'est couché... »

Rentré à l'ambassade, dit Chateaubriand, je m'enfermai et j'ouvris le paquet. Il ne contenait que des billets de moi insignifiants et un plan d'études, avec des remarques sur les poètes anglais et italiens.

« *Ah! les bons billets!* » se permet-on de murmurer. Passe encore pour le « plan d'études » et pour les « remarques »! Mais nous allons voir Charlotte fort impatiente de recouvrer ses autographes, et leur auteur peu pressé, semble-t-il, de les restituer. Ne serait-ce pas qu'en réalité ils contenaient mieux que des vestiges « insignifiants »? Chateaubriand lui-même nous le laisse entendre : « Je n'ai osé ni lui écrire, ni lui renvoyer *des fragments littéraires qu'elle m'avait rendus, et que j'avais promis de lui remettre augmentés...* »

C'est dans cet aveu que gît la clef du mystère. Incorrigible René, quelle est cette gageure de ne point laisser le passé rester le passé, et de prétendre continuer, ou interfolier, ou ressusciter, des émotions vieilles de vingt-cinq ans? Les feuillets conservés pendant un quart de siècle par la petite épouse manquée, de quelles surcharges s'agit-il de les compléter? Et pourquoi ne pas aider enfin l'idylle de Bungay et ses personnages à se perdre et s'effacer dans la même pénombre que d'autres comparses de cette douloureuse période de sa vie?

C'est qu'en ce moment Chateaubriand — qui d'ailleurs prépare sa désignation au Congrès de Vérone et en escompte, pour sa renommée, un éclat nouveau — se trouve particu-

lièrement excédé de l'humeur de ses deux grandes amies parisiennes, madame de Duras et madame Récamier. Quoi! tandis qu'il s'efforce de réparer à Londres le tort fait à la France par une diplomatie indifférente, ces dames n'ont qu'amertume et jalousie, ou un mutisme pire encore, à témoigner à leur correspondant! Elles prennent ombrage l'une de l'autre, s'inquiètent par surcroît de rivales possibles, et n'ont pas assez l'air de savoir gré, à Chateaubriand « harassé », de tenir à jour sa correspondance avec elles. Prenez les lettres qu'il leur écrit, en cette fin de mai 1822, à défaut de celles qu'il reçoit d'elles : l'énervement, l'agacement y dominent. Il est visiblement excédé des « gronderies », des « lamentations » de madame de Duras, inquiète d'une ombre, torturée sans raison et d'autant mieux prête à torturer son fraternel ami. « Vous vous feriez haïr », lui dit-il même, et il se plaint, le 28, des « justifications d'écolier » que réclament, dirait-on, les rares lettres de sa correspondance. Le ton se monte moins haut pour Juliette : encore un billet fort sec du 24 la menace-t-il de ne lui plus écrire qu'il n'ait reçu d'elle une lettre convenable.

« Misérables tracasseries d'amitié », les récriminations de ses belles amies lui paraissent insupportables. Il y a vraiment « de la folie » chez ces mondaines, gronde René : plus simplement, il y a de la sécheresse de cœur, quelque vanité alarmée, une psychologie trop avertie peut-être, mais surtout de la prétention. « L'amour-propre, en France, est le mobile de tout. » Et il est inutile d'ajouter que les souvenirs conjugaux de Chateaubriand ne sont pas de nature à l'enchanter, au moment où le récit des *Mémoires* lui fait évoquer l'histoire de son mariage.

A cette union sans joie, à ces amours toujours menacées en raison de la vanité qui les corrompt chez d'incorrigibles femmes du monde, la rêverie de Chateaubriand se plaît décidément à opposer un autre genre de sentiment, plus spontané, moins entaché de susceptibilité mondaine. Est-ce à une Anglaise théorique, est-ce à celle qui, par deux fois, a montré tant de décision dans ses préférences, que songe l'ambassadeur quand son premier secrétaire, M. de Marcellus, lui entend tenir ces propos qu'il rapportera dans son livre?

Les belles insulaires qui à dix-sept ans se mettent en quête d'un mari, armées de nobles traits, d'une blancheur irréprochable et d'un esprit indépendant inhérents à la race anglaise, se montrent dans leur naïveté telles que la nature et une éducation forte viennent de les faire. Il y a là de leur part une véritable loyauté. C'est la bergère de Virgile, la coquetterie en moins. *Et se cupit ante viteri...*

Songeries sur le passé, retour en arrière qui ne se prive pas, dans l'isolement sentimental où Chateaubriand passe ces quelques mois londoniens, de refaire à sa guise les choses. Lui qui toute sa vie chercha « de la gloire pour être aimé », n'avait-il point passé là, par une fatalité où il entra de la maladresse, à côté d'un amour véridique auquel nulle renommée n'était nécessaire? Le récit de l'idylle de Bungay, tel qu'il le prépare pour ses *Mémoires*, la surprenante coïncidence de cette réapparition de l'ancienne bien-aimée, la déploration du passé en même temps que l'imagination *d'un autre possible* — tout cela met Chateaubriand dans un état singulier. Il n'a point de livres, à Portland Place, pour les heures où il « bâille sa vie ». Durant toute son ambassade, il n'ira pas trois fois à l'Opéra, et ce sera comme en service commandé; ses sorties mondaines, ses réceptions, sont à l'avenant. Le rêve a prise sur lui plus que jamais : l'expression ressuscitée de certains états d'âme d'autrefois, revivant en ces reliques rendues par son ancienne élève, achève de lui faire traverser une sorte de transe.

Déjà, relatant l'épisode de Bungay pour les *Mémoires d'outre-tombe*, il nous mettait en tiers dans les litanies conjugales prononcées, devant un autel imaginaire, par le prêtre qui les eût mariés. Il ne nous cachait pas une fureur, jalouse autant que rétrospective, qui surgissait devant l'ex-Charlotte devenue matrone loin de lui. « Entre ce que j'éprouve à cette heure pour elle et ce que j'éprouvais aux heures dont je rappelle les tendresses, il y a tout l'espace de l'innocence... Si j'avais serré dans mes bras, épouse et mère, celle qui me fut destinée vierge et épouse, c'eût été avec une espèce de rage, pour flétrir, remplir de douleur et étouffer ces vingt-sept années livrées à un autre, après m'avoir été offertes... »

Comme le ton s'est monté au souvenir du bonheur manqué, à l'évocation du fort malencontreux suppléant de René au

presbytère de Bungay! « Il me semble, avoue Chateaubriand, que je perd une seconde fois Charlotte, dans cette même île où je la perdis une première... »

Oui, c'est bien cela. Et comme le nouveau séjour de l'écrivain le met en rivalité avec Byron, favori du public anglais, une fureur grinçante ne hausse que trop aisément le diapason de sa rêverie. Sans doute pour en faire entrer quelque chose encore dans le livre VIII des *Mémoires, sur du papier enlevé aux missives officielles qui lui arrivent des Affaires Etrangères*[1], il complète à présent les fragments dont lui ont été confiés les chers vestiges. L'ambassadeur de 1822 ramasse la plume tombée des mains de l'émigré de 1797, de l'amoureux consomptif, du bohême désespéré de jadis, et sa fièvre s'ajoute à la désespérance de son ancien *moi*. Empêchera-t-il celui-ci de céder le pas au glorieux quinquagénaire d'à présent? N'accentuera-t-il point une différence d'âge qui n'était que de douze ans, et qui devient une incompatibilité, maintenant qu'il a pris, lui, des années qui, « en passant sur la tête de Charlotte, ne lui ont laissé que leurs printemps? » Ne stylisera-t-il pas le personnage de celle-ci jusqu'à négliger la couleur des cheveux de la brune bien-aimée?

Vois-tu, quand je me laisserais aller à une folie, je ne suis pas sûr de t'aimer demain. Je ne crois pas à moi. Je m'ignore. La passion me dévore, et je suis prêt à me poignarder ou à rire. Je t'adore, mais dès un moment j'aimerai peut-être plus que toi le bruit du vent sur ces rochers, un nuage qui vole, une feuille qui tombe. Puis je prierai Dieu avec larmes, puis j'invoquerai le néant. Veux-tu me combler de délices? fais une chose, sois à moi, puis laisse-moi te percer le cœur et boire tout ton sang. Eh bien! oseras-tu maintenant te hasarder avec moi dans cette thébaïde?

Si tu me dis que tu m'aimeras comme un frère, tu me feras horreur, si tu prétends m'aimer comme une amante je ne te croirai pas. Dans chaque jeune homme je verrais un rival préféré. Tes respects me feront

1. C'est là — qu'on nous pardonne ce détail *technique* — qu'est l'explication probable du manuscrit, amplement commenté par certains biographes de Chateaubriand *qui ne l'avaient pas eu entre les mains*. Rien n'est plus composite que cet « opuscule », dont la pagination actuelle, les surcharges d'écriture, le format de papier n'arrivent pas à dissimuler la complexité — ou tout au moins la dualité. Les missives officielles sont, en 1822, écrites sur de belles feuilles de papier de Hollande (filigrane Van der Ley, *Patria libertatis*); or *une partie* du manuscrit de la Bibliothèque nationale est composé de feuillets visiblement enlevés à ces dépêches.

sentir mes années; tes caresses me livreront à la jalousie la plus insensée. Sais-tu qu'il y a tel sourire de toi qui me montrerait la profondeur de mes maux comme le rayon de soleil qui éclaire un abîme?

Absurde et frémissante, l'incantation se poursuit pendant quelques pages, jusqu'à cette imaginaire reprise de farouches adieux, bien plus poussés aujourd'hui qu'en 1797 :

Je pleure des larmes de fiel de te perdre. Je voudrais dévorer celui qui possédera ce trésor. Mais fuis environnée de mes désirs, de ma jalousie,... et laisse-moi me débattre avec l'horreur de mes années et le chaos de ma nature où le ciel et l'enfer, la haine et l'amour, l'indifférence et la passion se mêlent dans une confusion effroyable...

***

Charlotte « fuyait » en effet, tandis qu'elle laissait simplement à son ancien amoureux le soin d'intercéder auprès de Canning en faveur de son premier-né Samuel : amère divergence des pensées, après un quart de siècle! C'est au début de juillet 1822, à en croire Marcellus, que le plus romantique des diplomates s'en fut à Glocester Lodge pour remercier, nous dit l'attaché d'ambassade, le gouverneur général des Indes de son amabilité à la soirée du *Literary Fund* : ce qui signifie, ou que Chateaubriand n'aura pas mis son adjoint dans la pleine confidence de ses propos, ou qu'il n'aura guère déféré au désir, réitéré pourtant avec insistance, de la pauvre Charlotte, et n'aura point tenu à recommander bien chaudement le fils d'un autre que lui...

Et voilà, hélas! que la démarche de Mrs. Sutton, cette fugue à Londres à la recherche du passé, a déjà fait jaser. L'Angleterre wellingtonienne n'est guère indulgente, et cette femme de quarante ans a beau être chaperonnée de ses deux garçons, la rumeur médisante des bourgades est prompte à rafraîchir, contre la fille du Rev. John Ives, ses anciennes sévérités. C'est le 16 juin 1822 que le poète Crabbe, attaché au Suffolk par sa naissance et son mariage, renseigné sur ces districts par sa bru, parente du médecin de la petite ville de Beccles, le docteur Crowfoot — ancien élève de Chateaubriand — commence un récit qui devait rester inachevé :

The deserted wife. Un étranger, naufragé sur la côte d'Angleterre, soigné par une Anglaise, épouse sa bienfaitrice au mépris d'un engagement conclu dans sa patrie; le bonheur l'ayant ramené à la foi, il abandonne sa femme anglaise, et ajoute ainsi un nouveau reniement à celui qu'il avait commis pour l'aimer. Comme un larron de nuit, il s'évade et disparaît, ne laissant à Matilda que des strophes aussi désespérées, mais moins ardentes, que les adieux de son modèle tels que nous les connaissons :

... C'est d'un cœur qui se brise que je parle d'amour, car à l'amour comme à l'espérance je dois dire adieu.

Lorsque je vins à toi, tu étais heureuse, aimante et aimée, une créature semi-divine, et je m'introduisis comme un voleur pour t'apporter l'infortune, cependant que tu n'avais d'autre souci que de dissiper la mienne...

***

L'épouse du contre-amiral Sutton, j'en ai peur, ne laissa pas de partager quelque peu l'opinion plutôt sévère du poète du *Rôle de la Paroisse* : non certes pour le *breach of promise* de 1796, malgré tout réhabilité par une si charmante fraîcheur en des temps si tragiques, mais pour une déloyauté d'homme de lettres qui a repris son bien et n'entend plus s'en dessaisir! Pouvait-elle imaginer qu'en Chateaubriand, personnage de plus en plus officiel et qu'elle révérerait comme un substantiel meneur de peuples, vibrent encore des frémissements de troubadour amoureux?

Un an après les rencontres londoniennes, Mrs. Sutton écrit à Chateaubriand une longue lettre lui rappelant les ambitions de carrière de son fils, et l'amiral joint ses compliments à ceux de sa femme. Chateaubriand, alors tout à la préparation de « sa » guerre d'Espagne, est peu disposé à s'entremettre auprès de Canning comme on le lui demande : leurs vues politiques sont bien divergentes; et puis l'insistance maternelle de Charlotte est plutôt déplaisante! Cette lettre du 17 juin 1823 — est-ce un anniversaire? — reste donc sans réponse : cependant, le 25 mai, en souvenir de la fatidique réception du Literary Fund, Chateaubriand avait réitéré son don de 40 livres sterling à cette société. Reste

aussi sans résultat une démarche tentée à Paris même, en 1824, et concernant cette fois les papiers mystérieux. Si bien qu'une nouvelle missive, le 14 juin 1825, vient relancer le somptueux grand homme, alors « chassé du ministère », et tout aussi oublieux cependant qu'aux temps où il avait à s'occuper « du sort des Empires ». Il y a quelque roideur dans la lettre de l'amirale — avec, malgré tout, une réticente pudeur qui demande pardon, au « seigneur et maître », de la liberté grande...

14 juin 1825.

Monseigneur

Permettez-moi d'assurer Votre Seigneurie que je ne suis pas coupable de la prétention qui tiendrait à vous infliger une lettre annuelle; c'est bien sincèrement que je regrette de n'avoir point mes pensées à présenter à vos yeux plutôt que ces lignes. Celles-là, si vous les connaissiez, j'ose croire que, autrement, vous seriez prêt à excuser ce qui peut sembler indiscret.

Une fois déjà depuis mon départ de Paris je me suis permis de déranger Votre Seigneurie par quelques lignes demandant que me soit restitué le manuscrit que j'avais pendant vingt-sept ans conservé si précieusement. Mais, comme vous n'avez pas jugé bon de répondre à cette demande, je suppose que je puis en tenter la répétition.

C'est peut-être, Mylord, la dernière fois qu'il m'arrivera de vous déranger, et il est possible que je ne vous revoie plus de ce côté-ci de la tombe; pardonnez-moi donc, cette fois, si je profite de l'occasion qui m'est offerte : l'amiral Sutton part pour Paris avec l'intention d'y laisser mon fils aîné qui doit y acquérir quelque maîtrise du français parlé — talent qui lui sera peut-être utile, quelle que soit la destinée qui l'attend...

C'est une mère qui voudrait mettre son fils préféré sous la tutelle d'un grand ami; elle laisse entendre que ce geste maternel n'a pas eu l'agrément, l'année précédente, du sourcilleux grand homme :

... Quand j'eus l'honneur de vous voir à Paris, je sentis l'inconvenance qu'il y avait à envahir les heures, si occupées, de Votre Seigneurie; aussi me fut-il impossible d'essayer de m'expliquer sur certains points, où votre regard (langage qu'on ne saurait comprendre à faux) faisait entendre ce que votre politesse aurait eu la gracieuseté de cacher...

La déconvenue est sensible tout au long de cette lettre; un raccourci douloureux, dit Charlotte à René, lui faisait revivre tous les instants de l'étrange aventure, « depuis les débuts où vous croisiez ma route comme un météore avant de me laisser dans les ténèbres en disparaissant, jusqu'à ce moment, d'une inexprimable amertume, où, étrangère intruse, je me trouvais chez vous dans un rôle aussi nouveau pour moi que désagréable pour vous ».

Et, pour finir, une formule où les termes convenus tentent maladroitement de s'animer d'une émotion plus personnelle :

Adieu, Mylord. Que vous soyez heureux, c'est le souhait que forme au fond du cœur et en toute sincérité,

De Votre Seigneurie, la servante dévouée et obéissante

CHARLOTTE SUTTON

Irritation et froideur : il n'est que trop évident que ce sont là, en 1824, les sentiments avec lesquels le *French teacher* de Bungay avait reçu son ancienne élève. Indifférence et mauvaise humeur : il est probable qu'en 1825 ce sont les dispositions avec lesquelles il accueillit la démarche des deux hommes, le mari et le fils, venant lui remettre une lettre de son ancienne inspiratrice.

Les « fragments littéraires qu'elle m'avait rendus et que j'avais promis de lui remettre augmentés », Chateaubriand les gardait donc par devers lui, au risque de ne point faire tout à fait figure de *gentleman*. L'écrivain, se substituant à l'amoureux, pouvait tirer parti de ces phrases, enfiévrées d'une double mélancolie; le frémissement qu'à vingt-six ans de distance avait suscité l'Anglaise, et qui s'était fixé dans un « style » romantique à souhait, c'était désormais à la prose française qu'il s'était incorporé, et non à une aventure sentimentale franco- britannique.

Et puis, qui sait? Dans l'étrange compte de Doit et Avoir que représente le passage de la vie au rêve et du rêve à la vie, Chateaubriand peut bien encore, aux approches de la vieillesse authentique, avoir utilisé pour une autre femme les incantations forcenées du manuscrit composite. Certains biographes l'ont suggéré, qui connaissent bien le mélange de coquetterie et de sincérité, malaisé à débrouiller, de René

vieillissant. Charlotte, par bonheur, ne devait rien soupçonner de cette utilisation possible d'une vieille passion qu'elle avait inspirée, et que l' « enchanteur » avait dérivée du côté de la littérature. Mais c'est peut-être l'aveu d'un dernier repentir que ces lignes inquiètes des *Mémoires*, qui associent Bungay au Grand-Bé :

« S'il est vrai qu'elle eût une raison véritable de se plaindre, je jetterais au feu ce que j'ai raconté de mon premier séjour outre-mer. Souvent il m'est venu en pensée d'aller éclaircir mes doutes; mais pourrais-je retourner en Angleterre, moi qui suis assez faible pour n'oser visiter le rocher paternel sur lequel j'ai marqué ma tombe... »

FERNAND BALDENSPERGER

FALK[1]

(UN SOUVENIR)

— Le capitaine ici m'a dit... — commença Hermann d'une voix paternelle et amicale : et Falk eut un rire étouffé et nerveux. Sa voix sourde et froide n'avait aucune inflexion, mais la force d'une vive émotion donnait quelque désordre à son discours. Il avait toujours désiré un foyer. Il était difficile de vivre seul. Il avait des goûts domestiques : il y avait eu des difficultés : mais, depuis qu'il avait vu la nièce d'Hermann, il trouvait qu'il lui était impossible de vivre réduit à lui-même : « Je dis impossible », répéta-t-il sans la moindre emphase et seulement après une très légère hésitation, mais le mot eut pour moi toute la force d'une idée nouvelle.

— Je ne lui en ai encore rien dit, — déclara tranquillement Hermann

Et Falk déclara :

— C'est très bien. Certainement. Tout à fait convenable.

Il était nécessaire d'être absolument franc, particulièrement en matière de mariage. Hermann semblait prêter toute son attention, mais il saisit le première occasion pour nous prier de passer dans la cabine.

— A propos, Falk, — dit-il innocemment, comme nous entrions, — le bois ne se monte pas à moins de quarante-sept dollars et cinquante cents.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 décembre 1930 et 1er janvier 1931.

Falk, enlevant son chapeau, s'attarda dans le couloir. — Nous verrons cela à un autre moment, — dit-il; et Hermann me poussa du coude avec colère, je ne sais pourquoi.

Seule dans la cabine, la jeune fille était en train de coudre, assise à quelque distance de la table. Falk s'arrêta brusquement sur le seuil. Sans un mot, sans un signe, sans la plus petite inclination de sa tête osseuse, par la silencieuse intensité de son seul regard, il sembla mettre à ses pieds toute son herculéenne personne. Les mains de la jeune fille glissèrent lentement sur ses genoux, et, levant ses yeux clairs, elle laissa son regard doux et rayonnant l'envelopper de la tête aux pieds comme une lente et pâle caresse. Visiblement il avait chaud lorsqu'il s'assit : la tête penchée, elle reprit son ouvrage; son cou était très blanc sous la lumière de la lampe; mais Falk, se cachant la figure dans les mains, frissonna légèrement. Ses mains descendirent jusqu'à la hauteur de sa barbe, et ses yeux découverts me surprirent par leur expression tendue et égarée, — comme s'il venait d'avaler d'un trait une lampée d'alcool. Cela passa tandis qu'il nous obligeait au secret. Non qu'il s'en souciât, mais il n'aimait pas qu'on parlât de lui; et je contemplai la chevelure de la jeune fille, son admirable, sa royale chevelure, massée dans cette tresse étonnante et juvénile. Dès qu'elle remuait sa tête harmonieuse, la tresse allait et venait dans son dos. La manche de coton mince s'appliquait aussi parfaitement à la rondeur de son bras que de la peau; et sa robe même, ajustée à son buste, semblait, comme un tissu vivant, palpiter de cette vitalité qui animait son corps. Combien magnifique étaient le dessin de sa douce joue et la petite conque enroulée de son oreille rose! En poussant son aiguille elle tenait son petit doigt éloigné des autres; cela semblait un gaspillage de force que de la voir coudre, — coudre éternellement, — avec ce mouvement industrieux et précis de son bras, qui allait son train toujours sur tous les océans, sous tous les cieux, dans des ports innombrables. Et soudain j'entendis la voix de Falk déclarer qu'il ne pourrait épouser une femme sans qu'elle fût au courant de ce qui lui était arrivé dans la vie dix ans auparavant. C'était un accident. Un malheureux accident. Cela affecterait les arrangements domestiques de leur foyer, mais, une

fois dit, il n'y aurait plus besoin d'y faire la moindre allusion pour le reste de leurs vies. « Je voudrais que ma femme pût comprendre, dit-il. Cela m'a rendu malheureux. » Et comment pourrait-il conserver pour lui la connaissance de ce fait, — nous demanda-t-il, — peut-être pendant des années et des années de camaraderie? Quelle sorte de camaraderie pourrait-ce être? Il y avait bien pensé. Il fallait que sa femme le sût. Alors pourquoi pas tout de suite? Il comptait sur la bienveillance d'Hermann pour présenter l'affaire dans le meilleur jour possible. Et l'attitude d'Hermann, d'abord ahurie, devint assez revêche. Il me jeta un regard interrogateur. Je ne pus que secouer la tête d'un air décontenancé. Il y avait des gens qui pensaient, reprit Falk, qu'une expérience de ce genre transformait un homme pour le reste de ses jours. Il ne pouvait pas dire. C'était une rude et terrible épreuve, impossible à oublier, mais il ne se croyait pas pire qu'auparavant. Je finis par croire qu'il avait accidentellement tué quelqu'un; peut-être un de ses amis, — peut-être son propre père, — lorsqu'il se décida à dire que nous savions probablement qu'il ne mangeait jamais de viande.

Il se pencha en avant lourdement.

La jeune fille, les mains levées devant ses yeux pâles, était en train d'enfiler son aiguille. Il la considéra un instant, et son buste fit une ombre sur la table, en rapprochant de nous ses larges épaules, son cou puissant, et cette tête incongrue, cette tête d'anachorète brûlée dans le désert, creusée et comme amaigrie par des excès de veilles et de jeûnes. Sa barbe ruisselait imposante, elle pendait entre les deux mains brunes agrippées au rebord de la table et son regard persistant, rendu plus sombre par la dilatation des pupilles, avait quelque chose de fascinant.

— Imaginez, — dit-il de son ton habituel, — que j'ai mangé de l'homme.

Je ne pus que pousser un faible : « Ah! Mais Hermann, effaré par le choc excessif, murmura véritablement : « *Himmel*! Pourquoi faire? »

— Ce fut mon terrible malheur que de le faire, — reprit Falk de sa voix sourde et mesurée.

La jeune fille cousait inconsciemment. Madame Hermann

était dans une des chambres, au chevet de Lena qui avait un peu de fièvre; mais Hermann leva soudain les deux mains avec un sursaut. La calotte brodée tomba, et en un clin d'œil il fourragea ses cheveux, de la façon la plus extravagante. Dans cette tenue il s'efforçait de parler; à chaque effort qu'il faisait, les yeux semblaient lui sortir des orbites : sa tête avait l'air d'un balai; il étranglait; il reprit son souffle, ravala, et réussit à crier ce seul mot : « Brute ».

A partir de ce moment jusqu'à celui où Falk sortit de la cabine, la jeune fille, les mains croisées sur l'ouvrage posé sur ses genoux, ne le quitta plus des yeux. Quant à ceux de Falk, dans l'aveuglement de son cœur, ils lançaient des regards à tous les coins de la cabine, en cherchant seulement à éviter la vue de la fureur d'Hermann. Elle était absurde, mais l'immobilité des autres personnes présentes la rendait presque terrible. Elle était méprisable, mais rendue effrayante par l'accablante horreur de cette terrible sincérité, qui lui parvenait soudain avec la confession d'un pareil fait. Il arpentait la pièce : il haletait. Il voulait savoir de Falk comment il avait osé venir lui raconter cela. Se croyait-il vraiment digne de s'asseoir dans cette cabine où vivaient sa femme et ses enfants? Le dire à sa nièce! Il comptait qu'il le dirait à sa nièce! La fille de son propre frère! Quelle impudence! Avait-on jamais entendu parler d'une impudence pareille? me dit-il en s'adressant à moi. « Cet homme aurait dû aller se cacher, loin de tous, au lieu de... »

— Mais c'est un grand malheur pour moi. Mais c'est un grand malheur pour moi, — répétait Falk.

Cependant Hermann continuait à se cogner aux coins de la table. A la fin il en perdit l'une de ses pantoufles, et, croisant les bras sur sa poitrine, il s'avança, un pied sans pantoufle, tout près de Falk, pour lui demander s'il croyait vraiment qu'il y eût au monde une femme assez déshéritée pour s'associer à un monstre pareil. « Vraiment? Vraiment? Vraiment? » J'essayai de le calmer. Il m'échappa des mains : il retrouva sa pantoufle, et, tout en s'efforçant de la remettre, n'en continua pas moins à tempêter sur une seule jambe, — et Falk, le visage impassible et détournant le regard, tenait sa barbe puissante dans une de ses vastes mains.

— Fallait-il donc que je me tue? — demanda-t-il d'un air pensif.

Je lui mis la main sur l'épaule.

— Partez! — lui murmurai-je d'un ton d'autorité, sans avoir aucune raison claire de lui donner ce conseil, si ce n'est que je souhaitais voir mettre fin au bruit insupportable que faisait Hermann. — Partez.

Il regarda un moment Hermann d'un air interrogateur avant de se mettre en mouvement. Je sortis de la cabine pour l'accompagner jusqu'à l'échelle. Mais il s'attarda sur la dunette.

— C'est mon malheur, — dit-il d'une voix ferme.

— Vous avez été stupide de lâcher cela de cette façon. Après tout, on n'entend pas tous les jours de pareilles confidences.

— Qu'est-ce qu'il veut dire? — continua-t-il d'une voix sourde. — Il fallait que quelqu'un meure, mais pourquoi moi?

Il demeura immobile un moment dans l'ombre, silencieux, presque invisible. Tout d'un coup il me serra les coudes contre les côtes. Je me sentis absolument impuissant dans cette poigne, et sa voix vibra, murmurant à mon oreille :

— C'est pire que la faim! Capitaine, vous imaginez-vous ce que cela signifie? Et j'aurais pu tuer alors, — ou être tué. Je souhaiterais que cette pince m'eût écrasé le crâne il y a dix ans. Et il me faut vivre maintenant. Sans elle. Comprenez-vous? Peut-être bien des années. Mais comment? Que peut-on faire? Si je l'avais seulement regardée une seule fois, je l'aurais emportée dans mes bras devant cet homme, — comme ça.

Je me sentis soulevé du pont, puis lâché soudain, et je trébuchai, désorienté et meurtri. Quel homme! Tout était silencieux; il avait disparu. J'entendis la voix d'Hermann qui continuait à déclamer dans la cabine, et je rentrai.

Je ne pus d'abord articuler un seul mot, mais madame Hermann, qui, attirée par le bruit, était venue un moment auparavant, avec une expression de surprise et de désapprobation aimable peinte sur le visage, donnait maintenant tous les signes d'une agitation profonde et impuissante. Son mari lui lança une kyrielle de mots gutturaux, et s'appuyant instantanément d'une main à la cloison comme pour s'empêcher de tomber, de l'autre elle serra l'encolure de sa robe. Il haran-

guait les deux femmes de façon extraordinaire : un bon morceau de sa chemise passait au-dessus de sa ceinture, il frappait du pied, se tournait vers l'une et vers l'autre, tour à tour : par moments, il brandissait ses deux bras à la fois, droit au-dessus de sa tête échevelée, et les tenait ainsi tout en vociférant de violentes imprécations; à d'autres moments il les croisait étroitement sur sa poitrine. Sa voix devenait sifflante d'indignation, et il haussait les épaules et avançait la tête. La jeune fille pleurait.

Elle n'avait pas changé d'attitude. De ses yeux fixes qui, en suivant Falk dans sa retraite, étaient restés attachés avec un regard d'envie sur la porte de la cabine, les larmes tombaient rapides et abondantes sur ses mains, sur l'ouvrage resté sur ses genoux, chaudes et douces comme une ondée de printemps; elle pleurait sans faire la moindre grimace, ni le moindre bruit, — elle était touchante, tranquille, son visage avait une expression de pitié plutôt que de souffrance, comme celui de quelqu'un qui pleure de compassion plutôt que de douleur, et Hermann, devant elle, continuait à déclamer. Je saisissais de temps à autre le mot « *Mensch* » homme, et aussi « *fressen* », que plus tard je cherchai dans mon dictionnaire. Cela signifie « dévorer ». Hermann semblait lui demander une réponse; tout son corps oscillait d'indignation. Elle demeurait muette et parfaitement immobile : à la fin son agitation la gagna; elle joignit les mains, ses lèvres charnues s'écartèrent, aucun bruit n'en sortit. La voix d'Hermann grondait d'un ton perçant, ses bras s'agitaient comme les ailes d'un moulin, — soudain il lui montra le poing. Et en la voyant éclater bruyamment en sanglots, il parut stupéfait.

Madame Hermann se précipita vers elle en murmurant rapidement quelque chose. Les deux femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre, et, la main passée autour de la taille de la jeune fille, madame Hermann l'entraîna hors de la pièce. Les yeux de madame Hermann ruisselaient littéralement de larmes. Elle fit vers moi un geste négatif en hochant la tête. Je me demande encore aujourd'hui pourquoi. La tête de la jeune fille reposait lourdement sur son épaule. Elles disparurent ensemble.

Alors Hermann s'assit et se mit à fixer le plancher de la cabine.

— Nous ne connaissons pas toutes les circonstances, — m'aventurai-je à lui dire pour rompre le silence. Il riposta avec aigreur qu'il ne se souciait d'en connaître aucune. Ses idées ne pouvaient en aucun cas lui faire excuser un crime, — et assurément pas un crime de ce genre. C'était l'opinion généralement reçue. Le devoir d'un être humain était de mourir de faim. Falk était une brute, un animal; il était lâche, bas, vil, méprisable, effronté et trompeur. Il n'avait cessé de le tromper depuis l'année précédente. Il était toutefois porté à croire que Falk devait être devenu fou tout dernièrement; car aucune personne saine, sans nécessité, sans utilité, sans le moindre raison du monde, et par égard pour la dignité et la tranquillité d'esprit des autres, n'avouerait avoir mangé de la chair humaine. « Pourquoi le dire? » cria-t-il. « Qui le lui demandait? » Cela montrait la brutalité de Falk, car, après tout, il lui avait égoïstement causé beaucoup d'ennui, à lui, Hermann. Il aurait préféré ne pas savoir qu'une pareille créature avait pu caresser ses enfants. Il espérait que je n'en soufflerais mot à terre, en tout cas. Il ne tenait pas à ce qu'on sût qu'il avait été intime avec un mangeur d'hommes, — un vulgaire cannibale. Quant à la scène qu'il avait faite (que je jugeais parfaitement inutile), il n'allait pas s'embarrasser et se contenir pour un individu qui passait son temps à faire la cour aux femmes et à leur tourner la tête, alors qu'il savait fort bien qu'aucune jeune fille douée d'un sentiment de famille ne pourrait songer à l'épouser. Du moins lui (Hermann) ne pouvait concevoir comment une jeune fille le pourrait. Imaginez Lena!... Non, c'était impossible. Les pensées qui leur viendraient à l'esprit chaque fois qu'ils prendraient un repas. Horrible! Horrible!

— Vous êtes par trop délicat, Hermann, — lui dis-je.

Il semblait penser qu'il était extrêmement juste d'être délicat si cela voulait dire être dégoûté de la conduite de Falk; et, tout en levant les yeux de façon sentimentale, il attira mon attention sur le sort horrible des victimes, — des victimes de ce Falk. Je lui répondis que je ne savais rien d'elles. Il en parut surpris. Ne pouvait-on pas l'imaginer

sans le savoir? Lui, par exemple, avait l'impression qu'il voudrait les venger.

— Mais, — lui dis-je, — s'il n'y en a pas eu? Elles avaient pu mourir en quelque sorte naturellement, d'inanition.

Il frissonna. Mais être mangé, — après la mort! Être dévoré! Il eut encore un frisson, et me demanda tout-à-coup :

— Croyez-vous que ce soit vrai?

Son indignation et sa personnalité même auraient suffi à dépouiller de toute réalité la chose la plus authentique. En le regardant, je mettais cette histoire en doute, — mais le souvenir des paroles de Falk, de ses regards, de ses gestes, leur conférait non seulement un air de réalité, mais l'absolue vérité d'une passion primitive.

— C'est vrai dans la mesure où vous pouvez le rendre vrai, et exactement de la façon dont il vous plaît de le faire. Pour ma part, quand je vous entends crier à ce sujet, je ne crois pas que ce soit vrai du tout.

Et je le laissai à ses réflexions. Mon embarcation était amarrée au pied de l'échelle de la *Diane* et mes hommes me dirent que le capitaine du remorqueur était parti dans son canot un peu auparavant.

Je laissai mes hommes rentrer à coups d'aviron lents; une lourde rosée me donnait l'impression que le clair étincellement des étoiles tombait sur moi froid et humide. Le sentiment d'une abominable horreur était quelque part dans mon cerveau, et cela se mêlait à de claires et grotesques images. Le bavardage gastronomique de Schomberg en était cause : et j'espérais à moitié que je ne reverrais plus jamais Falk. Mais la première chose que mon homme de veille m'annonça fut que le patron du remorqueur était à bord. Il avait renvoyé son embarcation et m'attendait au carré.

Il était étendu tout de son long sur la banquette de l'arrière, le visage enfoui dans les coussins. Je m'étais attendu à voir ce visage décomposé, crispé, au désespoir. Rien de la sorte : il était exactement tel que je l'avais vu vingt fois, regardant d'un œil ferme du haut de la passerelle du remorqueur. Il était immuable et avide, dominé comme l'homme tout entier par la simplicité d'un instinct.

Cet homme voulait vivre. Il avait toujours voulu vivre. Nous en sommes tous là; — mais chez nous l'instinct obéit à une conception complexe; chez lui, il n'y avait que cet instinct. Dans une pareille simplicité réside une force gigantesque et un aspect pathétique du désir naïf et sans contrainte d'un enfant. Il voulait cette femme, et tout ce que l'on pouvait dire de plus est qu'il ne voulait que cette femme-là. Je crois que j'ai pu voir alors l'obscur commencement, la graine qui germait dans le sol, d'un besoin inconscient, la première pousse de l'arbre qui porte désormais pour une humanité mûrie la fleur et le fruit, l'infini gradation de nuances et de parfums de notre amour averti. C'était un enfant. Il était tout aussi franc qu'un enfant. Il avait envie de cette femme, terriblement envie, comme il avait eu terriblement envie de nourriture.

Ne soyez pas choqués si je déclare qu'à mon avis c'était le même besoin, la même souffrance, la même torture. Il nous est donné dans son cas de considérer le fondement de toutes les émotions, cette unique joie qui est vivre et cette unique tristesse à la racine d'innombrables tourments. Cela se dégagea de la façon dont il parla. Il n'avait jamais autant souffert. C'était quelque chose qui le rongeait, c'était une brûlure : c'était là, comme ceci. Et après avoir désigné un endroit au-dessous de son sternum, il fit avec ses mains le violent geste de tordre quelque chose. Et je vous assure qu'à voir cela comme je l'ai vu de mes yeux, il n'y avait assurément pas de quoi rire. Et comme il devait me le dire peu après (en faisant allusion à un incident qui s'était produit au début de ce désastreux voyage, lorsqu'on avait dû jeter par-dessus bord de la viande gâtée), un moment vint bientôt où le cœur lui faisait mal (ce fut l'expression dont il se servit) et où il avait envie de s'arracher les cheveux en pensant à tout ce bœuf pourri qu'on avait jeté. J'ai entendu tout cela; j'ai été le témoin de ses luttes physiques, j'ai vu l'œuvre de cette torture, entendu la voix même de la souffrance. J'ai assisté à tout cela patiemment, parce qu'au moment même où j'étais entré au carré, il avait fait appel à moi.

Son agitation dans cette petite pièce était impressionnante et alarmante, comme celle d'un grand cétacé qui se débattrait dans une crique peu profonde. Il se levait, se jetait tout de

son long sur la banquette; il essayait de déchirer le coussin avec ses dents, et, le serrant farouchement contre son visage, il se laissait retomber sur le canapé. On eût dit que tout le navire entier ressentait le choc de son désespoir; et je considérais avec étonnement ce grand front, cette noble marque du temps sur ces tempes dégarnies, le caractère constamment affamé de ce visage, si étrangement ascétique et si incapable de révéler une émotion.

Qu'allait-il faire? Il n'avait vécu que d'être auprès d'elle.

Il se laissa tomber sur un tabouret, courba son cou puissant, dont la nuque était rouge, et ses mains firent le geste de coudre l'air : risible, sublimement stupide, et compréhensible.

Et maintenant il ne pouvait avoir cette femme? Non! C'était trop. Après avoir pensé que... Qu'avait-il fait? Quel conseil pouvais-je lui donner? L'enlever de force? Non? Il ne devait pas? Qui donc viendrait le tuer? Pour la première fois je vis un de ses traits bouger; un geste combatif de retrousser la lèvre... « Pas Hermann, peut-être. » Il se perdit dans ses pensées comme s'il était tombé hors du monde.

Je puis noter que l'idée du suicide ne lui entra apparemment pas un seul instant dans la tête. Il m'advint de lui demander :

— Où a donc eu lieu votre naufrage?

— Très au sud, — me dit-il vaguement en sursautant.

— Vous n'êtes pas très au sud maintenant, — lui-dis-je. — Ce n'est pas la violence qui convient. On vous l'enlèverait en un rien de temps. Et quel était le nom du navire?

— *Borgmester Dahl*, — dit-il. — Ce ne fut pas un naufrage.

Il semblait revenir par degré de cette transe et en revenir calmé.

— Pas un naufrage? Qu'était-ce alors?

— Une avarie, — répondit-il, avec l'air de revenir de plus en plus à lui.

D'après ce seul mot je compris qu'il s'agissait d'un steamer. J'avais supposé jusqu'alors qu'ils étaient morts d'inanition dans des embarcations ou sur un radeau, — ou peut-être sur un rocher dénudé.

— Il n'a pas coulé alors? — lui demandai-je avec surprise.

Il fit non de la tête.

— Nous avons reconnu les glaces australes, — déclara-t-il d'un air absent.

— Et vous seul avez survécu?

Il s'assit.

— Oui. Ç'a été un terrible malheur pour moi. Tout est allé de travers. Tout l'équipage est allé de travers. J'ai survécu.

En se rappelant ce que l'on lit de pareilles aventures, il était difficile de percevoir le sens véritable de ses réponses. J'aurais dû le voir immédiatement, — mais il n'en fut rien; tant il est difficile pour nos esprits, qui ont tant de souvenirs, tant d'instruction, tant de renseignements, de prendre contact avec la réalité vraie qui est à deux pas de nous. Et la tête farcie de notions préconçues sur la manière dont peut se passer un cas de cannibalisme et de malheur en mer.

— Vous avez donc eu tant de chance dans le tirage au sort? — lui dis-je.

— Tirage au sort? — dit-il — Quel tirage? Pensez-vous que j'aurais laissé mettre ma vie en loterie?

Pas s'il avait pu l'empêcher, je le compris : sans souci de la vie d'un autre.

— Ç'a été un grand malheur. Terrible! Épouvantable! — reprit-il. — Beaucoup perdirent la tête, mais c'est aux meilleurs à vivre.

— Les plus solides, voulez-vous dire, — repris-je. Il se mit à réfléchir sur ce mot. Peut-être lui semblait-il étrange.

— Oui, — déclara-t-il à la fin. — Les meilleurs. A la fin, c'était chacun pour soi et le navire pour tous.

Ainsi, de question en question, je finis pas connaître toute l'histoire. Je crois bien que c'était la seule façon dont je pusse l'aider cette nuit-là. Extérieurement du moins il reprit possession de lui-même; la première manifestation en fut le retour du geste familier de se passer les mains sur le visage, et ce geste avait maintenant un sens, ainsi que ce léger frisson et la nervosité passionnée de ces mains découvrant un visage immuablement affamé, les larges pupilles de ces yeux intenses, silencieux et fascinants.

C'était un vapeur en fer d'une très respectable origine. Le bourgmestre de la ville natale de Falk en était le constructeur. C'était le premier vapeur qu'on eût jamais con-

struit à cet endroit. La fille du bourgmestre en avait été la marraine. Les gens du pays avaient fait des lieues, en charrettes, pour venir des alentours le voir. Il me raconta tout cela. Il avait embarqué comme second. Il semblait penser que ç'avait été une belle chance pour lui : et, dans le coin du monde où il vivait, cet amoureux de la vie était un garçon de bonne famille.

Le bourgmestre avait des idées avancées en matière d'armement. A cette époque ce n'est pas tout le monde qui aurait osé envoyer un cargo à vapeur dans le Pacifique. Mais avec un chargement de madriers de pitchpin on l'envoya tentler a chance. Wellington devait être le premier port, à ce que j'imagine. En tout cas, entre le cap de Bonne-Espérance et la Nouvelle-Zélande, l'arbre porte-hélice se cassa et l'hélice partit.

Ils naviguaient alors avec un coup de vent par la hanche et toutes voiles dessus pour aider les machines. Mais par elle-même la voilure n'était pas suffisante pour faire route. Une fois dépourvu d'hélice le navire vint immédiatement en travers et les mâts partirent par-dessus bord.

L'inconvénient d'être démâté était qu'ils n'avaient rien pour hisser un pavillon et se rendre visibles à distance. Au cours des premiers jours, plusieurs navires passèrent sans les apercevoir; et la tempête les entraînait en dehors de la route habituelle. Le voyage, depuis le début, n'avait été ni très heureux, ni très harmonieux. Des querelles avaient éclaté à bord. Le capitaine était un bon marin, mais mélancolique, et qui n'avait guère d'emprise sur son équipage. Le navire avait été amplement approvisionné pour le voyage, mais, pour une raison quelconque, on s'était aperçu, en les ouvrant, que plusieurs barils de viande de conserve étaient gâtés et l'on avait dû les jeter par-dessus bord, très peu de temps après le début du voyage, par mesure sanitaire. Par la suite l'équipage du *Borgmester Dahl* songea à cette charogne avec regret, convoitise et désespoir.

Il dériva dans le sud. Au début, il y avait eu un semblant d'organisation, mais bientôt la discipline se relâcha. Une sombre oisiveté y succéda. Ils jetaient des regards maussades vers l'horizon. Les tempêtes devinrent plus violentes; le

navire restait en travers et les lames le balayaient de bout en bout.

Par une nuit effroyable, quand ils s'attendaient à chaque instant à ce que la coque chavirât avec eux tous, une grosse lame se brisa sur le pont, inonda les soutes à vivres et gâta la meilleure partie des provisions qui restaient. L'écoutille n'avait probablement pas été convenablement amarrée. Ce genre de négligence est caractéristique d'un complet découragement. Falk essaya bien d'inspirer un peu d'énergie à son capitaine, mais ce fut en vain. A partir de ce moment, il se retira davantage en lui-même, essayant toujours de tirer le meilleur parti de la situation. Cela devint pire. Les coups de vent se succédèrent, des montagnes d'eau noire déferlaient sur le *Borgmester Dahl*. Des hommes ne quittaient plus leur couchette : beaucoup d'autres se prenaient de querelles. Le chef mécanicien, un homme d'un certain âge, refusait de parler à qui que ce fût. D'autres se blottissaient dans leurs hamacs pour pleurer. Par les jours de calme, le vapeur inerte roulait sur une mer plombée sous le ciel sombre, ou exhibait au soleil la misère d'une épave, le sel blanc séché, la rouille, des endroits écorchés et brisés. Puis la tempête reprit. Il fallut maintenir ensemble son âme et son corps sur des rations comptées. Une fois, un navire anglais, embarquant des paquets de mer, sous la tempête, essaya de les secourir, après avoir mis en panne sous le vent. La mer balayait son pont : les hommes en cirés, accrochés à leurs haubans, les regardaient et faisaient des signes désespérés par-dessus leurs pavois délabrés. Soudain son grand hunier partit, vergue et tout, dans un grain terrible; il lui fallut laisser porter à sec et il disparut.

D'autres navires leur avaient auparavant fait des signaux, mais d'abord ils avaient refusé de passer à leur bord, escomptant l'assistance de quelque vapeur. Il y avait alors peu de vapeurs sous de telles latitudes; et, quand ils souhaitèrent abandonner cette carcasse à la dérive, aucun navire ne se montra. Ils avaient dérivé au sud hors des parages connus. Ils ne parvinrent pas à attirer l'attention d'un baleinier isolé; et, peu de temps après, la lisière de la banquise s'éleva de la mer et ferma l'horizon au sud comme un mur. Un matin ils se trouvèrent, à leur grand effroi, flottant parmi des glacons

détachés. Mais la crainte de couler disparut avec leur vigueur, avec leurs espoirs; le choc des glaces qui frappaient le flanc du navire ne parvenait même pas à secouer leur apathie; et le *Borgmester Dahl* dériva de nouveau, sain et sauf, sur la mer ouverte. C'est à peine s'ils remarquèrent le changement.

La cheminée était partie par-dessus bord dans un de ces gros coups de roulis; deux de leurs trois embarcations avaient disparu, balayées par la tempête, et les bossoirs allaient et venaient, avec des bouts de filin balancés par le roulis. On ne faisait plus aucun ouvrage à bord, et Falk me raconta qu'il avait souvent écouté l'eau clapoter dans les ténèbres de la chambre des machines, où celles-ci, à jamais immobilisées, se transformaient lentement en un monceau de rouille, comme le cœur immobile dépérit dans un corps inanimé. D'abord, après la perte de la force propulsive, on avait solidement saisi la barre avec des amarres. Mais, avec le temps, elles avaient pourri, s'étaient déchiquetées, rouillées, étaient parties l'une après l'autre, et le gouvernail, libéré, se mit à brinquebaler lourdement d'un bord à l'autre, jour et nuit, avec des chocs sourds qui se répercutaient dans tout le navire. Cela devenait dangereux. Personne ne semblait se soucier de faire le moindre geste. Il me raconta que même depuis, parfois, en se réveillant la nuit, il croyait encore entendre ces vibrations sourdes. Les aiguillots se cassèrent et le gouvernail tomba en fin de compte. La catastrophe finale fut provoquée par le départ de leur dernière embarcation. C'est Falk qui avait fait en sorte de la conserver intacte, et il fut décidé que quelques hommes mettraient à la voile vers les routes fréquentées pour chercher du secours. On l'approvisionna de tous les vivres dont on pouvait disposer pour les six hommes qui devaient partir. Ils attendirent un jour d'accalmie. Il fut long à venir. A la fin, un matin, ils purent mettre l'embarcation à l'eau.

Aussitôt, parmi cet équipage démoralisé, des difficultés surgirent. Deux hommes qui n'avaient rien à y faire avaient sauté dans l'embarcation sous prétexte de décrocher les poulies, tandis qu'une querelle s'élevait sur le pont entre ces faibles spectres trébuchants qui constituaient l'équipage du navire. Le capitaine, qui, depuis des jours, était resté enfermé

dans la chambre des cartes, sans qu'on pût l'approcher, vint près de la rambarde. Il donna l'ordre aux deux hommes de remonter à bord en les menaçant de son revolver. Ils firent semblant d'obéir, mais soudain coupant la bosse du canot, ils débordèrent et s'apprêtèrent à hisser la voile.

— Tirez, capitaine! Tuez-les! — cria Falk, — et je sauterai par-dessus bord pour ravoir le canot.

Mais le capitaine, après les avoir visé d'un bras irrésolu, se détourna tout à coup.

On entendit un hurlement de rage. Falk se précipita dans sa chambre pour y prendre son propre revolver. Quand il revint, il était trop tard. Deux autres hommes s'étaient laissés glisser à l'eau, mais les autres dans la barque les avaient repoussés à coups d'aviron, avaient hissé la voile pour s'éloigner. On n'en entendit plus jamais parler.

La consternation et le désespoir s'emparèrent du reste de l'équipage, jusqu'à ce que l'apathie d'un complet découragement reprît son empire. Ce jour-là un chauffeur se suicida, courant sur le pont avec la gorge tranchée d'une oreille à l'autre, à l'épouvante de tous ses camarades. On le précipita par-dessus bord. Le capitaine s'était enfermé dans la chambre à cartes et Falk, ayant frappé vainement pour entrer, l'entendit réciter sans fin les noms de sa femme et de ses enfants, non pas comme s'il les appelait ou qu'il les confiait à Dieu, mais d'une voix machinale, comme un exercice de mémoire. Le lendemain les portes de la chambre à cartes ballottaient au gré du roulis et le capitaine avait disparu. Il avait dû sauter à l'eau durant la nuit. Falk verrouilla les deux portes et en garda les clefs.

La vie organisée du navire avait cessé. La solidarité des hommes avait disparu. Ils n'eurent plus qu'indifférence les uns pour les autres. Ce fut Falk qui prit en main la distribution des vivres qui restaient. Ils firent bouillir leurs souliers comme soupe pour suppléer aux rations, ce qui ne fit que rendre leur faim plus intolérable. Parfois des murmures de haine s'échangeaient entre ces languissants squelettes qui dérivaient nord et sud, est et ouest, sur cette carcasse de navire.

Et c'est là que réside la grotesque horreur de cette sombre histoire. La dernière extrémité, pour des marins, qui arment

un canot ou un frêle bâtiment, semble plus aisée à supporter, à cause du danger direct de la mer. L'espace limité, le contact perpétuel, la menace imminente des vagues, semblent rapprocher les hommes, en dépit de la folie, de la souffrance ou du désespoir, Mais il y avait là un navire, — sauf, confortable, spacieux; un navire avec des couchettes, des matelas, des couteaux, des fourchettes, des chambres confortables, des verres et de la vaisselle, et une cuisine complète, — envahi, conduit, possédé par l'impitoyable spectre de la famine. On avait bu l'huile des lampes, on en avait mangé les mèches, on avait mangé les bougies. La nuit, le navire flottait complètement obscur dans ses moindres recoins, habité par la terreur. Un jour Falk tomba sur un homme en train de grignoter un morceau de sapin. Soudain il jeta le morceau de bois, chancela vers la rambarde et passa pardessus bord. Falk, trop tard pour l'en empêcher, le vit s'agripper désespérément au flanc du navire avant de disparaître. Le lendemain un autre homme en fit autant, après avoir poussé d'horribles imprécations. Mais celui-là parvint à saisir la chaîne brisée du gouvernail et s'y suspendit silencieusement. Falk se mit en devoir de le sauver, et tout le temps l'homme, accroché des deux mains, le regardait anxieusement de ses yeux caves. Juste au moment où Falk allait le saisir, l'homme lâcha son étreinte et coula comme une pierre. Falk se mit à réfléchir sur ces spectacles. Son cœur se révoltait contre l'horreur de la mort et il se jura de lutter pour sauver chaque minute précieuse de sa propre vie.

Un après-midi, — alors que les survivants gisaient çà et là sur le pont arrière, — le charpentier, un homme de haute taille avec une barbe noire, parla du dernier sacrifice. Il ne restait plus à bord rien qu'on pût manger. Personne ne répondit; mais cette compagnie se sépara rapidement, ces spectres faibles et languissants disparurent l'un après l'autre, chacun allant se cacher par crainte de l'autre. Falk et le charpentier demeurèrent ensemble sur le pont. Falk aimait ce grand charpentier. Ç'avait été le meilleur de la bande, utile et prêt à agir tant qu'il y avait eu quelque chose à faire, gardant le plus longtemps de l'espoir et conservant jusqu'à la fin sa vigueur et sa décision.

Ils ne s'adressaient pas la parole. Aussi n'entendait-on aucune voix causer tristement à bord de ce navire. Au bout d'un moment le charpentier s'éloigna vers l'avant en trébuchant; mais un peu plus tard Falk, en allant boire à la pompe d'eau douce, eut l'inspiration de tourner la tête. Le charpentier s'était avancé à pas de loup vers lui et, rassemblant toutes ses forces, s'apprêtait à lui asséner un coup avec une pince, sur l'arrière du crâne.

Se jetant de côté juste à temps, Falk put l'éviter et courut à sa chambre. Tandis qu'il chargeait son revolver, il entendit des coups violents retentir sur la passerelle. Les serrures de la chambre à cartes étaient peu résistantes, les portes s'ouvrirent et le charpentier, s'étant emparé du revolver du capitaine, tira un coup de défi.

Falk était sur le point de sortir sur le pont et d'en finir aussitôt, quand il remarqua que l'un des hublots de sa chambre commandait les approches de la pompe d'eau douce. Au lieu de sortir, il resta et assujettit sa porte. « Le meilleur des deux doit survivre », se dit-il à lui-même, et l'autre, raisonna-t-il, devait, à un moment ou à un autre, venir boire. Ces hommes affamés buvaient souvent pour tromper les souffrances de la faim. Mais le charpentier avait dû lui aussi remarquer la position du hublot. C'était les deux meilleurs hommes du navire et la partie se jouait entre eux. Pendant le reste de la journée, Falk ne vit personne, n'entendit aucun bruit. Durant la nuit il ouvrait l'œil. Il faisait noir, — il entendit une fois un frôlement, — mais il était certain que personne n'avait pu s'approcher de la pompe. Elle était à gauche du hublot qui donnait sur le pont et il n'aurait pas manqué de distinguer un homme, car la nuit était claire et étoilée. Il ne vit rien; vers le matin un autre faible bruit lui donna des soupçons. Délibérement et tranquillement il ouvrit sa porte. Il n'avait pas dormi et ne s'était pas abandonné à l'horreur de la situation. Il voulait vivre.

Mais, pendant la nuit, le charpentier, sans chercher le moins du monde à s'approcher de la pompe, avait fait en sorte de ramper sans bruit le long du pavois de tribord, et, sans être vu, s'était blotti juste au-dessous du hublot de Falk. Quand le jour vint, il se leva subitement, regarda à l'intérieur et pas-

sant le bras à travers le cercle de cuivre qui entourait l'ouverture, tira sur Falk à bout portant. Il le manqua, et Falk, au lieu de tenter de saisir le bras qui tenait l'arme, ouvrit la porte à l'improviste et, le canon de son long revolver touchant presque le côté de l'homme, il l'abattit d'un coup.

Le meilleur avait survécu. L'un et l'autre avaient au début juste assez de force pour se tenir sur leurs jambes; l'un et l'autre ils avaient montré une impitoyable résolution, de l'endurance, de la ruse et du courage, — toutes les qualités de l'héroïsme classique. Immédiatement Falk jeta par-dessus bord le revolver du capitaine. Il avait le sens inné du monopole. Alors, après ces deux coups de feu, qui furent suivis d'un profond silence, on vit dans la rude et cruelle aube de ces régions antarctiques, sortir de différentes cachettes, sur le pont de ce cadavre démantelé de navire qui flottait sur une mer grise dominée par une nécessité de fer et un cœur de glace, on vit sortir en rampant un par un, lentement, avec précaution, l'air hâve, les yeux fixes, sordides, une bande de squelettes affamés et livides. Falk leur fit face, il possédait la seule arme à feu qui fût à bord, et le meilleur après lui, le charpentier, gisait mort entre lui et eux.

— Il fut mangé, naturellement, — dis-je.

Il baissa lentement la tête, frissonna un peu, se passa les mains sur le visage et me dit :

— Je n'avais jamais eu la moindre querelle avec cet homme. Mais il y a avait nos existences entre lui et moi.

A quoi bon poursuivre l'histoire de ce navire, cette histoire auprès de laquelle, avec sa pompe à eau douce comme une source de mort, cet homme avec son arme, la mer obéissant à une nécessité de fer, sa bande de spectres dominée par la terreur et l'espérance, son ciel muet et sourd, l'histoire du *Vaisseau Fantôme* avec sa convention de crime et sa rétribution sentimentale pâlit comme une gracieuse guirlande, comme un flocon de brume blanche? Que pourrait-on dire que chacun de nous ne puisse deviner? Je crois que Falk commença par parcourir le navire, le revolver au poing, pour annexer toutes les allumettes. Ces pauvres diables affamés avaient des quantités d'allumettes! Il ne se souciait pas de voir quelqu'un mettre le feu au navire sous ses pieds, par haine ou par

désespoir. Il vécut en plein jour, campant sur la dunette, commandant tout le pont arrière et l'unique approche de la pompe. Il vécut! Quelques-uns des autres vécurent aussi, — reclus, anxieux, sortant un par un de leurs cachettes au bruit séduisant d'un coup de feu. Et il n'était pas égoïste. Ils partagèrent, mais il n'y en avait plus que trois de vivants lorsqu'un baleinier, rentrant de sa croisière, manqua presque de couler la coque à moitié submergée du *Borgmester Dahl*, qui, paraît-il, avait fini par avoir une voie d'eau dans ses deux cales, mais qui, chargé de madriers, n'avait pas réussi à couler.

— Ils sont tous morts. — dit Falk. — Ces trois-là aussi, par la suite. Mais je ne voulais pas mourir. Tous sont morts, tous! à cause de ce terrible malheur. Mais devais-je sacrifier ma vie? Le pouvais-je? Dites-moi, capitaine? J'étais seul, là, exactement comme les autres. Chacun de nous était seul. Aurais-je dû abandonner mon revolver? A qui? Ou bien fallait-il le jeter à la mer?A quoi cela aurait-il servi? Seul le meilleur survivrait. Ça été un grand, un terrible, un cruel malheur.

Il avait survécu. Je le voyais devant moi, comme si on l'avait conservé pour attester la vérité d'un principe infaillible et éternel. Son front était couvert de gouttes de sueur. Et soudain j'entendis sur la table un coup violent, en même temps qu'il tombait en avant les mains tendues.

— Et cela est pire, — s'écria-t-il. — C'est une souffrance pire. C'est plus terrible.

Mon cœur fut pénétré de la profonde conviction de son cri. Et, une fois qu'il m'eut laissé seul pour rentrer à son bord, je revis devant moi l'image de la jeune fille pleurant silencieusement, abondamment, patiemment, irrésistiblement, pour ainsi dire. Je pensai à sa chevelure fauve. Je songeai que, déroulée, elle l'aurait couverte toute jusqu'aux hanches comme la chevelure d'une sirène. Et elle l'avait ensorcelé. Imaginez un homme qui avait su défendre sa vie avec l'inflexibilité d'un destin impitoyable et immuable, en arrivant à regretter qu'une pince eût jadis manqué de l'assommer! Les sirènes chantent et mènent à la mort, mais celle-ci avait pleuré silencieusement sur la misère de la vie de cet homme. Elle était la sirène tendre et muette de cet extraordinaire navigateur. Il voulait évidemment vivre complètement sa conception

de la vie. Il n'y avait rien d'autre à faire. Et elle aussi était une servante de cette vie, qui, au sein de la mort, fait appel à nos sens. Elle était éminemment faite pour en interpréter pour lui l'aspect féminin. Et à sa façon, avec sa profusion de charmes sensuels, elle semblait, elle aussi, illustrer la vérité éternelle d'un infaillible principe. Je ne sais pourtant pas quelle sorte de principe illustra Hermann quand il s'amena de très bonne heure à mon bord, l'air fort perplexe. J'eus, toutefois, l'impression que, lui aussi, ferait de son mieux pour survivre. Il me parut grandement calmé au sujet de Falk, mais encore très plein de ce sujet

— Qu'est-ce que vous avez dit que j'étais hier soir? Vous savez, — demanda-t-il après un préambule. — Trop... trop... je ne sais pas. Un drôle de mot.

— Délicat? — suggérai-je.

— Oui. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Que vous exagérez les choses, pour vous-même. Sans vous renseigner, et ainsi de suite.

Il sembla retourner la chose dans sa tête. Nous continuâmes à causer. Ce Falk était la plaie de sa vie. A bouleverser tout le monde comme cela. Madame Hermann n'était pas bien du tout ce matin. Sa nièce continuait à pleurer. Il n'y avait personne pour surveiller les enfants. Il frappa le pont de son parapluie. Elle serait comme cela pendant des mois. Vous vous imaginez, traîner avec soi jusqu'en Allemagne, en seconde classe, une fille parfaitement inutile, qui pleurera tout le temps. C'était très mauvais aussi pour Lena, remarqua-t-il; mais pour quelle cause, je ne pus le deviner. Peut-être comme un mauvais exemple. L'enfant s'attristait et pleurait déjà suffisamment sur la poupée en chiffons. Nicolas était réellement la personne la moins sentimentale de la famille.

— Pourquoi pleure-t-elle? — lui demandai-je.

— Elle pleure de pitié, — s'écria Hermann.

Il était impossible de comprendre les femmes. Madame Hermann était la seule qu'il prétendît comprendre. Elle était très, très ennuyée et hésitante.

— Hésitante à propos de quoi? — demandai-je.

Il détourna le regard et ne me répondit pas. Il était impossible de les comprendre. Par exemple, sa nièce pleurait à

cause de Falk. Quant à lui (Hermann), il aimerait tordre le cou de ce garçon, — mais alors... Il supposait qu'il avait un cœur trop tendre.

— Franchement, — me demanda-t-il à la fin, — que pensez-vous de ce que vous avez entendu hier soir, capitaine?

— Dans toutes ces histoires, — déclarai-je, — il y a toujours beaucoup d'exagération.

Et, sans le laisser se remettre de son étonnement, je lui assurai que j'en connaissais tous les détails. Il me pria de ne pas les lui répéter. Il avait le cœur trop sensible. Cela l'avait mis mal à son aise. Puis il me dit lentement et en regardant à ses pieds qu'il n'aurait pas besoin probablement de les voir beaucoup après leur mariage. Car, à vrai dire, il ne pouvait supporter la vue de Falk. D'un autre côté, c'était ridicule de ramener une fille avec la tête sens dessus-dessous. Une fille qui pleure tout le temps et n'est d'aucune aide pour sa tante.

— Vous n'aurez besoin maintenant que d'une seule cabine pour le voyage, — lui-dis-je.

— Oui, j'y ai pensé, — dit-il presque gaiement. — Oui! Lui, sa femme, quatre enfants, avec une seule cabine, ça irait. Tandis que si sa nièce venait...

— Et qu'est-ce qu'en dit madame Hermann? — lui demandai-je.

Madame Hermann se demandait si un homme de ce genre était capable de rendre une femme heureuse, — elle avait été très déçue par le capitaine Falk. Tout cela l'avait beaucoup bouleversée pendant la nuit.

Ces braves gens ne semblaient pas capables de conserver une impression douze heures de suite. Je l'assurai, en connaissance de cause, que Falk possédait toutes les qualités requises pour faire à leur nièce un avenir prospère. Il me répondit qu'il était bien content de l'apprendre et qu'il en ferait part à sa femme. Puis l'objet de sa visite m'apparut. Il venait me prier de l'aider à renouer des relations avec Falk. Sa nièce, me dit-il, avait exprimé l'espoir que je serais assez bon pour le faire. Il était visiblement anxieux de me voir accepter, car s'il semblait avoir oublié les neuf dixièmes de ses opinions du

soir précédent et toute son indignation, il était évident toutefois qu'il craignait qu'on ne l'envoyât promener. « Vous m'avez dit qu'il était très épris », me dit-il en manière de conclusion, d'un air rusé, en me regardant du coin de l'œil.

Aussitôt qu'il eut quitté mon bord, je fis demander Falk par signaux; le remorqueur était encore à son mouillage. Il apprit la chose avec une calme gravité, comme s'il n'avait cessé de s'attendre à ce que les étoiles prissent son parti.

Je les revis ensemble une fois, une seule fois, sur la dunette de la *Diane*. Hermann fumait, assis, en bras de chemise, le bras passé par-dessus le dos de sa chaise. Madame Hermann était en train de coudre, seule. Quand Falk eut traversé l'échelle, la nièce d'Hermann, avec un léger bruit de robe et un rapide signe de tête amical à mon adresse, passa légèrement devant ma chaise.

Ils se rencontrèrent en plein soleil, près du grand mât. Il lui prit les mains et baissa la tête pour les regarder et elle leva vers lui son regard candide et vide. Il me sembla qu'ils étaient venus l'un vers l'autre, attirés, menés, guidés par une influence mystérieuse. Ils formaient un couple parfait. Dans sa robe grise, toute palpitante de vie, avec sa forme généreuse, olympienne et simple, elle était vraiment la sirène capable de fasciner ce sombre navigateur, cet impitoyable amoureux des cinq sens. De loin je crus sentir la force masculine avec laquelle il avait saisi ces mains qu'elle lui avait tendues avec une vivacité féminine. Lena, un peu pâle, berçant son amas bien-aimé de chiffons sales, courut vers son grand ami : et alors, dans l'assoupissement silencieux du bon vieux navire, j'entendis retentir la voix de madame Hermann, si changée que cela me fit me retourner d'un bond sur ma chaise pour voir quelle en était la raison.

— Lena, viens ici! — cria-t-elle.

Et cette excellente matrone me lança un regard vacillant, sombre et tout chargé d'une inquiétude craintive. L'enfant revint près d'elle en courant, surprise. Mais les deux jeunes gens, debout l'un devant l'autre, dans le soleil, les mains enlacées, n'avaient rien entendu, n'avaient rien vu ni personne. A trois pas d'eux, à l'ombre, un marin était assis sur un espar, très occupé à faire l'épissure d'une estrope en plon-

geant de temps à autre ses doigts dans un pot de goudron, comme s'il n'eût pas même soupçonné leur existence.

Quand, ayant pris le commandement d'un autre navire, je revins à cet endroit, cinq ans plus tard, monsieur et madame Falk en étaient partis. Je ne serais pas surpris que la langue de Schomberg eût réussi en fin de compte à effrayer Falk pour de bon et, indubitablement, une histoire courait encore dans la ville au sujet d'un certain Falk, le patron d'un remorqueur, qui avait gagné sa femme en jouant aux cartes avec le capitaine d'un navire anglais.

JOSEPH CONRAD

CRISE A WALL STREET

Depuis octobre 1929, une tornade souffle au pays de la prospérité. Née de la Bourse, elle s'est propagée rapidement à travers toute la société américaine, bouleversant les idées, les sentiments, les rapports sociaux. Les récits qu'on va lire sont des instantanés pris par un témoin. Puisse leur diversité même évoquer l'ironie puissante de l'heure !

A. F. L.

I

23 décembre 1928. L'hiver jette sur les États-Unis son grand arc-en-ciel. Au-dessus de New-York, une voûte d'acier, soutenue par des tours. A Chicago, un plafond d'ouate qui tombe par morceaux sur le sol sans étouffer les cris des bestiaux égorgés. A San Francisco, un ciel mou pour vague à l'âme. A Los Angeles, ce jour égal, photogénique, qui, si l'on est belle et petite, rend immortelle... Mais, dans chaque ville, ce qu'on regarde, c'est le ciel naïf et familier de Noël. Les rues sont plafonnées de lumière et de verdure. Des sapins horizontaux, semés d'étoiles, joignent des commerçants ennemis et introduisent entre les murs de ciment une odeur de forêt. Ils empêchent la vraie neige de recouvrir cette fausse neige que des automobilistes municipaux vaporisent sur la chaussée et que des projecteurs aveuglants font briller. Aux carrefours, coiffant les réverbères, des Pères Noël, rubiconds et givrés, patronnent l'agitation publique. Des chœurs sacrés, issus d'appareils invisibles et coupés de klaxons, font résonner les avenues comme des nefs. Et partout, jusque

dans les quartiers nègres, jusque dans les *settlements* indiens, des rayons se croisent, des affiches lumineuses annoncent le grand Événement. Quel est donc ce dieu qu'on attend? Jésus qui descend chez les Pharisiens, ou la fée Électricité qui visite son peuple?

A Dryville, Edw. Jones ayant pourvu famille et amis, pensait au cadeau qu'il se ferait à lui-même. Il interrogeait les devantures, d'un regard qui se permettait jusqu'à mille dollars. Les boîtes de bonbons, prix retirés, s'entouraient de couronnes mortuaires. Les complets vestons, leurs coutures soulignées par des ampoules électriques, se balançaient dans un courant d'air entre des ifs. Les fruits montaient des escaliers drapés, à l'ombre de palmes. Dans les magasins de jouets, les vendeurs — déguisés comme les réverbères — promenaient leurs barbes blanches au-dessus de têtes blondes. Ils dénonçaient les fautes des bambins d'après des listes communiquées par les familles, hochaient la tête un instant, puis, bons princes, leur distribuaient tout de même les jouets que leurs mères avaient choisi le matin et qu'elles achèveraient de payer dans un an...

Jones pressa le pas. Il lui semblait qu'il eût pu acheter toute la rue sans en être rassasié. L'année commerciale avait été bonne : c'était normal. Meilleure que jamais, mais cette progression même était routinière et suffisait à peine à rétablir la sensation de la richesse dans des esprits lassés. L'an dernier déjà, M. Jones était entré dans cette branche de l'aristocratie qui porte deux autos sur son blason. Promu à nouveau, il envisageait tout naturellement l'acquisition de cette troisième Chevrolet que recommandaient déjà les affiches et il y inclinait aussi par reconnaissance, car il avait accru ses bénéfices en spéculant sur la *General Motors*. Mais cette fois, les conséquences étaient graves. Mrs Jones étant déjà pourvue de sa voiture particulière, une troisième auto ne pouvait servir qu'à un enfant. Berceau, joujou, premier sport, premier capital : la justification était multiple. « Une auto, donc un enfant. Lui réserver dès sa naissance — c'est l'usage — une place à l'Université de Princeton. Lui faire passer dès l'année prochaine une première épreuve de tests... » Ainsi vaguait

l'esprit de Jones; mais il se souvint tout à coup de l'obstacle. Mrs. Jones ne souhaitait pas concevoir, et ses arguments étaient serrés. Elle courait tout le jour les conférences, s'y chargeait comme une pile, et, le soir, vibrait d'idées générales. Quelle serait l'influence d'un enfant sur le budget familial? L'Amérique avait-elle besoin ou non de nouveaux consommateurs? Il fallait d'abord répondre à ces questions. Les chiffres sonnaient âprement avant la brève union charnelle.

Troublé par ces pensées contraires, Edw. Jones tomba sous la suggestion d'une enseigne lumineuse, qui le conduisit dans un drug-store. Il gravit la marche d'un tabouret et atteignit la hauteur exacte où un verre, rapidement tendu à trois siphons, pouvait être glissé jusqu'à sa bouche par une main d'infirmière.

Il déplia le *Dryville Herald*. Les nouvelles de la ville descendaient en lui avec l'ice cream soda, en petites gorgées glacées. « *La Mutuelle Broderie s'est réunie. Les membres ont répondu à l'appel avec un verset de l'Écriture et procédé à un échange de cadeaux* » — « *Tenant en main des bougies roses, les amis de Mrs. Darling ont fait une surprise-partie chez elle à l'occasion de son anniversaire.* » Ce journal familier remplaçait les affections que Jones ne trouvait plus le temps de former. Il ne le lisait jamais sans émotion, sans chercher son nom d'un œil exercé à travers les pages, sans être partagé entre le désir de la notoriété et la crainte du scandale. Au moment où il s'y attendait le moins, il sursauta. « *Au dernier dîner du Rotary Club,* disait le *Dryville Herald, M. Jones semblait fort gai et sa chemise remontait.* » L'interpellé eut un large sourire et son patriotisme poussa une nouvelle racine...

Moins attentif, son regard glissa vers les nouvelles extérieures. Au-dessous de quelques bizarreries pour digestions paisibles, il y avait une correspondance d'Europe. Jones vit qu'il s'agissait des États-Unis et s'arrêta. Il ressentait pour son pays cette susceptibilité particulière des auteurs à gros public qui craignent de n'être pas appréciés des connaisseurs et les méprisent préventivement. Son œil devint soupçonneux. L'article confirmait ce qu'il avait déjà lu plusieurs fois : d'après l'Europe, l'Amérique n'était pas heureuse. Pas heureux, ce pays qui a conquis le monde sans un coup de feu,

rangé l'orgue et l'orchestre parmi les animaux domestiques, battu le record des superlatifs! Alors pourquoi donc voulaient-ils tous y venir? *Pas heureux!* C'était peut-être une formule inventée par l'Amérique elle-même, sa dernière défense contre une immigration obstinée — quelque chose comme « chien méchant » sur les villas ensoleillées et ouvertes.

Heureusement, la colonne suivante donnait les résultats d'une grande enquête sur le paradis. La majorité des lecteurs espérait passer l'éternité à Hollywood. Une jeune fille allait même jusqu'à dire que le ciel serait un Hollywood sans progrès technique et qu'elle ne désirait donc pas s'y rendre. Fameuse réponse à l'Europe! Pourtant un malaise persistait. « Vous *croyez* être riche! Vous *croyez* être heureux! » Ces insinuations répétées d'un concurrent jaloux finissaient par agir comme une publicité. Était-il possible que toute la vie américaine ne fût qu'une grande inflation? A la page suivante, la cote rassura M. Jones.

Il fit un quart de cercle sur son tabouret tournant et aperçut par la fenêtre l'affiche d'un cinéma. *Bonheur et amour*. Les deux mots s'allumaient en lettres rouges, successivement. (Qui réalisera l'illumination simultanée?) Ce titre rencontrait ses préoccupations. Il attendit les deux minutes réglementaires, traversa la rue avec un flot de passants et prit sa place dans l'obscurité.

C'était un film d'éducation sexuelle, qui allait traverser l'Amérique. On l'essayait d'abord en milieu puritain, pour mesurer les résistances. Une semaine pour chaque sexe : c'était ainsi plus décent et plus pervers. Les hommes pensaient venir à un *speakeasy*, les femmes à une « partie de poules », on s'empressait. Dans l'ombre, on ne voyait que les trois couleurs d'une planche anatomique projetée sur l'écran et le bâton du conférencier qui pénétrait dans les plus lointaines retraites.

— Combien d'enfants naissent chaque année dans les États-Unis? Combien pourraient naître? Faites le compte des minutes d'« apogée » ainsi offertes à la population comme des chèques en blanc. Est-ce qu'on les touche? Non. Les femmes sont froides, les hommes sont hâtifs. Par ignorance, la « communauté » perd trois cent millions de minutes de plaisir par an. La voilà, l'inefficacité américaine!

Ainsi parlait le conférencier, d'une voix de pasteur, véhémente et monotone. Son but restait mystérieux. Humanitaire? Commercial? La distinction est subtile. Des papiers distribués dans la salle vantaient quelque chose, qui était peut-être des idées, peut-être des produits. Au cours de brefs entr'actes, le speaker circulait dans les rangs, penchant une oreille complice et notait les questions. Remonté sur son tréteau, il y répondait avec une précision effrayante...

Quelques spectateurs indignés se levèrent. C'étaient des Latins, qui avaient espéré s'amuser et que tant de sérieux faisait rougir. Jones resta jusqu'au bout, fasciné. Pour la première fois, ces sujets obscurs lui étaient présentés dans un langage qu'il comprenait. L'inefficacité américaine! Le mot sacré était lâché; à la sortie, il résonnait encore dans ses oreilles. Mais Jones avait acheté pour cinquante *cents* et pressait entre ses doigts ce code du plaisir au nom de quoi l'Europe condamnait sa rivale. C'était vraiment bien de l'avoir mis en formules pour que l'Amérique aussi pût l'apprendre, le perfectionner, le sanctifier. Chez elle, au lieu de servir à des fins immorales, il fortifierait l'union conjugale selon le vœu de la Bible. Jones marchait, exalté, plus vite que le flot réglé des passants. Des pensées brutales l'empourprèrent, mais un courant généreux les purifiait, les entraînait. Domestiquées, les forces obscures! Fini, le complexe d'infériorité à l'égard de l'Europe! Parvenu sur une cime de prospérité, il apercevait le monde des loisirs, des plaisirs gratis, terre nouvelle ouverte à la civilisation américaine. Un bébé? Non. Plus de gaspillage! Il voulait d'abord devenir — lui, Jones, commerçant — un artiste du plaisir... Adieu, auto, école, enfant! L'Amérique venait de perdre un client.

II

Quelle fut la part exacte d'Edw. Jones dans la crise mondiale? Les statistiques ne vont pas si avant. Peu après, d'autres citoyens de Dryville le rejoignirent par des voies très différentes. Calvin Smith s'aperçut que les valeurs montaient régulièrement, que si on achetait une auto, on se privait d'en acheter deux plus tard; il arrêta ses dépenses et regretta

de ne l'avoir pas fait depuis 1920. Le ménage Hackett devint plus tendre et fit voiture commune. L'agent local de Ford trouva plus difficile de cacher au public ces milliers de machines encore utilisables que les particuliers avaient, sur son avis, rejetées après six mois d'usage. Vit-on quelque sceptique de la publicité s'élancer tout à coup au milieu des voitures, criant : « La ville ment, qu'on déchire sa robe de papier! » Je ne sais. Mais il est clair que les grandes compagnies de tabac sentaient la saturation proche, car elles firent poser dans l'Avenue Centrale ce placard : « N'achetez pas de candi. » Les fabricants de bonbons répliquèrent : « Fumez moins. » Le total de ces ordres négatifs était un grand conseil de sagesse, que l'Amérique suivit. Pendant le premier semestre de 1929, la vente des automobiles baissa. A Détroit, M. Henry Ford, toujours en mouvement, parcourait ses ateliers et les voyait peuplés et prospères. Mais, posant un jour son derrière maigre sur une chaise du bureau des commandes, il y surprit un désœuvré qui faisait des papillotes. « C'est bon, fit-il, je vois ce que c'est. Une période sociale commence. » Pendant les vaches grasses il faisait sa fortune, pendant les vaches maigres, sa réputation. Du dernier marasme datait la semaine de cinq jours. Il fallait trouver autre chose. M. Ford n'hésita pas longtemps. D'un trait de plume il licencia le quart de ses ouvriers sans souffler mot, puis il augmenta les autres et en fit une manchette. Tout de même, ce serait un moment dur à passer. Il sourit; les crises le rajeunissaient : on comptait ses milliards aux rides de son visage, comme les années d'un arbre.

Ces incidents passèrent inaperçus. New-York s'adonnait à une grande entreprise de suggestion qui laissait loin derrière elle les accomplissements du Thibet. « Nous devenons des dieux, nous sommes des dieux » : on répétait cela au son d'une musique étrange, faite de chiffres criés, de chantiers vides et sifflants où, semblaient s'élever toutes seules des bâtisses de métal. Aucun septique ne troublait l'harmonie. Vendre eût obligé à payer des impôts, vendre eût fait baisser la Bourse, vendre était un crime. Il ne fallait même pas en parler : le mot seul eût pu briser le charme. On se serait cru à Venise, chez un collectionneur de

cristaux. Un jour, à dix heures — la Bourse ouvrait — quelqu'un dit : « Tout doux. Nous sommes des dieux, c'est entendu; qui le conteste? (Le silence régna.) Alors, comportons-nous vraiment en dieux et examinons la situation. » Il y eut un moment de stupeur. Les dieux se regardèrent. « Es-tu sérieux?. Si oui, continuons. Mais si tu ne l'es pas, je ne le suis pas davantage. » Dans la semaine qui suivit, l'index des cours établi par M. Irving Fisher fléchit de 211 à 198. Étonné, on se tourna vers le gouvernement. Le Dr Julius Klein, Sous-Secrétaire d'État au Commerce, déclara que « la Bourse n'était pas un bon baromètre ». L'index tomba à 185. L'émotion gagnait, il fallait faire donner les réserves. M. Mellon sortit sa tête jaune hors de sa collection de Dürer et cria : « Tout va bien! » L'index s'effondra de nouveau. Le pendule revenait, à la vitesse de la hausse. Pendant un court moment, on se préoccupa de la valeur réelle des entreprises. Puis, de nouveau, on cota l'émotion. Vendre, comme hier acheter, c'était entrer dans une ronde. Alors commença une période absurde. Les maîtres du pays, rentrant en hâte de leurs villégiatures, perdaient un million par kilomètre dans leur Pullman pendant les heures de Bourse. Les *brokers* ne quittaient plus leur bureau, y déjeunaient d'une langoustine sur le coin d'une table et s'épuisaient à se ruiner. Wall Street flambait toute la nuit afin que les scribes pussent *écrire* la baisse du jour; le lendemain, leurs yeux étaient rougis par la veille comme ceux de leurs patrons par la ruine. Au début de novembre, une banque devait déménager, transportant vingt-cinq milliards. On avait prévu un service d'ordre, des cordes dans les rues, le chargement des titres sur des automitrailleuses. Mais, le jour venu, les vingt-cinq milliards étaient réduits à dix, qui d'ailleurs n'eussent pas trouvé preneur. L'opération se fit au milieu de l'indifférence générale. Il n'y eut aux fenêtres que les premiers chômeurs.

L'après-midi du 13 novembre vit le « sous-sol » de la baisse (Index 122). Le malheur voulut que fût convoqué pour ce soir-là le premier dîner des économistes de la nouvelle école : celle qui avait annoncé la fin de l'ère des crises. Le dîner manqua de gaieté. Au dessert, le Président blâma l'affole-

ment des joueurs, montra que la baisse était une gigantesque erreur et conclut en ces termes : « Krach technique, a dit M. Lamont. Ce n'est pas assez. Il faut dire : Krach de prospérité. » L'expression fit fortune. Peu après, le Président Hoover convoqua les grands industriels de la République. Entre des paroles d'optimisme et de cordialité, les clignements d'yeux furent terribles. « Ça va bien, disaient les cils du Président Hoover, parce que c'est la première année de ma présidence. Mais tâchez d'arranger ça pour 1932. » Et les industriels répondaient par ondes : « Trop fréquentes, vos élections! Nous ne pouvons pas faire un *boom* pour chacune. » Le 18 novembre, la terre trembla et le paquebot *France*, approchant des côtes américaines, reçut dans sa quille un coup mystérieux. Décidément, l'Amérique se déréglait : les présages étaient en retard. La semaine fut marquée par une accalmie de la Bourse. Les recettes des théâtres baissèrent : on n'avait plus besoin de dérivatifs. Chacun, sous sa lampe, comptait ses pertes et faisait un plan de restrictions. Les médecins liquidèrent ces infirmières inutiles qu'ils faisaient assister à l'examen de leurs clientes par crainte de l'hystérie et des chantages. La vente des magazines diminua; des stars convolèrent sans public.

III

Un homme au moins avait prévu la crise : c'était Dick Ranville, directeur de la Banque Strong. De plus, il était riche, intelligent et vivait encore avec sa première femme. Une belle chance, n'est-ce pas?

Ce fut un matin de février 1929, dans son appartement-terrasse de Park Avenue, qu'il eut l'intuition de la catastrophe. Depuis quelques jours, il faisait le bilan de l'Amérique. Son bureau était jonché de courbes ascendantes. D'un crayon prophétique, il fit descendre ces orgueilleuses vers le point futur que ses calculs avaient fixé. Sa main semblait hésiter, remontait parfois, mais c'était pour marquer les saccades de la baisse selon l'enseignement des crises précédentes. Il s'écarta fièrement de son œuvre. Elle semblait déterminante :

hier, la folie; demain, le rétablissement de l'équilibre; entre les deux, le génie de Dick Ranville.

A ce moment, sa femme entra et s'assit, blonde, toute en courbes sur le bord rigide du bureau.

— Chéri, je sais que je suis folle, mais la vie est si belle, je voudrais tellement avoir tout...

Son regard bleu, si dur quand il fixait le vide, se troublait, fuyait, comme s'il eût craint de brusquer ses paroles. Dick pianotait nerveusement, impatienté par ces détours. Elle voulait de l'argent : c'était dans l'ordre. Il lui plaisait même de la voir simplifiée, semblable à lui, inférieure à lui; dans ces instants, il ne la craignait plus. Mais pourquoi ce détail à l'heure où son esprit gagnait des fortunes? Il se souvint d'une allusion précédente et coupa :

— Un collier de perles, c'est entendu.

Elle s'arrêta, surprise d'avoir vaincu si vite et presque déçue. Elle ne voulait pas seulement de l'argent, mais aussi un esclave. Si elle n'avait pas attendu, c'était justement pour le troubler... Lui déjà retournait à ses chiffres, heureux d'avoir une fois de plus acheté sa primauté. Le sacrifice lui parut faible. Il n'eut qu'à réduire légèrement son gain futur, déjà présent à sa pensée.

Dès le lendemain il joua la baisse et perdit en trois mois le quart de sa fortune. Son orgueil n'en fut pas atteint et son raisonnement ne cessa pas de lui sembler juste. Il s'éleva seulement d'un degré dans la connaissance des choses humaines. « La hausse, pensa-t-il, est plus que jamais une folie. Mais, pour l'instant, c'est la bêtise groupée qui mène le monde. » Il la suivit donc, avec un fin sourire de sceptique, et en fut aussitôt récompensé. Les conséquences se développèrent naturellement. Une nouvelle maîtresse, qu'il ne toucha guère, informa le monde que les dieux étaient toujours avec lui. Vint la première vague du krach. « Voilà bien la punition de l'intelligence. J'ai eu raison trop tôt et maintenant je perds avec les imbéciles. » Il se lamentait ainsi, mais vérifiait avec plaisir ses anciens calculs. Après quelque temps, il les refit et trouva cette fois que les actions étaient trop basses : « Naturellement, les moutons se sont précipités de nouveau tous ensemble, et maintenant ils ont été trop loin

dans l'autre sens. » Il maintint sa position et la seconde vague acheva sa ruine.

Ce ne fut guère au début qu'une vexation d'amour-propre : le grand examen était venu et il avait raté le problème. Il était seul. Mais Édith, de sa ferme du Maine, venait d'annoncer son retour. Le plus dur serait de lui confesser tout.

Il la voyait de moins en moins. Elle vieillissait et dosait prudemment ces fatigues de la ville qui laissaient maintenant sur son visage des traces définitives. A New-York, même seule, même alitée, la joie des autres troublait son repos. Après quelques gorgées de plaisir, bues jusqu'à la lie, elle fuyait auprès d'animaux favoris, qui ne la jugeaient pas sur son visage. Elle les soignait par caprices, marchait sous la pluie, s'étendait sur une chaise longue, mortellement ennuyée. Sa vie de marmotte se passait à rêver à sa vie d'éphémère... Tout cela pour que dans les nuits de Manhattan, le désir fût encore un peu de la fête. A la veille de ses disparitions, Édith invoquait cet amour de la vie simple qui avait toujours fait partie de son snobisme. On ne la croyait pas. « Pauvre Édith, disait-on, elle vieillit, elle se cache. *Nervous breakdown.* » Six mois de repos lui auraient peut-être donné une nouvelle jeunesse, mais six mois de commérages l'eussent définitivement classée parmi les invalides. Une fois de plus, rompant sa cure, elle venait démentir la vérité.

Elle entra, les joues fraîches mais molles, le nez pincé par l'âge. Le temps avait coulé, même aux champs. Dès la porte, plutôt que d'entendre la fausse joie de cette étrangère, Ranville lui jeta comme un bonjour l'annonce de la ruine puis s'arrêta, effrayé. Il craignait de voir éclater ce sourd mépris, de courtisane à bûcheur, que la dépendance avait longuement contenu. Mais non, pas de reproches. Elle pâlit affreusement, posa quelques questions et se jeta sur son courrier. Puis, quand elle eut vidé la dernière enveloppe dactylographiée :

— Moi aussi, dit-elle.

Ranville ne comprit pas tout de suite. La petite fortune d'Édith était restée rigoureusement séparée de la sienne. Mais elle le consultait et il avait approuvé le choix de ses valeurs. Sans doute, la crise les atteignait, mais les revenus

ne diminueraient pas sensiblement, et le capital lui-même se reformerait... Édith l'arrêta :

— J'ai spéculé.

— Quelle folie!

Commise par cette écervelée, sa propre erreur lui paraissait monstrueuse.

Elle parla comme tout le monde :

— Je ne pouvais pas douter de Hoover. J'avais confiance dans le drapeau américain...

— Pourquoi n'avez-vous pas joué *par moi*?

Il était encore capable de cette jalousie professionnelle. Édith eut un frémissement de plaisir. Si pauvre fût-il, ce succès conjugal lui faisait du bien.

— Mais, Dick, vous savez bien, vous ne vouliez pas croire à la hausse.

C'était vrai. Au printemps elle l'avait poursuivi de supplications, de reproches. Le soir, quand il se croyait chez lui, elle lui susurrait à l'oreille les cris de la foule : « Naïf, prends des marges, tu vois bien, tout monte. » C'était une publicité à domicile, qui imprégnait l'atmosphère, qui agissait par tous les sens. Ce renversement de sa position, qu'il avait pris pour une libre décision de son esprit, ce n'était peut-être, après tout, qu'une capitulation devant la femme.

— A qui avez-vous confié votre argent?

— A Harry Long.

— Pourquoi lui?

— C'est le seul broker que je connaisse.

— Mais non, il y avait aussi Davis.

— Harry parlait si bien de la hausse...

Il parlait si bien... Évoquait-elle sa science financière ou sa voix chaude, ses inflexions caressantes? Si elle avait tenu le mari à l'écart, c'était peut-être pour desserrer l'union légale. Si elle avait demandé conseil à Harry, c'était peut-être — titres en mains comme un mot de passe — pour être admise dans sa place forte et glisser entre deux chiffres des mots équivoques. Peut-être avait-elle espéré gagner à la fois de l'argent et de l'amour. Pendant quelques années, ces deux mots avaient été mal discernables. Heureuse époque pour les Don Juan de la finance! On n'avait plus les femmes

pour de l'argent, on les avait pour un tuyau; c'était rapide, discret, économique. Et maintenant, Édith était pitoyable, un peu ridicule, comme une courtisane qui a prétendu se vendre et qui n'a réussi qu'à payer.

— Quelle est la situation de votre compte?

Elle sortit de son sac un papier qu'il lui arracha des mains, indiscret, impérieux comme un confesseur. Allait-il, comme on reprend une femme, regagner pour elle — pour lui-même peut-être — ce que l'autre avait perdu? Mais non, elle avait été vendue brutalement, sans préavis, le jour même où sa perte avait égalé sa marge. Harry Long n'avait pas mis de sentiment dans cette affaire. Les barres du bilan avaient une netteté de couperet. Édith était balayée sans espoir, comme lui.

Le ménage gardait un solde actif : c'était déjà beau pour l'époque. Dick supprima sans regret sa maîtresse. L'adresse d'un baissier — ils étaient très courus — remplaça le cadeau d'usage. A la maison, rien de très différent pour l'œil. Toute l'Amérique jouit du même superflu nécessaire. On n'y renonce pas quand on se ruine, on remplace simplement la première qualité par la deuxième. Peu à peu, les choses se faisaient plus dures; elles semblaient profiter du malheur des hommes pour rompre certaine intimité. La radio grésillait, le drap nouveau avait une étreinte moins douce, les ragoûts-mélanges, étirés en plusieurs plats, composaient seuls le menu. Il fallait limiter cet empire du monde qui est le premier luxe des Américains, renoncer aux yachts, aux voyages en Europe. Dans l'appartement même — radio N° 2 — Chicago avait disparu, le jazz de Washington était à peine distinct; mélancoliquement, il fallait essayer de se persuader que Philadelphie avait du bon. Édith dut remplacer « le collier de perles de la baisse » par un autre, identique mais faux. Nul soupçon : la réputation des Ranville, leurs dépenses passées valaient un orient. Même, comme le remplaçant était encore plus parfait, on crut à un gain et on l'attribua au flair du banquier.

— Il y a un an qu'il voit la baisse, disait-on. C'est un vieux malin.

Le collier faux ne fut d'ailleurs qu'un interim. Le krach étendait ses ravages, multipliant les occasions. Ranville,

échaudé, fuyait les valeurs, cherchait des placements en nature. Ayant appris que sa maîtresse s'était vainement évanouie à la porte du baissier et restait dans la gêne, il lui fit acheter en sous main les bijoux qu'il lui avait donnés. Le prix fut modeste. Il sourit : il avait, après tout, spéculé à la baisse. Ce fut un court moment de bonheur.

Rapproché par l'épreuve, le ménage inventa, discuta des économies. Ce marivaudage préludait à une seconde union. Dick passa des soirées seul avec sa femme, remarqua ses rides, ses qualités. Un soir, le téléphone sonna. C'était un ami fraîchement revenu de l'étranger, qui ne connaissait pas encore le New-York de la baisse et s'étonnait de trouver ce noceur chez lui, après avoir vainement alerté sa girl, sa banque et son club. D'un coup, sèchement, Dick lui notifia tout le désastre :

— Je suis avec la *charmante* Mrs. Ranville.

Il fallait pourtant crâner, rechercher les invitations et s'y rendre *pour rire de la Crise*. La Banque Strong l'exigeait, dans l'intérêt de son crédit. Ces victimes dînèrent chez d'autres victimes. Il y régnait — dans un décor antérieur, sous des arceaux gothiques — la gaieté forcée de Coblence en 1792. Ces émigrés de la Bourse parlaient de retours triomphants. Beaucoup, qui gardaient de solides réserves, ne craignaient pas d'afficher leurs pertes, comme naguère leurs gains : c'était une autre façon d'étaler leur surface. On présentait : « M. Kohn, qui a perdu six millions de dollars ». A table, il y avait d'abord un moment de flottement, de pudeur; mais bientôt les dames, se tournant vers leurs voisins, demandaient les premières : « Étiez-vous dans le marché? » Comme avant, les chiffres volaient au-dessus du champagne : leur signe seul était changé. Tout n'était pas faux dans cette bravade. On se réjouissait vraiment que l'Amérique continuât à battre des records; et puis, cette baisse profonde appelait des revanches, créait des marges de gain, allumait d'autres espoirs :

— J'ai vendu dans une poche d'air!

— J'ai été un stupide *taureau*, mais heureusement ma femme était un *ours*. Nos opérations s'annulent.

— Cette dégringolade est une blague. Je garde ma position.

Aux galéjades du krach succédaient sans transition des conversations de liquidateurs. Les plus atteints tentaient de lancer une mode d'économies, les plus solides montaient leur ménage une deuxième fois, par esprit de lucre.

— Voulez-vous ma Rolls?

— J'ai besoin d'un manteau de fourrure, pas trop cher.

On croyait entendre la lecture d'un journal, à la page des annonces.

Comme les vrais vaincus, Ranville ne se vantait de rien. Un soir pourtant, le voisinage de Mrs. Bright, une dame âgée, assez douce et mélancolique, l'inclina aux confidences. Il vit un visage de jalouse :

— Ruiné? Vraiment?.. Quel coup!

« Quel coup » — cela voulait dire quelle sensation, quelle expérience! Le mot valait aussi pour la cocaïne et la messe noire. La pauvre Mrs. Bright sentait bien qu'elle manquait la vie. C'était une aristocrate, je veux dire une riche d'avant-guerre. En 1914, elle habitait un hôtel particulier dans Fifth Avenue et recevait des artistes. Peu à peu, des gratte-ciel l'avaient privée d'air et de lumière. Obscur, étouffé, son logis valait bien davantage. Cédant à la tentation du prix, elle venait de la quitter pour se perdre dans une maison de rapport. Sa fortune, encore accrue, était devenue banale; placée en obligations par les soins d'un *trustee*, elle échappait aux crises, aux grandes émotions nationales. Entre la vie digne qu'elle avait perdue et la vie intense qu'elle n'arrivait pas à rejoindre, Mrs Bright ne trouvait plus son équilibre. Elle poussa un soupir :

— J'ai perdu aussi, prétendit-elle, honteuse comme une embusquée.

La fièvre tombait, les dîners s'espaçaient. Les Ranville furent plus souvent réduits au tête-à-tête. Leurs silences étaient coupés de regrets, par bouffées :

— Si nous avions su, nous aurions donné plus de dîners l'an dernier, disait Dick gentiment, pour rejoindre les pensées de sa femme. Mais Édith répondait, plus personnelle :

— Si seulement tu m'avais accordé ce feu d'artifice, il y a deux mois...

En effet, Dick avait refusé : il s'inquiétait déjà. Mais à lui aussi maintenant cette prudence semblait absurde. La ruine des prodigues était moins complète que la sienne, car ils gardaient des souvenirs... Il détourna la conversation en remarquant que le rôti était manqué. Après avoir émis cette idée il en fut frappé et s'emporta. A la fin du repas, le cuisinier fut mandé. Ce pauvre homme arriva en pleurant; lui aussi était *broke*. Il s'excusa de sa ruine au lieu de s'excuser du repas. Ce n'était pas sa faute, disait-il : il avait pris les valeurs que Monsieur citait à table et dont le maître d'hôtel, moyennant commission, lui apportait le nom. Il suppliait qu'on ne le jetât pas à la rue, où tant de serviteurs insolents apprenaient maintenant la modestie des chômeurs. Dick fut touché.

— Vous aussi, vous aviez misé sur la *General Electric*...

Il prit un journal. Les deux vaincus le déployèrent ensemble. L'un et l'autre savaient l'ouvrir d'une main sûre à la page des ruines. Ils contemplèrent les chiffres de la baisse — ces chiffres qu'on espère toujours modifier en les regardant une fois de plus. Ils supputèrent les chances d'un relèvement dont ils seraient exclus. Malgré tout, contre eux-mêmes, ils gardaient la foi.

La Banque Strong, influencée par Ranville, avait suivi ses erreurs. Un syndicat la sauva de la faillite. Il décida de maintenir le directeur à son poste, provisoirement, pour masquer la transition. Désintéressé, Dick errait en spectateur dans les bureaux. Pendant vingt ans, il les avait traversés sans les voir. Le malheur les lui donnait en spectacle. Aux coffres-forts, dans ce jeu de miroirs qui reflète tout le sous-sol, il voyait affluer un peuple de déposants, empressés à retirer des bijoux pour les vendre, des alcools pour oublier, des armes pour en finir. Dans le hall de marbre noir, si poli qu'on y voyait son ombre en passant, des automates se heurtaient sans un cri. Exposés dans des cabines vitrées, comme les prostituées d'un quartier pittoresque, les spéculateurs formaient eux-mêmes, sur le cercle du téléphone automatique, le chiffre qui faisait répondre le Destin. Dans le silence de leur cage hermétique, ils se croyaient invisibles et livraient

leurs traits à l'angoisse. Dick, passant lentement, collectionnait ces visages de solitaires... Pendant le déjeuner, le *ticker* fonctionnait seul, débitant des serpents de papier qui se tordaient sur le sol. A la reprise du travail la pièce était jonchée de rubans, comme une salle de bal à l'aube. Les directeurs paraissaient les premiers. Ils mâchaient encore, un mélange de bœuf et de marmelade de pommes fleurissait le coin de leurs lèvres. Puis venait le flot des dactylographes. Tous ensemble, sans souci de la hiérarchie, se précipitaient sur les derniers cours. Des mains brutales déchiraient les feuilles. Le Président et sa secrétaire rapprochaient leurs morceaux pour les lire et juraient ensemble. Bravement, Dick résistait à l'ambiance et privait ses collègues de la sympathie qu'il allait épancher au retour parmi ses domestiques. On eût dit Ulysse, les oreilles bouchées, au milieu de ses compagnons affolés par les Sirènes. Ce sage affirmait gravement que le goût du jeu allait perdre la nation. Moraliser, c'était encore une façon d'*en* parler.

On disait à New-York : « Si vous voyez dans la rue un homme écouter les confidences d'une mendiante, donner la main à un petit garçon qui traverse, c'est un haussier. » L'index à 122, soudaine faiblesse de ces « taureaux », les faisait rentrer dans l'humain. Par moments, Dick, comme les autres, aimait, était aimé. C'était une déchéance; ses vraies qualités étaient prises dans la glace du gain et fondaient avec lui. « Dieu aime les riches, les Américains sont riches, donc Dieu aime les Américains. » Que restait-il de ce syllogisme sacré qui avait été la base de sa vie? Privé de ses dollars, de ses témoins, le travail d'un quart de siècle lui semblait vain. C'était dur d'éprouver à la fois l'épuisement d'un lutteur et les remords d'un paresseux... Que de temps pour y penser! On avait décidé de fermer la Bourse à une heure : cent quatre-vingts minutes de folie suffisaient. Pour la première fois, les sexes se rencontraient à déjeuner. Les hommes troublèrent ainsi des regrets que leur présence ne sut pas égaler. Dick fuyait ses favorites. Il n'avait aimé dans leurs yeux que le reflet de son succès et craignait d'y lire sa défaite. Rien ne lui était diversion. En perdant sa fortune, il avait conquis

le seul luxe véritable : le loisir, le désintéressement. Trop tard. Il ne savait comment meubler ces grandes pièces vides qu'il venait de découvrir dans sa demeure bourdonnante.

STOCKS RALLY! Sitôt que le fanal rouge arrêtait les voitures, un gosse circulait entre elles, collait la manchette aux vitres. Ses chiffres, comme un aimant, faisaient sortir de l'ombre les visages. LEADERS GAGNENT 5 à 9!... A quoi bon lire le reste? Dick se renversa dans son coin sans acheter. Une économie, pensa-t-il, avec un sourire amer. Ah, le système américain n'avait plus de sens maintenant! Ces nouvelles sensationnelles dont le camelot parisien crie seulement en passant un fragment mystérieux, mais qu'à New-York on vous jette à la figure, ces livres qui rassemblent sur la couverture leurs conclusions, ils inclinent les riches à mettre la main au gousset, mais en dispensent les pauvres. Depuis le krach, on parcourait les journaux aux étalages et les librairies étaient pleines de « feuilleteurs » qui lisaient les pages coupées des romans.

Dick avait déjeuné à la banque sans nécessité, pour se cacher. Vers trois heures il avait hélé un chauffeur dans Wall Street. Le taxi sautait sur des planches, contournait des attroupements dominés par des silhouettes de prédicateurs. La foule accordait aux prometteurs de ciel ce même crédit facile qui venait de perdre tout le quartier. Tout recommençait, l'optimisme était incurable. Dick se détourna avec dégoût. Dans sa tête vide, deux mots sonnaient comme un grelot. STOCKS RALLY. Pour d'autres! Il perdait encore cela... Plus dépouillé que tous les pauvres, il ne serait pourtant jamais admis dans leur fraternité. Il ne savait pas qui habitait sa rue, sa maison, il n'avait pas le sens de l'injustice; c'était à jamais un riche ruiné.

Le taxi s'arrêta devant *Brentano's*. Au sous-sol, un employé « à la page » fit cette demande :

— C'est pour acheter des livres, ou pour en vendre?

Dick prit les Mémoires de Ford, lut une page au hasard. C'était un récit de la grande crise de 1920, fragment célèbre de l'épopée américaine. La suppression des téléphones y ressemblait aux adieux de Napoléon à sa Garde. Mais après les pires épreuves, quels rebondissements magnifiques! De

tels hommes étaient voués au succès. Ranville pouvait en être. S'il se remettait au travail, un autre Novembre le verrait riche et fêté. Il n'en doutait pas, et quelques années perdues, c'était acceptable, après tout, dans une vie de joueur. Mais les trois heures mortelles qui le séparaient du dîner ce soir-là étaient trop longues pour ses forces... Il vieillissait, l'Amérique cédait en lui par le foie, par le cœur. C'était l'homme à qui l'on dit d'une coquette : « Elle vous reviendra », et qui répond : « Ses revirements m'ont lassé. »

Il paya. La caissière vit un homme courbé qui regardait fixement son reflet dans la vitre du comptoir. Depuis la crise, les lèvres de Dick étaient pâles et serrées, ses yeux fébriles. La tension du choc se perpétuait vainement dans sa vie d'oisif. On eût dit une lumière oubliée dans la nuit.

Il sortit. A fleur de mur, d'innombrables fenêtres le regardèrent comme des yeux sans paupières. Le crépuscule tombait. Les premières ampoules allumaient un jour glauque d'aquarium et l'on ne s'étonnait pas de voir surgir dans les bureaux d'étranges poissons à lunettes. La publicité s'allumait sur les toits; après une courte éclipse, *Lucky Strike* et *General Motors* reparaissaient scintillantes, en toilette de soirée. En face, les lignes droites d'un immense building partaient pour la nuit, comme les rails d'une voie interplanétaire. A l'entrée, des ascenseurs descendaient, écrasant leurs colonnes d'air avec un bruit de tempête. Le retour de cette pompe éleva Dick de soixante-quinze étages et l'abandonna sur une falaise de ciment, dans le vent marin.

On y retrouvait le sel, l'immensité, l'allégresse des pionniers, on comprenait pourquoi les banques s'entouraient de mouettes comme des navires. New-York dialoguait avec les éléments. Dans les rues étroites comme des rainures, le mouvement des voitures, glissant et s'arrêtant ensemble, n'était que son immense respiration. Le soleil oblique, exaltant l'une après l'autre ses cimes de pierre, n'était que son projecteur. Des embryons de fer, arqués d'un coup pour leur longue lutte avec le vent, avaient déjà la forme d'édifices futurs. Les églises, seules constructions basses, formaient çà et là des puits d'ombre. Le gros des maisons, aplati par la distance, semblait le sol lui-même. De cet immense paysage

urbain, l'œil ne retenait qu'une ville de tours, de fusées, de cris muets... Sur la rivière de l'Est, les ponts faisaient des sauts allongés de lévrier; des remorqueurs ventrus s'empressaient sous leurs arches, agitant une eau dorée; des trains s'échangeaient à diverses hauteurs. Dick se souvint d'un soir de gain, à Brooklyn Bridge : frôlé par les rames du métro, entouré d'étincelles bleues, un bolide sous les pieds, un autre dans le cerveau, tremblant avec l'acier de la passerelle, il avait communié à New-York... Pour tuer ce souvenir, il désira la nuit. Déjà le soleil n'était plus au ras de l'horizon qu'une monnaie rouge, avec le visage de la *Liberté* pour effigie. L'ombre gravit un à un les étages du building. Du sommet, comme d'un Centre des Mondes, Dick voyait, en levant la tête, les constellations célestes, en la baissant, les constellations humaines. Il pensa : on me donne l'Univers, comme une dernière cigarette.

Chaque soir, un projecteur fait sa ronde dans le ciel de New-York. (Un riche défunt a fait allumer sur sa tombe ce flambeau perpétuel). Longtemps le rayon n'éclaira que le vide et les nuages; plus hardis, les derniers gratte-ciel s'aventurent dans son domaine. Dick ébloui le reçut en plein visage. On eût dit qu'un doigt divin désignait à la ville, pour son édification, l'homme perdu, le taureau découragé, l'Hilote de la baisse. Ce fut pour échapper à ce pilori que Dick Ranville, cédant au vent et au vertige, accomplit le geste suprême qui était depuis longtemps résolu dans son esprit. Des gratte-ciel voisins, dans l'ombre encore légère, deux cents personnes le virent passer au large de leurs étages. On s'empressa autour du corps broyé. Ni papiers, ni visage : un discret anonymat. On s'écartait pourtant avec respect, sûr d'approcher un capitaliste. Cette semaine-là, c'étaient les Rois de l'Amérique qui sautaient par les fenêtres.

Le lendemain seulement, la police identifia le corps. La nouvelle parvint à midi à la Banque Strong et s'y volatilisa : on ne meurt pas pendant la Bourse. A trois heures, repoussant encore les regrets, on se préoccupa de dresser un plan d'action. Les journaux du soir publièrent en manchette : MORT DE D. RANVILLE. Mais quand les lecteurs, bientôt interrompus par les caprices de la mise en pages, se précipi-

tèrent à la seizième, quatrième colonne, comme ils y étaient conviés, pour flairer l'odeur du sang et de la ruine d'autrui, ils n'y trouvèrent que la note suivante : « On a fait courir au sujet de la mort de Mr. Ranville des bruits tendancieux, imputables à ces baissiers qui tentent de déclencher dans le pays une panique toute artificielle. Nous sommes en mesure de dire que la banque Ranville est solidement tenue par un groupe important. La confiance des milieux informés est d'ailleurs attestée par les cours : depuis le début de la crise, les actions n'ont baissé que de 34 p. 100... L'hypothèse même d'un suicide est à écarter. La mort de Mr. Ranville est due à l'existence à New-York d'un grand nombre de fenêtres sans garde-fous. A la veille des élections municipales, l'attention du public doit être attirée sur cet élément de danger social. »

A la Bourse du lendemain, l'action Strong and C° fut une vedette.

IV

A Santa Maria de Californie, par les couloirs du Palace, où vont ces fantômes? Dans le demi-jour, on distingue mal leurs traits. Leurs chaussons glissent sans bruit. Leurs vêtements sont disparates : pyjamas de soie qui évoquent la latitude (35° nord), manteaux de fourrure qui rappellent l'heure (7. A. M.). Ils se rassemblent dans une pièce vitrée où les ampoules n'éclairent plus et le jour pas encore. Des chaises y sont rangées devant un tableau noir. Quelle leçon viennent donc apprendre ces écoliers de tous les âges? Le magister porte une redingote, une cravate noire, un col cassé; il ne fait que tracer des chiffres à la craie; l'enseignement est muet, il porte sur l'infidélité de la chance et la vanité des richesses humaines... Dans ce salon d'hôtel, la Banque Strong a ouvert une succursale et affiche la cote.

Six heures du matin, c'est dix heures à New-York : Wall Street ouvre en pleine lumière, dans la fièvre et les cris, à l'apogée de la journée. A Santa Maria, devant ces yeux mal ouverts, le krach a l'air d'un mauvais rêve. Les joueurs n'ont pas fermé leurs rideaux; le soleil paraissant leur a dit : « Rien ne va plus ». Pour suivre cette lointaine partie atlantique, ils se sont précipités en hâte dans les escaliers (le groom de

l'ascenseur dort, car il ne joue pas). Quand ils débouchent dans les salles vides du rez-de-chauusée avec leurs barbes de vingt-trois heures, on ne distingue plus bien le jeu du vol.

Aux cours de la veille, indiqués en jaune, les cours de jour viennent se comparer en blanc. Six points de baisse, dès le début. Que s'est-il passé? Une guerre, une révolution, ou simplement des rumeurs, une panique? De l'événement, on ne connaît ici que son amplitude. Dans l'intervalle des chiffres, il y a comme la place vide de l'Histoire...

Les premiers cours sont inscrits. Beaucoup se lèvent, s'en vont, plus lourds ou plus légers. Les paupières que la cupidité soulevait retombent pour un supplément de sommeil. Mais un petit vieillard cérémonieusement vêtu s'installe au contraire; il s'en ira le dernier. On chuchote son nom : Minclair. Pourquoi vient-il au Palace, lui qui a déjà reçu les nouvelles par téléphone privé, dans son château féodal? Ce n'est pas pour lire les cours sur le tableau noir, c'est pour les relire sur des visages.

Le soir, dans un bureau tendu de tapisseries où les paroles meurent vite, Minclair parle à un jeune homme très blond, très déférent : son secrétaire, retour de New-York.

— Finlay, veuillez prendre connaissance du courrier arrivé pendant votre absence. Voici des factures à régler, pour la nourriture des cobras, le chauffage de la piscine, l'assurance des poissons exotiques...

Comme tous les propriétaires de Californie, Minclair a une piscine, où on ne se jette plus qu'en habit, les soirs de fête, et un zoo, qui sent toujours un peu le cadavre, car les animaux sont trop précieux pour vivre.

— Ceci est une lettre du spécialiste que vous aviez chargé d'étudier le nettoyage des statues...

Le parc à la française est encombré de nudités allégoriques. Elles représentent des filles de Hollywood qui ont subi le financier. (Parfois un invité frondeur feint de l'ignorer et remarque que ces beautés démodées datent agréablement le jardin. Minclair se venge en lui donnant la chambre qui est près de la cage du lion). Ces souvenirs pétrifiés s'encrassent. Finlay, pour toucher une commission, a proposé de leur polir le ventre.

— ... Lui répondre que l'état de ma fortune ne me permet pas actuellement de donner suite à ce projet... De même pour le vase sang-de-bœuf...

— Vous ferez plaisir à J. P. Morgan, qui le convoite.

Le regard de Minclair s'abaisse vers trois vases pareils qui dorment dans une vitrine au fond de la pièce. Le premier a été acheté mille dollars à un mandarin, le deuxième dix mille dollars à un antiquaire, le troisième cent mille dollars à un milliardaire.

— En êtes-vous sûr?

— Il a une option qui vient immédiatement après la vôtre.

Pour régler sa conduite, Minclair se compare à un petit groupe de milliardaires. Comme Napoléon s'inquiète peu de l'opinion de Fouché, mais essaie d'éblouir le tsar Alexandre et se demande si Jules César l'apprécierait, ce financier veut manger comme Lucullus et vexer M. Morgan.

— Dans ce cas, téléphonez à Duveen que c'est entendu.

Allons, pense Finlay, les grands réflexes sont encore vivants. Mais tout de même, pour qu'il refuse de nettoyer ses maîtresses, il faut qu'il ait été durement touché ces derniers jours...

— Puis-je dire, monsieur Minclair, si vous acceptez mon modeste témoignage, que tout le monde à New-York croit à la fin prochaine de la crise...

Le vieillard lève une main soignée :

— Je ne veux pas savoir!

Puis, après un silence :

— Sachez, jeune homme, que jouer à la Bourse, c'est discerner une tendance, fixer des pourcentages et puis ouvrir un roman d'aventures, en consignant sa porte.

Impossible d'ajouter un mot devant ces petits yeux clairs, qui vous traversent comme des rayons X. Finlay se mord les lèvres et s'éclipse.

« Petit imbécile, pense Minclair. Il croit que je joue à la hausse... » Il lisse des moustaches démodées, allume un cigare et à travers les anneaux de la fumée, regarde toujours la même image : ces paliers de la Bourse, chargés de petits spéculateurs qui voient déferler vers eux la marée baissière. Sous le poids des ventes massives du groupe Minclair, ils

sont emportés l'un après l'autre, convertis en alliés, obligés de vendre à leur tour. C'est un mouvement qui se propage, s'engendre lui-même, se gonfle de réalité. Cent millions d'Américains vivent le rêve d'un solitaire. S'il raisonnait, l'entreprise serait manquée. C'est pour fuir les conseils, les nouvelles, la réalité, que, depuis le début de la crise, Minclair habite Santa Maria. A New-York, des agents irresponsables exécutent ses ordres, vacillent sous les informations contradictoires, subissent les plaintes des blessés (« Mon vieux, tu as assez gagné aujourd'hui, ne m'étrangle pas complètement!... Veux-tu ma maîtresse?... Veux-tu ma femme? ») Dans sa retraite, le chef est tout occupé à un travail moral. Il « tient », il « dure », tendu et désœuvré.

Un bouton pressé sur le bureau vide convoque sa captive, la musique. Aussitôt, une chanteuse de San Francisco sort de la boiserie, comme Daphné de son saule. Un peu calmé par sa voix, Minclair songe aux moyens de cacher son plan. (Afficher des restrictions : si on ne joue pas à la baisse, *on doit avoir perdu.*) Plus encore, aux devoirs que lui imposera sa promotion. Dans les salons de Santa Maria, chaque table porte une photographie de souverain et le sous-sol est plein de chefs-d'œuvre de rechange. Ce sont les signes d'une richesse encore imparfaite. A partir du milliard de dollars, on ne se distingue plus par les luxes, mais par des donations. Une nouvelle vie commence. On n'a pas vu assez souvent Mrs. Minclair dans les crèches : il faudra mettre ordre à cela. Sa fille devait épouser un duc : impossible. Sa dot n'est plus de celles qu'on dépense, mais de celles qu'on place. Elle fera fructifier le capital intellectuel d'un employé de génie. Minclair lui-même modifiera l'emploi de ses revenus. Il protégera des artistes. (Naguère, cela disqualifiait; maintenant cela pose.) Il ne parlera plus, il citera, et de préférence la Bible. Entre la vie et lui il élèvera de solides barrières — des secrétaires diligents, une presse complaisante, un système d'assurances complet. Des hommes de loi seront chargés de délimiter ses nouvelles frontières avec Dieu, le Mal, l'État. Il faudra prévoir des chantages perfectionnés, des attentats — peut-être. Déjà cette pensée l'inquiète et lui suggère de sonner Finlay :

— Vous recevrez désormais tous les visiteurs dont le visage ne m'est pas personnellement connu... Vous ouvrirez tous les paquets. (Il pense aux bombes)... Vous me ferez un recueil de tous les jugements distingués sur la peinture contemporaine.

La chanteuse continue. Sa voix sensuelle évoque irrésistiblement dans l'esprit de Finlay une dactylo de New-York, que les phrases coupantes du vieillard font fuir. C'est une douche écossaise violemment contrastée, presque intolérable. Minclair ne paraît pas en souffrir : il allume et oublie une voix aussi facilement qu'une lampe. Pourtant, comme la chanteuse aborde un air d'opéra, il la coupe au milieu d'une note filée, que son oreille un instant prolonge.

— Avez-vous eu des renseignements sur Miss Deam?

L'œil de Finlay devient malicieux.

— Une vraie merveille...

— Je ne vous demande pas si elle est belle, je vous demande si elle est sûre.

Minclair apprend qu'elle a exploité modérément le Roi du Sucre. C'est une femme décidée à faire sa carrière comme les grandes maisons de commerce, sur la base de la propreté morale et du respect du client. Elle a déjà, comme Hoover, la confiance du monde des affaires. Elle ira loin, Minclair peut songer à elle.

Mais le sourire de Finlay l'inquiète. En cherchant à écarter les espions, n'a-t-il pas introduit dans sa maison le plus dangereux de tous? Une seule précaution sérieuse : l'augmenter.

— J'ajoute, mon cher Finlay, que le mois prochain vos appointements seront portés à trois cents dollars.

Toutes ces mesures sont vaines. Mrs. Minclair sourit au mot krach; elle oublie de discuter les prix; si vous parlez d'un yacht à vendre, avec deux orchestres et des frigorifiques pour passagers, vous voyez ses yeux briller et vous savez qu'elle pourrait l'acheter. Dernier symptôme, plus probant que tous les autres : la neurasthénie la gagne. A Santa Maria, pendant l'automne, le thermomètre ne descend que de 4 ou 5 degrés. En 1929, cette baisse légère — la seule dont elle ne profite pas — lui a donné des crises de nerfs.

On saura donc que Minclair a profité du malheur national. Eh bien, il justifiera ses profits par des services. Il enrichira sa collection et la laissera visiter une fois par semaine. Il la montrera lui-même aux Américains à partir de cent millions de dollars et aux nobles étrangers à partir du titre de marquis. Il ne lui sera pas difficile de s'habituer à tout cela. Déjà, depuis qu'il a acheté une collection de Gainsborough, les membres de l'aristocratie britannique viennent se livrer chez lui à des effusions de famille où il se sent de trop. Ces tableaux qui lui appartiennent si peu, il finira par les léguer à l'État. Il ne s'y est pas encore résolu, mais des personnages officiels le remercient déjà dans les banquets. Gardien de musée, conservateur provisoire des richesses nationales? Mais oui, en haut et en bas de l'échelle sociale on ne peut être qu'un employé.

Purgatoire inutile! Rien ne lave un baissier. La Bourse — cercle élégant où les jeux de hasard sont obligatoires — n'exigeait de ses membres qu'un seul brevet de bonnes manières : l'optimisme. Minclair a dénoncé le pacte. Cette confiance qui a créé le pays, défriché en un siècle un continent vierge, uni des colons venus de tout l'univers, il en sera devant l'Histoire le meurtrier. Lui-même se juge, se sent pareil à ces profanateurs des tombes égyptiennes qui rentraient chez eux couverts de bijoux, mais brouillés avec le monde des ancêtres.

Éperdu, il tâtonne, cherche une issue. Et tout à coup la lumière jaillit : en se rachetant sans attendre, il peut sauver la Bourse. Aux cours du jour, après tout, le risque n'est plus grand. Ses remords peut-être, comme ses collections, préparant des opérations fructueuses?

Le 13 novembre, le premier cours enregistré sur *Iron and Steel* est de 198. C'est alors qu'un broker élève la voix : « Je suis preneur de dix mille actions à 200 pour le compte de M. Minclair. » Spontanément, une salve d'applaudissements éclate. Le soir, Minclair gagne déjà trois dollars par action. Le mois suivant, un dîner est offert en l'honneur du broker qui a « retourné le marché ». A travers ce pâle exécutant, la reconnaissance de tous s'adresse au grand rédempteur du jeu national. Et lui, tout recroquevillé dans son lit musical, récite

des actions de grâce : « Louange à vous, Mon Dieu, qui m'avez permis de réussir une première fois par l'intelligence et une seconde par la bonté. »

IV

En mai, comme d'habitude, Frank Selden était parti pour l'Europe. L'Agence Cook, étendant ses services, avait ajouté à ses tickets d'hôtel, d'auto et de chemin de fer des billets d'entrée pour réceptions privées : un souper chez Reinhart, trois cocktails chez Patou, etc... Selden emportait aussi une lettre d'un sans-travail de Los Angeles qui parlait vaguement d'une affaire de scénarios. L'accueil le plus cordial lui était donc assuré chez les littérateurs du continent.

Équipé de la sorte, Selden se proposait de prolonger fort avant son séjour. Il n'aimait pas l'Amérique. Un dilettante y est perpétuellement fatigué par le bruit du travail des autres et humilié par leur mépris. A Chicago, sa ville natale, le seul club agréable était fermé aux oisifs. Même à New-York, ses tours du monde étaient mal vus. Ce divertissement ne convient que dans certaines conditions d'âge et de fatigue. A cinquante ans, quand, par un chef-d'œuvre d'organisation, on a réussi a rendre son travail automatique, il est tout naturel de le confier à un secrétaire et de commencer à travers les mers une éducation ambulante. C'est moins une récompense qu'une obligation. La publicité y décide au moment où le médecin allait l'ordonner. On part, on revient, on recommence le voyage en le perfectionnant, on vieillit à bord des paquebots jusqu'à l'immersion finale. Mais à l'âge de Selden, c'était comme un brevet d'incapacité. Pourtant, que faire de son argent à New-York? L'auto y est devenue le plus lent de tous les moyens de transport; on y perd sa journée; mieux vaut encore être bousculé dans le *subway*. Doge à Venise, Selden recevait près de Broadway dans un appartement en série avec deux domestiques. Sur mer, il eût pu trouver encore des maisons individuelles et de l'espace, mais la vie en yacht n'est tolérable que près des côtes et déjà le bord des Bahamas, seules îles proches, s'encombrait. Selden quittait tout cela sans

regret. Ses affaires étaient en ordre. Les superdividendes prévus pour la seconde moitié de l'année étaient d'avance affectés à des œuvres. Les plus-values boursières s'accumuleraient comme d'habitude pour lui adoucir le retour. Mais peut-être il n'y aurait pas de retour.

L'été fut délicieux et même imprévu. A Paris, par la fenêtre d'un restaurant, Selden fit signe à une midinette qui passait, sortit, en trouva une autre au même point et tout l'été (ayant revendu avec prime ses billets Reinhart et Patou) sauta en sa compagnie sur des routes inégales, mais libres. Il apprit le français. Peu de mots lui suffisaient. Il les faisait passer dans son nez et les étirait sans fin. « Chipie », lui plaisait particulièrement, comme définissant son ex-épouse et aidant à comprendre sa vie passée. A Montmartre, d'ailleurs, tout l'attendrissait, lui mettait le stylographe à la main, pour des chèques.

En octobre, il apprit par une lettre que les superdividendes prévus ne seraient pas distribués. C'était vraiment dérangeant. On gâtait la belle ordonnance de ses dépenses. Mais en réalité, cela ne concernait que les autres. Les enfants trouvés se serreraient un peu cette année, voilà tout. Peu après, il reçut un câble de son secrétaire : « Valeurs ont baissé 20 %. Crois opportun acheter marges sur valeur sûres. » Il télégraphia : « Parfaitement d'accord », et pesta contre l'importun. A la fin du mois, il s'ennuya dans les dîners parisiens : on n'y parlait plus que de Wall Street. « La *Steel* a baissé hier, disait mollement Selden. Eh bien, elle remontera demain! Mon pays est ennuyeux, certes, mais il est prospère. On ne peut pas lui enlever cela, — et vraiment, c'est bien le moins! » Le 1er novembre, un nouveau câble lui conseilla de rentrer d'urgence. Rentrer à New-York! Il n'avait même pas encore utilisé la lettre de Los Angeles. Il répondit en substance : « Débrouillez-vous. » Le 14, il apprit d'un coup la vérité : sa fortune était réduite des trois quarts.

Il tomba des nues et réagit magnifiquement. Deux jours plus tard, ayant surpayé une place de seconde à la Transat, il s'embarquait au Havre. Paris, d'ailleurs, ne lui promettait plus rien. Depuis quelque temps, l'Amérique résiliait en détail ce contrat qui devait lui donner l'Europe. Elle rendait

à la France, à la comédie sentimentale, les théâtres qu'elle avait revendiqués pour le cinéma et l'on voyait de jeunes auteurs, déjà tout acquis aux superproductions, relire Musset, affolés, pour rester à la page. Dans ces conditions, nul ne prenait au sérieux une affaire de scénarios. On avait convié Selden à des dîners en Décembre, sûr que la crise le rappellerait à New-York auparavant. Enfin, sur le quai de la gare Saint-Lazare, sa maîtresse, refusant de croire qu'un Américain peut se ruiner, avait été grossière.

Le grand paquebot s'avançait, ignorant l'Océan, avec ses toiles tendues contre le jour, ses salons à toute heure illuminés. On ne naviguait pas, on traversait l'Atlantique par un passage souterrain. Le commissaire était chargé de bannir l'idée même de la mer. Dès l'aube, cartes déposées, fleurs aux dames, visites et contre-visites, sondages pour le placement à table — toute l'étiquette des petites cours disparues. L'après-midi, jeux variés, combats de boxe — où, hélas, le roulis détourne les coups des champions et les met lui-même knock-out. Une heure pour la correspondance par lettres-disques (Vous parlez à vos amis, vous voyez bien que vous n'êtes pas absent). Enfin, au dîner du commandant, fromage, caviar, perdreaux, tout ce qui ne se conserve pas, afin de nier encore une fois la traversée. Tel était l'ordre des jours prospères. Mais il devenait bien difficile d'intéresser aux flirts, au Guignol, aux courses de chevaux, des hommes qu'on saignait chaque jour. Ce n'était plus l'ennui qu'il fallait craindre, c'était le désespoir; ce n'était pas le commissaire qui escamotait la traversée, c'était Saint-Phalle. Tous les matins un peu plus tôt, à mesure que l'heure changeait, on venait pleurer et s'appauvrir dans son agence. Par un esprit d'économie tout nouveau, les parents d'Amérique attendaient le dernier jour pour lancer leurs télégrammes de bienvenue. Au milieu de l'Atlantique, il y eut trois jours mornes : ni mouettes, ni télégrammes, rien que des chiffres.

Le matin, on éveillait de bonne heure dans la bibliothèque les capitalistes en surnombre qui avaient tenu à venir dans la semaine parapher leur faillite. Ce lit de camp acheté aux enchères, c'était leur première restriction, leur dernier gaspillage. Transporté sur le pont, il devenait chaise longue.

Pleins d'une compassion désintéressée, les stewarts normands enveloppaient de couvertures toutes les semelles de crêpe et attiraient les bouts de cigarettes Chesterfield dans des aspirateurs nickelés. Vers onze heures, on voyait quelques initiés de l'art visiter comme une pinacothèque la galerie du bord, pleine de chefs-d'œuvre reproduits. A midi, la sirène semblait ouvrir les Bourses, mais Paris finissait, New-York n'avait pas commencé. On bâillait. A voir les relevés du barman, on eût cru être déjà dans les eaux territoriales américaines. Quant aux femmes, elles ne prenaient même plus l'offensive : on n'achève pas les blessés.

Selden était mélancolique. Il lui semblait aller retrouver une grand'mère bigote qui n'était même plus à héritage. Il songea un instant au suicide et, comme il avait toujours un fond de gaîté dans l'esprit, il lui vint à cette occasion l'idée de faire un testament parlé. En présence du notaire, son ex-épouse entendrait une voix d'outre-tombe lui dire enfin ses vérités. Il se rendit au bureau des lettres-disques et prit son rang. Des paroles précipitées traversaient la cloison : une jeune femme blonde, ayant épuisé son brouillon avant l'heure, disait n'importe quoi pour abaisser le prix du mot. Selden attendit patiemment, lui succéda et commença en ces termes :

— Nancy, je vous lègue... (il s'arrêta quelque temps)... ce disque. Merci à vous, qui m'avez appris que le mariage, c'est une exposition de bijoux, que l'amour, c'est le reflet de notre vanité dans la jalousie des autres. Quand vous entriez dans ma chambre baignée, fraîche, effroyablement bien portante, rayonnant le vide...

Il continua sur ce ton, profita intégralement des deux minutes, s'écouta plusieurs fois, rit de bon cœur, renonça au suicide et garda le disque pour le jour de sa mort naturelle.

Le quatrième soir, par ennui, il fraternisa chez Saint-Phalle avec quelques hommes d'affaires aussi effondrés que les cours. Pour la première fois il se découvrait un lien avec ces brutes. Il raconta sa vie.

— Mais vous allez être obligé de travailler, lui disait-on.

C'était vrai. L'idée ne lui était même pas venue. Elle ne

lui déplut pas autant qu'il le prétendit. Le lendemain, il la caressait déjà.

Un matin, le cap des gratte-ciel surgit du brouillard, pignon splendide de l'Amérique sur l'Océan. Sur le quai, il subit avec plaisir la rude friction des mains amies. Autour de lui, les malles s'amoncelaient en piles devant la douane, avec leurs propriétaires en bas pour donner l'échelle, comme les fellahs sur les photos de la Grande Pyramide. Dans la rue, des affiches sanguines lui sautèrent aux yeux. Elles l'appelaient par les noms de tous ses vices. Les plus grandes disaient impérieusement ce seul mot : « Mangez. » Dans le ciel, il y avait des courses de buildings. Le *Manhattan*, pour dépasser le *Chrysler*, venait d'ajouter une flèche à sa tour, un drapeau à sa flèche. Il gagnait enfin, comme le pur-sang qui tire la langue devant le poteau. Le tourbillon du tambour à l'entrée de l'hôtel, l'ascenseur comme un obus vers le ciel, le Niagara de la baignoire furent d'autres signes d'une vitalité que rien ne pouvait abattre. C'était à New-York, après tout, que l'on sentait le moins la crise.

Le lendemain, Selden téléphona à un cousin banquier et lui expliqua qu'il cherchait du travail. La réponse fut inespérée :

— Justement, nous avons eu deux suicides la semaine dernière; les places sont à prendre.

On l'installa dans une grande pièce surchauffée où les employés travaillaient en bras de chemise. Il eut bientôt, comme les autres, l'air d'un débardeur qui a tombé sa veste pour manier les grosses statistiques américaines. Le premier avancement fut d'être admis au déjeuner des directeurs, servi à 1 h. 45 sur un bureau couvert d'une nappe. On y parlait toujours du krach, chacun racontait ses épreuves, il se nouait des amitiés de tranchées. Ce fut un enracinement. Selden découvrit aussi que ses souffrances avaient disparu avec ses privilèges. Privé d'auto, il se moqua des embarras de la circulation. Ayant renoncé aux bonnes manières, il garda sa place dans le métro, et s'y trouva confortable. A son égard, pour un temps au moins, le chantage était devenu sans objet. Finies, les photographies superposées attestant qu'il avait embrassé des inconnues, les traités secrets avec ses anciennes maîtresses, stipulant qu'elles ne l'importuneraient plus au

téléphone (et il fallait encore payer, après coup, l'adjonction de codicilles pour la télévision). Jeune, vigoureux, frotté d'Occident, Selden remportait maintenant des succès réels auprès de femmes plaquées par l'Argent et réduites à suivre leurs préférences.

A la fin de décembre, Selden fut détaché à Chicago. Presque aussitôt, un de ses amis d'enfance vint le voir :

— Hello, Frank, quand viens-tu au club?

En janvier, pour la première fois, il participa à un déjeuner de Rotarians, fut apostrophé par le président, entonna ces cantiques que les hommes d'affaires malhonnêtes chantent faux, mais où les vrais Américains ne craignent pas de glisser une parole pour le voisin :

— Passe-moi de la houille, je te donnerai de la fonte.

C'était la naturalisation définitive.

Pendant un séjour à New-York, Selden rencontra le commissaire de la Transatlantique :

— Alors, monsieur Selden vous n'avez pas gardé un trop mauvais souvenir de ce voyage en seconde?

— Non, à propos, réservez-moi donc une cabine de luxe pour votre voyage de juillet prochain.

« En voilà un qui a déjà refait sa vie », pensait le commissaire en s'éloignant.

Selden le rappela :

— Et le retour dans les six semaines.

ALFRED FABRE-LUCE

SOUVENIRS DE MON AMBASSADE[1]

LES HOMMES D'ÉTAT FRANÇAIS DEVANT LES PROBLÈMES DE LA PAIX

ENTRETIENS AVEC LE MARÉCHAL JOFFRE

Il n'y avait qu'un seul point sur lequel plusieurs membres du gouvernement, parmi lesquels je crois pouvoir ranger M. Clemenceau, émettaient quelques doutes. Il s'agissait de l'assentiment à accorder à une Société des Nations. J'avais lieu de penser que M. Clemenceau était sceptique quant à la possibilité de mettre sur pied un tel organisme. Il admettait en principe qu'une pareille solution pour de futurs problèmes internationaux était souhaitable, mais doutait qu'elle pût être appliquée de façon satisfaisante.

Si Louis XIV à son apogée avait dit : « L'État, c'est moi », M. Clemenceau, comme président du Conseil de la République Française, aurait pu dire pendant une année : « Le gouvernement, c'est moi. » Dans les télégrammes que j'adressais de temps à autre au Département d'État, je saisissais fréquemment l'occasion de parler de son courage, de sa puissance de volonté, et de la popularité dont il jouissait dans l'armée aussi bien qu'à l'arrière.

Agé de soixante-seize ans quand il prit le pouvoir le 17 novembre 1917, Georges Clemenceau, déjà très en vedette à

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre, 1er, 15 novembre, 1er, 15 décembre 1930 et 1er janvier 1931.

l'époque où la IIIe République avait vu le jour, près d'un demi-siècle plus tôt, semblait être resté aussi vigoureux au physique et au moral qu'un homme de cinquante ans. Doué d'une grande énergie de parole, inspirant la confiance du fait qu'on savait qu'il ne ferait pas de vaines promesses, Clemenceau devint une idole populaire, telle que les Français n'en avaient pas vu depuis le général Boulanger. Au Parlement, son esprit incisif et ses ripostes audacieuses l'avaient fait craindre tout autant qu'il était aimé. Ses interventions subites et irrésistibles avaient d'ailleurs souvent suffi pour renverser un gouvernement. C'était le seul survivant du groupe de membres de l'Assemblée Nationale qui avaient protesté contre la cession à l'Allemagne de l'Alsace et de la Lorraine. Il n'avait, d'ailleurs, jamais désarmé à cet égard, ainsi que l'avait démontré son activité de journaliste où se retrouvaient toutes les qualités de son talent oratoire.

Une question se pose toutefois, celle de savoir si son influence fut toujours exercée sans parti-pris et exclusivement selon les données de ses principes, ou bien s'il avait parfois l'arrière-pensée de discréditer ses adversaires ayant fait partie des gouvernements précédents. C'est un point sur lequel les avis seraient certainement partagés.

Il faut reconnaître qu'il était fortement poussé par ses préjugés. Toutefois, pour ma part, je reste convaincu qu'il a fait un usage hautement patriotique de toute l'énergie de son être, en se consacrant à la protection de son pays. Aucun autre Français n'aurait pu à tel point inspirer la confiance et aucun n'aurait pu achever la tâche avec autant de succès. Intransigeant comme il l'était, sceptique et parfois même cynique, il n'avait ni l'idéalisme d'un Ribot, ni l'esprit conciliant d'un Briand. Mais c'était lui l'homme qu'il fallait au pays pour affronter la crise imposée par les défaites militaires, les intrigues de propagandistes corrompus et les graves complications ouvrières. Il jouissait en plus de la confiance de l'armée, qui se méfie toujours de tout empiétement de l'autorité civile[1].

1. Voir René Benjamin, *M. Clemenceau dans la retraite*; Jean Martet, *le silence de M. Clemenceau, M. Clemenceau peint par lui-même, le Tigre*; Georges Suarez, *la Vie orgueilleuse de Clemenceau.*

Sans chercher à tracer ici le portrait de tous les principaux personnages qui conduisent la vie politique de la France, il y a un homme d'État distingué dont je me fais un devoir de parler. C'est le président Poincaré.

En revoyant la part qu'il a prise dans les affaires de la nation française, mon opinion est que, quand l'histoire de cette guerre sera écrite et qu'on rendra justice à l'œuvre de tous ceux qui y jouèrent leur rôle, le président Poincaré sera reconnu comme ayant été un chef d'État sage, patriote et sûr, à l'heure où le besoin d'un tel homme se faisait sentir. Du fait qu'il n'avait ni l'allant, ni le magnétisme personnel, ni la nature agressive d'un Clemenceau, ni l'amabilité d'un Briand, ni le *brio* d'un Viviani, il a pu ne pas apparaître aux yeux du public comme le héros idéal qu'on souhaitait. Mais si cela est vrai, il faut convenir qu'avec lui la France était à l'abri du danger qu'aurait pu faire courir au pays un homme d'État cherchant avant tout à éblouir, alors que l'équilibre et un jugement sain étaient exigés pour la solution des nombreux problèmes si pénibles posés par la guerre. Dans ses actes de même que dans ses déclarations publiques, j'ai toujours retrouvé ses qualités de sincérité et de justice.

Mon excellent ami M. Ribot avait eu quelques difficultés avec les socialistes depuis le printemps de 1917. Un conflit avait surgi alors au sujet du Congrès socialiste qu'on se proposait de réunir à Stockholm, où des membres de ce parti tant alliés que neutres devaient se réunir pour discuter les buts de guerre des deux groupes de belligérants.

L'empressement que mit l'Allemagne à se rallier à cette proposition amena les Puissances alliées et associées à l'examiner avec circonspection. La Russie seule semblait disposée à donner son assentiment. La France et l'Angleterre crurent ultérieurement devoir refuser des passeports à ceux qui voudraient s'y rendre.

Le 26 avril 1917, le parti socialiste de France résolut de ne pas nommer de délégués. Mais, au mois de mai, les socialistes minoritaires firent bande à part en acceptant l'invitation pour Stockholm. Ce geste reçut l'approbation de la majorité de l'importante fédération socialiste de la Seine. Au mois de juin, et de nouveau en août, il y eut des séances agitées à la

Chambre, où M. Ribot réussit à rallier sa majorité pour refuser les passeports et se justifier des accusations d'impérialisme.

Néanmoins, le groupe socialiste restait à l'affût d'une occasion pour provoquer sa chute.

Le prétexte fut trouvé à propos du mouvement défaitiste qu'on observait alors de certains côtés. Des accusations étaient portées ouvertement dans la presse contre des hommes en vue tels que le ministre de l'Intérieur, M. Malvy, et contre l'ancien Président du Conseil, M. Caillaux, ainsi que contre d'obscurs individus tels que Bolo Pacha, Almereyda, Duval, Landau, Goldsky et d'autres dont les noms venaient pour la première fois sous les yeux du public. Se trouvant impuissant à gouverner contre l'opposition systématique des socialistes, M. Ribot donna sa démission de président du Conseil le 7 septembre, mais consentit à conserver le portefeuille de ministre des Affaires étrangères dans le gouvernement formé par M. Paul Painlevé. M. Ribot fut toutefois obligé de se retirer par la suite, et ce fut M. Louis Barthou qui le remplaça aux Affaires étrangères.

Le ministère Painlevé dut démissionner à son tour le 16 novembre, se trouvant mis en minorité par 91 voix à la Chambre.

C'est à Georges Clemenceau qu'on fit confiance avec l'appui unanime du public français, à l'exception des groupes socialistes qui le combattaient à la Chambre.

Il donna le ton de sa politique comme président du Conseil et comme ministre de la Guerre, en soumettant son programme à la Chambre immédiatement après la constitution de son ministère.

— Je ne vous ferai pas de promesses, — dit-il. — Je ferai la guerre.

Pendant onze mois et trois semaines, il continua, infatigable, de « faire la guerre ».

Les qualités et les méthodes de gouvernement de M. Clemenceau ne tardèrent pas à apparaître. On avait prétendu qu'il « n'oserait pas » ordonner des poursuites contre des hommes haut placés, même si ces derniers étaient accusés d'intelligences avec l'ennemi. Il prouva qu'il demandait tout d'abord à tirer au clair les questions restées obscures et qu'il

ne tiendrait nul compte des influences politiques, lorsque l'intérêt suprême de la France serait en jeu.

En écrivant au Secrétaire d'État M. Lansing, au début de l'année suivante, j'exposai ainsi la situation générale :

L'Ambassadeur Sharp au Secrétaire Lansing.

Paris, le 2... février 1918.

Monsieur le Secrétaire,

Ainsi que je vous l'ai signalé dans mon rapport télégraphique du 18 courant, certaines complications qui ne sont point d'ordre exclusivement politique en sont venues à exercer une influence considérable sur l'opinion. Le résultat, c'est que le gouvernement actuel se trouve en même temps renforcé et affaibli. Je parle des suites de l'affaire Bolo Pacha.

Il est indiscutable que le procès et la condamnation de Bolo Pacha, dont le nom depuis six mois est devenu le synonyme d'intrigues inavouables et de trahison, ont rendu Clemenceau plus populaire que jamais. Pendant un temps, l'arrestation de M. Caillaux, sur lequel pèsent des accusations diverses, vint encore rehausser le prestige de M. Clemenceau. Mais on dit que les amis de M. Caillaux, comprenant de nombreux socialistes ainsi que des personnages d'autres groupes dont tous ne sont pas encore connus, chercheraient à reprendre l'offensive. On prétend qu'ils sont très actifs en ce moment, et cherchent à renverser le ministère Clemenceau.

En ce qui concerne la mise à exécution de ce projet, on entend souvent parler à l'heure qu'il est de menaces de désordres populaires, visant à fomenter dans les fabriques de munitions des grèves qui seraient déclanchées sous peu. Un député très en vue, qui est directeur d'un des principaux journaux parisiens, m'apprit hier que ces grèves devaient être déclarées mercredi prochain, le 27 courant. Je ne doute pas que vous ayez lu avec un vif intérêt les comptes rendus des conférences interalliées du travail qui siègent actuellement à Londres. Mon interlocuteur m'a dit, d'autre part, qu'une demande de passeports serait adressée aux gouvernements français et anglais pour la conférence socialiste internationale, qui ressemblera beaucoup à celle que l'on se proposait de tenir l'été dernier à Stockholm. Au cas où les passeports seraient refusés aux délégués, l'ordre de grève serait lancé aussitôt. Il y a quelques semaines, Clemenceau agit avec énergie en arrêtant à son début une formidable grève qui menaçait dans une fabrique de munitions. Les détails se font connaître petit à petit. Il paraît qu'il répondit par un ultimatum déclarant que, si les ouvriers quittaient leur travail, ils seraient sur-le-champ envoyés au front. Il faut croire qu'ils aimaient mieux l'arrière, puisqu'ils ne se mirent pas en grève.

Ce même député m'a dit que tout le monde craint Clemenceau

et que ses adversaires à la Chambre n'osent jamais lever la voix quand ils parlent de lui entre eux. Il semblerait que le sobriquet du *Tigre* qui lui a été donné n'est point injustifié.

Une histoire assez amusante m'a même été racontée. Le président Poincaré lui-même aurait vivement écarté deux Français qui venaient le trouver de la part de la reine-mère d'Espagne, autrichiennne d'origine mais intensément anti-allemande; ces envoyés voulaient parler de la paix. Le Président de la République, très gêné, se hâta de leur conseiller de s'adresser au gouvernement. Quand M. Clemenceau apprit la chose, il fit immédiatement arrêter ces deux hommes et les plaça sous bonne garde au front même.

Veuillez agréer, monsieur le Secrétaire, etc...

W. G. SHARP

Le 1er avril 1918, je télégraphiai au Président Wilson :

Il est certain que l'aviation tant anglaise que française, beaucoup plus active que l'allemande, a joué un rôle primordial en jetant de nombreuses tonnes de bombes, et en ayant l'idée de se servir de mitrailleuses à des altitudes basses pour faucher les colonnes ennemies en pleine avance. Deux divisions allemandes tout entières furent arrêtées et littéralement mises en déroute par une telle attaque d'avions français. Si cette nouvelle arme pouvait être développée assez rapidement par les Alliés, elle constituerait peut-être le facteur décisif pour gagner la guerre. Ce n'est que par ce moyen-là qu'un véritable sentiment de crainte a pu être porté au delà des lignes et semé dans le peuple allemand.

En terminant, je signalai que Clemenceau passait une grande partie de son temps dans les tranchées, encourageant les troupes de sa présence, et qu'il avait largement soutenu le moral du pays.

L'ambassadeur Sharp au Secrétaire Lansing.

Paris, le 11 avril 1918.

Monsieur le Secrétaire,

Les événements inattendus qui ont caractérisé la guerre depuis son début ont rendu impossible toute prévision raisonnée. Mais il paraît indiscutable que la grande bataille, qui fait rage dans le Nord sur toute la longueur du front britannique et à l'extrémité nord du front français, annonce une décision dont l'importance dépassera tout ce qui a eu lieu depuis la retraite de l'ennemi après la Marne. Je crois que l'Allemagne a décidé de risquer l'issue de la guerre sur le succès ou l'échec de cette offensive. La situation est grave pour les Alliés, parce que l'armée ennemie a une très grande supériorité numé-

rique. Homme pour homme, les Français prouveraient, comme ils l'ont fait par le passé, qu'ils sont plus forts que les Allemands, alors que les Anglais, tout aussi braves que les Français mais moins stratèges qu'eux, pourraient toujours tenir. Mais l'Allemagne a dû jeter toute sa mise sur la table pour cette offensive. Elle était poussée par sa confiance arrogante dans sa puissance militaire, et de plus elle avait à tenir compte de sa situation intérieure. Si l'offensive venait à échouer, les Allemands en seraient démoralisés à un degré peut-être désastreux pour eux, ce qui amènerait sans doute des propositions de paix pour sauver leur pays d'un effondrement.

Je voudrais pouvoir en toute confiance prédire une victoire des armées alliées comme issue de la bataille qui se livre en ce moment. Mais jusqu'à ce que les États-Unis aient fait entrer effectivement en ligne une armée d'au moins un demi-million d'hommes, le mieux que l'on puisse espérer, c'est de pouvoir arrêter toute avance considérable de la part de l'ennemi.

D'après mes propres observations, la présence au front de 50 000 aviateurs avec leurs avions de bombardement aurait plus d'importance pour attaquer l'ennemi que des troupes d'un effectif dix fois plus fort dans les tranchées. Même les obus du plus gros calibre n'ont pas déconcerté les forces ennemies, dans leur avance, autant que les attaques venant des airs.

M. Cambon m'a dit ce matin qu'il craignait que l'ennemi n'amenât sur le front occidental les troupes de l'Ukraine et d'autres secteurs russes. On entend souvent dire qu'il y a au moins un quart de million d'hommes de troupes autrichiennes en arrière des lignes ennemies. On peut garder bon espoir, du fait que les Français affirment avoir d'excellentes réserves. Mais, après tout, c'est sans doute sur leur stratégie et sur leurs opérations conduites avec tant d'habileté qu'il faut surtout compter pour arrêter l'avance allemande.

Un Français très connu dans le civil, et actuellement en liaison avec son gouvernement, m'a dit l'autre jour qu'on redoutait une avance des Allemands leur permettant d'occuper les houillères de Béthune. Ils en sont actuellement à une distance d'environ onze ou douze kilomètres. Le travail dans les mines ne se fait plus que de nuit, afin d'éviter le repérage par l'artillerie ennemie. Dans les premières semaines de la guerre, les houillères de Lens furent prises par les Allemands. Si celles de Béthune tombaient entre leurs mains, il ne resterait plus à la France qu'une production annuelle de dix millions de tonnes dans le Centre, au lieu de la production normale de quarante millions de tonnes.

Dans tous les cas, je suis heureux de pouvoir vous assurer que le moral du gouvernement et du peuple français est en tous points admirable. On peut dire sans exagération que, près de quatre années après la bataille de la Marne, leur courage et leur résolution restent indomptables, tels qu'ils l'étaient alors. Quand l'histoire véritable de la grande guerre sera écrite, le trait saillant sera le récit glorieux

du dévouement et de l'héroïsme avec lesquels la France répondit à l'appel du devoir national et du sacrifice individuel.

Dans mes rapports adressés au Département d'État, j'ai cherché à éviter de mentionner les bruits de toutes sortes que l'on répandait. La plupart d'entre eux n'ont aucun fondement et cèdent la place, le lendemain, à d'autres qui leur sont diamétralement opposés. On parle ainsi de complots ourdis pour fomenter des soulèvements contre le gouvernement, d'un sentiment d'hostilité envers les armées anglaise et américaine, et l'on insiste outre-mesure sur la nécessité d'une propagande américaine en France pour faire valoir nos actes et la pureté de nos motifs. Les meilleures preuves de notre esprit sérieux se trouvent dans la présence de nos troupes au front en nombre considérable, et dans les déclarations du président Wilson qui sont si largement répandues. Je suis certain qu'aucun Américain en France n'a lieu de douter de la confiance et même de l'affection que le peuple français accorde à notre pays.

Veuillez agréer, etc.

W. G. SHARP

Se rendant compte de la gravité de la situation, la Confédération générale du Travail lança le 18 avril un appel à tous ses membres les invitant de s'abstenir le 1er mai, date pour laquelle on avait proposé une grève générale. Des grèves partielles continuèrent néanmoins, et certaines d'entre elles nuisaient à des industries dont l'importance était capitale. M. Clemenceau trouva la solution en imposant une transaction quand une délégation de grévistes vint le voir le 18 mai.

La presse ne donna que de rares détails sur cet entretien, mais, d'après les renseignements qui me parvinrent à l'Ambassade, les délégués réclamaient : 1° le retrait de l'ordre envoyant au front les ouvriers mobilisés ; 2° une augmentation générale des salaires ; 3° des explications nettes sur les raisons pour lesquelles la France continuait à se battre et sur l'espoir qu'il pourrait y avoir d'une paix prochaine.

M. Clemenceau répondit : 1° l'ordre d'envoyer au front les ouvriers mobilisés ne pouvait sans inconvénient être rapporté, puisqu'un tel geste aurait surtout en ce moment une allure antipatriotique; mais l'ordre pouvait être appliqué de façon à tenir compte des cas qui méritaient vraiment d'être considérés comme exceptionnels; 2° la question de l'augmentation des salaires serait examinée et satisfaction serait donnée ; 3° la France n'avait jamais reçu de propositions officielles

de paix offrant des garanties quelconques, mais aucune proposition sérieuse ne serait négligée quand elle viendrait. En attendant, le pays n'avait pas autre chose à faire que de se battre.

Ces réponses furent acceptées par les délégués comme étant provisoirement suffisantes. La situation avait été menaçante au point que plusieurs divisions de cavalerie étaient tenues prêtes pour se rendre aussitôt dans divers centres industriels, au cas où les négociations auraient échoué.

Les réponses faites par M. Clemenceau aux délégués, relativement à la paix, correspondaient à une préoccupation qui était devenue générale, bien qu'aucun homme responsable n'eût pu douter que le pays se vît obligé de continuer la lutte, tant que des conditions satisfaisantes ne seraient pas assurées.

Sans même attendre la grande offensive allemande, cette question avait été portée à l'attention du public par la seconde lettre de lord Lansdowne[1], dont certains extraits avaient paru dans la presse parisienne les 6 et 7 mars. Les commentaires avaient été défavorables.

Par une coïncidence étrange, quelques jours auparavant j'avais moi-même précisé, dans une lettre au Président Wilson, mes vues sur ce problème.

L'Ambassadeur Sharp au Président Wilson.

Paris, le ... mars 1918.

Monsieur le Président,

A une heure où la situation me semble plus tendue qu'elle ne l'a jamais été depuis les premières semaines de la guerre, et où il faut prévoir les conséquences non seulement sur l'évolution de la guerre mais sur la paix qui suivra, je crois devoir vous soumettre en toute franchise mes opinions sur la situation générale. Pour tout dire, j'ai beaucoup hésité avant d'en prendre mon parti, n'étant pas très sûr que mes idées soient en harmonie avec les vôtres ni qu'elles puissent même vous être très utiles. D'ailleurs les événements qui nous atten-

1. « J'ai lu la lettre de lord Lansdowne. Il voudrait croire aux assurances allemandes et accepter que la question de l'Alsace-Lorraine soit débattue par une conférence de paix au lieu d'être une affaire réglée à l'avance qu'il n'y aurait plus qu'à entériner. La lettre a fait moins de mal ici qu'on n'aurait pu craindre. » *Le Journal de lord Bertie*, 7 mars 1918.

dent demain pourraient changer de fond en comble mes opinions d'aujourd'hui.

Toutefois, en vous écrivant, je suis rassuré par l'esprit d'équité dans lequel vous jugerez mes motifs et prendrez ma lettre en considération. Je crois accomplir ainsi mon suprême devoir comme témoin de ces trois années et demie de lutte et de souffrances.

Il me semble que nous ne sommes pas loin d'une bifurcation dans l'évolution de la guerre. Une route mène vers la conclusion d'une paix diplomatique, et l'autre vers l'épreuve de la bataille comme au moyen-âge. Je crois que la première conduirait non seulement le plus rapidement au but, mais aussi avec les résultats les meilleurs et les plus durables.

Afin qu'on ne se méprenne pas sur ce qui suivra, je voudrais tout d'abord déclarer que de cœur et d'esprit j'ai approuvé tous les gestes de notre gouvernement. Je ne vois pas comment notre entrée en guerre aurait pu être évitée, ni comment nos actes auraient pu être plus sagement dirigés. D'autre part, j'ai la plus grande confiance dans notre politique à venir.

Les événements de ces dernières semaines peuvent sembler décourageants du point de vue purement militaire. Néanmoins je crois qu'en incitant les esprits à raisonner, ils ont soulevé quelques voiles. Votre message a jeté une lumière nouvelle sur le champ de bataille ensanglanté de l'Europe.

Toutefois, là où il s'agit de forces adverses, il faut une volonté commune pour régler un différend. Est-ce possible? Au risque d'être traité d'optimiste et de visionnaire, mais bien certainement pas de défaitiste, je répondrai oui. Il est malheureusement vrai que les paroles de Hertling[1] manquent de candeur et révèlent une arrogance qui a rendu le nom du gouvernement allemand abhorré à juste titre au cours de la guerre. Mais elles contiennent tout de même moins d'injures contre les Puissances alliées, et constituent un aveu bien franc d'un désir de paix allant jusqu'à l'acquiescement aux quatre principes énoncés dans votre dernier message. C'est là ce qu'il y a de plus encourageant. Il y a tout lieu de supposer qu'un parti pacifiste assez puissant en Allemagne les oblige à se prononcer, malgré la grosse influence des militaristes, au premier rang desquels il faut placer Hindenbourg. Que les Alliés encouragent cette tendance, elle gagnera encore de la force. J'espère que la réponse qu'on attend du comte Czernin ira même plus loin dans cette voie.

Mais peut-on se fier à eux? Le jour viendra où on le devra inévitablement, si la paix doit revenir sur terre. Ces propos pacifistes de l'ennemi ne constituent-ils qu'un simple camouflage, pour dissimuler

1. Le comte Hertling, Chancelier impérial allemand, et le comte Czernin, ministre des Affaires Étrangères autrichien, avaient antérieurement tous les deux, à la date du 24 janvier 1918, prononcé des discours posant des conditions de paix possibles.

des projets plus funestes et plus ingénieux que jamais de la part du gouvernement allemand? Presque toute la presse, à l'exception des organes socialistes, le croit. Certains de nos grands quotidiens de New-York emboîtent déjà le pas.

Depuis le premier échange de ces « Notes de paix », comme on les nomme, j'ai surveillé avec le plus vif intérêt la marche des événements pour voir si l'on pourrait trouver d'un commun accord des bases possibles. L'enjeu est certainement le plus considérable qui se soit jamais vu dans les problèmes de ce monde. Dernièrement encore on aurait cherché en vain le moindre signe de rapprochement entre les thèses diverses. Mais grâce à votre patience et à votre tolérance, ainsi qu'à votre sagesse en exposant notre point de vue, un pas a certainement été franchi. Mon vœu le plus cher est que tous ces efforts pour rétablir une paix juste, honorable et défendable, puissent porter leurs fruits avant une reprise générale des hostilités dans des conditions beaucoup plus terribles que jamais.

Les hostilités une fois reprises, de tels résultats seraient même plus difficiles à atteindre. Non seulement on reverrait le carnage intense, mais une situation nouvelle serait créée par l'occupation possible d'autres territoires, et la perspective de voir de nouvelles Puissances neutres entraînées dans le conflit.

La supériorité numérique du groupe des Alliés par comparaison avec l'ennemi constitue en même temps leur faiblesse et leur force. En écrivant l'autre jour au colonel House afin de lui transmettre une lettre du professeur Herron, je comparais la position des Alliés avec celle d'un jongleur obligé de garder une douzaine de balles toujours en l'air, sachant qu'il suffirait qu'une seule d'elles tombât pour le mettre hors du jeu. Bien que la tâche de l'ennemi soit similaire, il a moins de balles à surveiller.

. . . . . .

Si j'ai su bien comprendre, l'influence de notre gouvernement sera beaucoup plus grande en réalisant les idéals élevés que vous avez si admirablement défendus, si la paix est négociée par la voie diplomatique, que si elle dépend de victoires sur le champ de bataille.

Il y a une huitaine de jours, M. Jules Cambon me disait que, tout en étant un ami et un admirateur chaleureux des États-Unis, il estimait que notre gouvernement ne comprenait pas la politique européenne, qui est toute différente de l'américaine. Il jugeait que nos buts planaient trop dans le domaine de l'idéal pour être applicables en Europe. S'il n'hésita pas à formuler cette affirmation, c'est du fait de la très grande franchise qui a toujours existé entre lui et moi.

Malgré la divergence de vues sur les buts de guerre, votre influence sera très grande pour ramener la paix en Europe. Car la cause des Alliés serait irrémédiablement perdue sans nous. Les avis du président des États-Unis sont donc non seulement sérieusement pris en considération, mais de jour en jour l'opinion publique paraît de plus en plus disposée à reconnaître en lui un chef.

Néanmoins, de ce fait même découle une situation qui pourrait devenir délicate. Je m'en suis déjà aperçu en considérant les principaux hommes politiques des Puissances alliées, en France surtout. Je crois qu'on pourrait en dire tout autant de l'Angleterre. Les socialistes ont adopté presque comme articles de foi les principes énoncés par notre gouvernement. M. Pichon me fit observer l'autre jour, sur un ton de bonne humeur mais en y insistant tout de même, que les socialistes, qui s'opposent avec un tel acharnement au gouvernement français actuel, tirent parti des paroles de votre message. Il ajouta toutefois qu'heureusement tout le monde en France paraissait également accepter ce message. Étant donné d'une part toutes les ambitions personnelles et les jalousies sur les questions de prestige qui divisent les chefs de parti, et de l'autre les problèmes d'importance nationale que l'Amérique a entrepris de défendre en insistant pour qu'ils fussent reconnus, l'acceptation générale de ces principes ne pourra être obtenue que grâce à notre pouvoir d'éviter une défaite alliée.

En étudiant les diverses notes échangées aussitôt avant la déclaration de guerre en 1914, telles qu'on les trouve dans les livres publiés officiellement par les gouvernements intéressés, je constatai qu'on n'avait jamais vu deux des représentants de ces gouvernements, même chez les Alliés, se réunir et converser directement sur les très graves sujets évoqués. Les télégrammes expédiés d'une capitale à une autre semblaient avoir servi principalement à compliquer la situation.

Si la paix doit venir ultérieurement grâce à un échange de vues entre les gouvernements alliés et les Puissances centrales, les chefs responsables doivent forcément se réunir un jour ou l'autre en quelque lieu. Le programme de cette réunion serait extrêmement difficile à élaborer. Bien que nous ne puissions pas formuler une telle proposition en ce moment, il me semble qu'on encourrait une responsabilité très grave de part et d'autre en la rejetant. Après les terribles sacrifices consentis, et dans l'attente de sacrifices à venir qui seront peut-être plus lourds encore, il y aurait de quoi perdre toute foi dans l'humanité si l'on croyait qu'un rapprochement est à jamais interdit.

En formulant cette opinion, je ne perds pas de vue les revendications impossibles de l'ennemi et la nature agressive de ses aspirations. Les propos arrogants et irréfléchis du Kaiser sont particulièrement décourageants, si l'on songe que cet homme pourrait réussir dans son entreprise. La mainmise violente sur les provinces russes, les conditions de paix si sévères imposées en ce moment à la malheureuse Roumanie, ne permettent guère d'espérer une entente mutuelle s'inspirant de vos vues élevées. Je ne suis pas en mesure de savoir jusqu'à quel point l'esprit militaire domine en Allemagne à cette heure. Mais je ne doute pas qu'il n'y ait par tout l'Empire un sentiment puissant en faveur d'une paix prochaine. L'Autriche la réclamerait demain en offrant des conditions généreuses, si elle était

assurée de sa sécurité vis-à-vis de sa formidable alliée. En l'isolant par le moyen de négociations de paix, on mettrait bientôt fin à la guerre.

Je crois même qu'en toute probabilité une seule condition posée par les Alliés risquerait de rendre impossible tout accord avec l'Allemagne. Elle concernerait le retour à la France de l'Alsace et de la Lorraine. Dieu sait que, si cela dépendait de moi, et si je pouvais arriver à cette solution sans troubler la paix future de l'Europe, je ferais non seulement rendre à la France l'Alsace et la Lorraine, mais j'y ajouterais une indemnité égale au milliard de dollars qui lui fut arraché par l'Allemagne il y a près d'un demi siècle, et aux intérêts de cette somme accumulés depuis 1871 jusqu'à ce jour. Mais le « jamais » de von Kühlmann, jeté en réponse à cette demande, ne sera révoqué qu'à la suite de notre victoire militaire décisive. Il convient d'ajouter que si le « jamais » de von Kühlmann[1] reste invariable, il faut en dire autant de la position prise par la France vis-à-vis de l'Alsace et de la Lorraine. La restitution de ces deux provinces perdues est devenue pour elle le véritable cri de guerre.

Avant de conclure, je dois rendre un hommage bien mérité à la bravoure aussi grande que jamais, et à vrai dire magnifique, des soldats français et anglais sur le front, au cours de cette épreuve sans précédent. La France, l'Angleterre aussi à ce que je crois, gardent toujours confiance dans l'armée américaine. C'est là un trait des plus touchants pour ceux qui connaissent toute l'étendue de leurs souffrances. Il y a de quoi ajouter à la confiance que nous inspirent déjà la belle allure et la conduite parfaite de nos soldats, appuyés par la vaste préparation de notre pays.

Veuillez croire, monsieur le Président, etc.

W. G. SHARP

Un mois plus tard, on apprit des nouvelles sensationnelles concernant les conversations visant à la paix. M. Clemenceau publia alors la lettre adressée par l'Empereur Charles d'Autriche à son beau-frère, le prince Sixte de Bourbon, en le priant de faire parvenir au président Poincaré un message concernant les possibilités d'une négociation[2].

Le public en fut stupéfait, d'autant plus que la lettre avait

1. Le sous-secrétaire d'État Robert von Kühlmann, qui affirma que l'Allemagne ne rendrait « jamais » l'Alsace et la Lorraine à la France, avait antérieurement, en sa qualité de Conseiller de l'Ambassade d'Allemagne à Londres, affirmé que l'Angleterre ne déclarerait « jamais » la guerre à l'Allemagne. Voir le *Mémoire du Prince Lichnowsky*.

2. Voir prince Sixte de Bourbon, *l'Offre de paix séparée de l'Autriche*, et les articles anonymes parus dans la *Revue des Deux Mondes* en 1929 et 1930, *la Paix des Empires centraux*, et *les Étapes de l'idée de paix pendant la guerre*.

été écrite un an auparavant et que le secret en avait été gardé par le gouvernement français. Il est vrai que M. Ribot avait prononcé, au cours d'une déclaration au Parlement, quelques mots relatifs à des ouvertures de paix venant de l'Autriche. Mais il n'avait pas donné de précisions.

A l'époque, j'avais été avisé d'une source confidentielle que le gouvernement français avait effectivement été sondé. Les émissaires, décrits comme étant « deux Belges occupant une haute situation dans leur pays » afin de ménager leur incognito, n'étaient autres que les Princes Sixte et Xavier de Bourbon, frères de l'impératrice Zita. En effet, ils étaient officiers de l'armée belge, parce qu'en leur qualité de membres d'une dynastie ayant régné en France, il leur était interdit par les lois de servir sous le drapeau français. Ils avaient proposé une paix basée sur le retour de l'Alsace et de la Lorraine à la France. Cette tentative de négociations avait échoué, parce que le gouvernement français n'avait pas confiance dans la sincérité de ces propositions.

Le geste de M. Clemenceau, en livrant à la presse le texte même de la lettre du prince Sixte, étonna d'autant plus que cette lettre était un message adressé au président Poincaré. La presse parisienne tout entière approuva le président du Conseil d'avoir publié la lettre devenue célèbre. Mais dans certains milieux, on jugeait que c'était là une lourde erreur de tactique. A une autre heure, un incident pareil aurait donné lieu à de violentes interpellations à la Chambre des Députés. Le parti socialiste profita de l'incident pour renouveler ses attaques contre ce qu'il appelait la diplomatie secrète; d'autres personnalités, d'opinions fort différentes, déplorèrent également cette publication. Un comité comprenant des hommes tels que le baron Denys Cochin, Albert Thomas et Marcel Cachin eut une conférence avec M. Clemenceau à ce sujet.

En fait, le président Poincaré avait agi avec une parfaite correction en montrant la lettre à M. Ribot, qui était alors président du Conseil et ministre des Affaires Étrangères. Il était tout naturel que M. Ribot mît aussitôt M. Lloyd George et M. Sonnino au courant. L'homme de bonne foi qu'était M. Ribot n'aurait pas pu chercher à agir sans consulter ses

alliés. Mais on aurait pu supposer que l'affaire en serait restée là, s'il était jugé inopportun de négocier : la lettre aurait pu être mise de côté pour servir dans la suite, si l'occasion s'en présentait. C'est pourquoi on estima, dans certains milieux, que M. Clemenceau, qui n'était pas ministre des Affaires Étrangères et qui agissait pour sa défense personnelle après avoir été mis en cause, avait renoncé par cette publicité à un instrument qui, tenu en réserve, aurait pu avoir une grande importance. Au lieu de cela, tout espoir d'une paix arrangée par l'entremise de l'Autriche était perdu, les intérêts de l'Autriche et de l'Allemagne se trouvant dès lors réunis d'un lien plus ferme que jamais, du fait de cette indiscrétion.

Entre autres rumeurs relatives à des projets tendant à provoquer la chute de M. Clemenceau on entendait dire que le président Poincaré avait reçu le conseil de constituer un gouvernement composé de membres « non-parlementaires ». On prétendait que c'était son droit, puisque la coutume seule avait fait réserver les portefeuilles aux membres du Parlement. Mais, d'autre part, on savait très bien que M. Poincaré, toujours respectueux des formes établies, répugnerait à suivre de tels conseils.

. . . . . .

Au mois de mai, je reçus à la Chancellerie deux visites du général Niessel, chef de la mission militaire française en Russie. Il venait de la part de M. Clemenceau et je compris que ses vues étaient conformes à celles du gouvernement français.

Il m'entretint longuement de la situation en Russie, d'où il était rentré vers le milieu de mars après y avoir passé sept mois. Il avait eu l'occasion d'étudier Trotsky, et il me le dépeignit comme étant un homme aussi habile qu'astucieux, mais manquant de jugement et de sens pratique. La Russie avait surtout besoin d'un travail de reconstruction qui faisait complètement défaut, alors que les milieux conservateurs combattaient le nouveau régime tout en n'ayant pas assez d'influence pour le renverser. La situation était donc chaotique. Dans de nombreux endroits, l'ouvrier touchait régulièrement son salaire tout en se refusant à travailler. Les petites fermes n'arrivaient pas à vendre leurs produits et les

vastes terres des anciens propriétaires n'étaient pas cultivées, faute d'argent. Une famine était à craindre.

Le général Niessel me fit observer que le peuple russe au désespoir pourrait bien se retourner vers l'Allemagne, en lui demandant d'assurer l'ordre. Il ajouta que beaucoup de ceux qui s'opposaient au joug des Bolcheviks accueilleraient avec joie l'intervention allemande, comme étant préférable aux souffrances imposées par le despotisme au pouvoir. De là, il conclut que l'intervention japonaise était nécessaire pour éviter la domination allemande. Beaucoup de députés qui jusqu'alors s'étaient opposés à une telle solution en étaient venus à l'envisager favorablement.

Quinze jours plus tard, M. Clemenceau lui-même évoqua cette question, au cours d'un entretien qu'il eut avec moi. Il appela mon attention sur un rapport des plus complets qui venait d'être achevé par M. Albert Lévy, comme suite à de nombreuses conversations que ce dernier avait eues avec des personnages russes très en vue, dont beaucoup appartenaient aux milieux dirigeants et qui arrivaient de Russie à l'époque récente où il occupait lui-même un poste en Scandinavie.

L'opinion se portait ainsi de plus en plus vers une intervention japonaise en Russie.

. . . . . .

. . . . . .

Le 9 juin, je télégraphiai que, tout comme la grande offensive de la fin de mars, la nouvelle attaque allemande avait été arrêtée, mais après une avance telle qu'au cours de ces deux opérations, l'ennemi avait gagné près de quarante kilomètres en un endroit, bien que la moyenne sur toute la ligne eût été beaucoup moindre. On paraissait croire que l'ennemi se proposait de renouveler ses attaques dans l'espoir de prendre encore un peu de terrain à chaque fois, afin de mettre en batterie un nombre suffisant de pièces de gros calibre pour bombarder aisément la capitale.

Ce fut l'instant choisi par les socialistes pour soulever un incident à la Chambre des Députés. M. Clemenceau répliqua avec vigueur que ce n'était point le moment de critiquer les gestes de généraux aux qualités desquels il rendit hommage.

Un vote de confiance au gouvernement fut adopté par 377 voix contre 110 avec plus de 40 abstentions.

C'est au cours de ce discours que le président du Conseil, cédant sans doute à la fatigue donna certains détails concernant le front qu'il aurait peut-être mieux fait de passer sous silence. Ces rudes aveux de la situation difficile dans laquelle se trouvaient les armées alliées, et de la supériorité des forces adverses, semblaient avoir été arrachés à un homme qui s'était vu obligé d'envisager le plus grand péril.

En achevant sa réplique aux socialistes, M. Clemenceau reconnut clairement que l'issue de la guerre dépendait de l'arrivée des troupes américaines.

A mesure que l'été avançait, je m'apercevais que, depuis le début des hostilités, les socialistes révolutionnaires français perdaient toute influence. On n'en était plus à l'époque de l'agitation en faveur de la conférence socialiste de Stockholm, dix-huit mois plus tôt, alors qu'il fallait ménager l'opinion socialiste. J'attribuai cette évolution à plusieurs causes.

Tout d'abord l'exemple donné par le socialisme russe, révélant la faiblesse et l'incapacité au pouvoir en même temps que les excès et le despotisme de ses chefs, avait grandement discrédité les doctrines révolutionnaires dans le monde entier. Tous les amis des Alliés avaient cru voir dans la Russie le bastion des Alliés à l'Est, et l'on sait qu'il y eut un moment, quand l'avance rapide des Cosaques balayait tout devant eux, où Hindenburg lui-même, à l'aube de son prestige, signalait à ses troupes que leur cause serait perdue s'ils cédaient un pouce de terrain devant les Cosaques. Et pourtant, cette puissance formidable disparut aussi rapidement qu'elle avait surgi; et quand la Russie se fit remarquer de nouveau, ce fut par cette révolution invraisemblable qui renversa un régime absolu datant de deux siècles, pour le remplacer par un gouvernement démocratique qui s'éclipsa à son tour sous un règne de terreur et d'anarchie[1]. Ce qui n'empêchait pas que beaucoup de personnes prétendaient acclamer avec enthousiasme la chute de l'empire russe.

J'eus l'occasion de me rendre au ministère des Affaires

1. Voir notamment *Mémoires du général Broussilov*, traduction française avec préface du général Niessel.

Étrangères, un ou deux jours après. En attendant mon tour pour être reçu, je causai avec un des plus brillants des publicistes parisiens. Je lui demandai son opinion sur les événements de Russie. Sa réponse reflétait précisément ma propre pensée :

— Ce sera peut-être un bienfait, si les choses ne vont pas trop loin.

Pourtant, quelques mois plus tard, tout le monde dut reconnaître que la grande Alliée de l'Est avait lâché la partie au moment même où l'on paraissait pouvoir obtenir le meilleur résultat possible.

Les partisans de la révolution sociale en France ne pouvaient pas manquer de supporter les conséquences de ce drame, bien qu'ils fussent très différents des socialistes révolutionnaires russes par la qualité de leur caractère et par leur indépendance.

ENTRETIENS AVEC LE MARÉCHAL JOFFRE

Au cours de la guerre, j'avais souvent demandé à bénéficier des avis du maréchal Joffre. Il était resté un conseiller militaire que le gouvernement français était libre de consulter. Ses bureaux, dans la magnifique Salle des Maréchaux de l'École Militaire, dont les grandes fenêtres donnaient sur le Champ de Mars, étaient un lieu de rencontre pour tous les généraux qui avaient combattu sous ses ordres de 1914 à 1916 et qui devaient ultérieurement aider à gagner la guerre sous les ordres du maréchal Foch. Car c'est un fait à retenir que ceux qui, dans l'épreuve des batailles, avaient mérité l'estime et la confiance du vainqueur de la première bataille de la Marne, pendant les deux années et demie du début de la guerre — (et beaucoup d'entre eux, y compris Foch, avaient été provisoirement écartés quand l'étoile de Joffre sembla pâlir) — furent rappelés tôt ou tard pour prendre un commandement, et inscrivirent leurs noms dans l'histoire à la faveur de la campagne de 1918, connue depuis sous le nom de bataille de France. L'on sait en effet qu'elle commença avec la poussée allemande du mois de mars et qu'elle atteignit son point culminant avec

la deuxième bataille de la Marne et l'effondrement du militarisme allemand. Parmi ces illustres généraux se trouvaient notamment Mangin, Maistre, Buat, Castelnau, Debeney, Degoutte, Gouraud, Fayolle, Franchet d'Esperey et Foch lui-même qui devait bientôt être élevé au maréchalat. Lors de cette dernière occasion, de même que quand le général Foch fut nommé commandant en chef des armées alliées, les lettres échangées entre lui et le maréchal Joffre témoignèrent des relations de bonne camaraderie et d'estime mutuelle qui n'avaient jamais manqué de régner entre ces deux chefs illustres[1]. Des copies de cette correspondance m'ayant été communiquées à l'époque, je ne saurais mieux faire que de les reproduire ici.

Lettres échangées entre le Maréchal Joffre et le Maréchal Foch.

16 avril 1918.

Mon cher Ami,

J'ai appris avec satisfaction que l'on s'était enfin décidé à vous donner les pouvoirs de commandant en chef des Armées Alliées.

Vous avez une charge très lourde. C'est bien le moins que l'on ne vous refuse aucun des moyens qui vous permettront de la supporter.

Quelles que soient les difficultés de votre tâche je suis persuadé que vous la mènerez à bonne fin. Ce que vous avez fait sur l'Yser et dans les Flandres répond du succès de vos opérations actuelles.

Tous mes vœux sont avec vous.

Votre tout dévoué et affectionné,

J. JOFFRE

Le 1er avril 1918.

LE GÉNÉRAL FOCH

Monsieur le Maréchal,

Je vous remercie cordialement des compliments et des vœux que vous m'exprimez au sujet des fonctions nouvelles qui me sont attribuées. Comme vous le dites, la tâche est lourde, la mission tardive; il

1. L'opinion de M. Sharp à ce sujet est confirmée par différents ouvrages parus depuis la mort du Maréchal Foch qui traitent notamment des relations entre lui et le Maréchal Joffre. Voir Charles Bugnet, *En écoutant le Maréchal Foch*; Charles Le Goffic, *Mes Entretiens avec Foch*; Louis Madelin, *Foch*; Raymond Recouly, *le Mémorial de Foch*. L'Ambassadeur d'Angleterre, lord Bertie, écrivit rétrospectivement dans l'Appendice de son *Journal* en date du 1er juillet 1919 : « Les deux grands personnages militaires de la guerre furent Joffre et Foch. »

a tout d'abord fallu recoller, en grand, une situation enfoncée. Cela est fait. Nous avons amené des réserves et il est à prévoir que la barrière tiendra. — On verra ensuite. — Vous nous avez souvent montré la voie à suivre, je ne ferai que la pratiquer, tâchant d'y joindre le même bonheur.

Recevez, monsieur le Maréchal, l'assurance de mon respectueux attachement.

FOCH

Paris, 7 août 1918.

Mon cher Ami,

J'applaudis de tout cœur à votre nomination de Maréchal de France grandement méritée.

Je suis heureux de vous avoir pour camarade et vous prie de croire à mes sentiments de sincère affection.

Votre tout dévoué,

J. JOFFRE

G. Q. G. A., le 7 août 1918.

COMMANDANT EN CHEF
DES ARMÉES ALLIÉES
LE GÉNÉRAL

Monsieur le Maréchal,

Je suis particulièrement sensible à vos aimables félicitations et je vous en remercie cordialement. Vos leçons me restent toujours présentes à l'esprit pour transformer les jours d'anxiété en journées heureuses. Je continuerai à faire de mon mieux pour y arriver, en laissant de côté toute autre considération.

Recevez, monsieur le Maréchal, la nouvelle assurance de mon respectueux attachement.

FOCH

Quand je demandais à connaître ses opinions sur la forme que prenait l'aide américaine, le maréchal Joffre était d'une entière franchise, ne craignant pas de formuler des critiques quand il le jugeait nécessaire, mais restant toujours très généreux dans l'expression de sa confiance en nous, et plus tard de son admiration pour la bravoure de nos soldats. Il exprimait ses vues parfois au cours d'entretiens avec moi et parfois aussi en causant avec M. Warrington Dawson, appartenant au personnel de mon Ambassade, qui jouissait de la confiance du Maréchal. Les rapports sur toutes ces conversations furent pour moi de la plus grande utilité à partir de l'été de 1917, quand il fallut commencer à tenir compte de

notre armée et jusqu'après la victoire, quand on eut à lutter avec les problèmes presque aussi formidables de la Paix. Car le Maréchal était doué d'une des intelligences les plus constructives que j'aie jamais connues, ce qu'il avait d'ailleurs démontré par son œuvre d'organisateur pendant les premières années de la guerre.

Rapports de W. D. sur ses conférences avec le Maréchal Joffre[1].

21 août 1917.

Le Maréchal m'a dit en substance :

« La France ne peut pas donner en hommes plus qu'elle n'a donné et ne donne encore. Les Anglais d'autre part ne peuvent pas trouver des réserves en plus grand nombre. Nous dépendons donc de l'Amérique pour nos réserves de soldats. Si nous avions à notre disposition 300 000 ou même 200 000 soldats américains exercés et aguerris pour commencer les opérations au mois de mars prochain, nous pourrions probablement donner le coup décisif qui permettrait d'incliner la balance militaire définitivement en notre faveur. Mais il ne suffirait pas d'avoir simplement de bons soldats entraînés et disciplinés. Il faudrait des soldats étant allés au feu et ayant démontré leur aptitude pour résister aux conditions de la guerre moderne. Il ne s'agirait pas seulement de courage. Les soldats français sont de magnifiques soldats, et les anglais aussi, mais il leur est arrivé de fléchir au feu et il y a eu des commencements de mutinerie. Il ne faut pas leur en faire un reproche, c'est une conséquence des conditions de la guerre. Nos soldats et les Anglais s'y sont faits petit à petit.

« J'ai proposé le chiffre de dix à douze divisions. Il y en a déjà en France, d'autres sont en route. Les soldats américains s'habitueront bientôt à la vie des tranchées et ils s'acclimateront. Leur entraînement individuel sera alors presque achevé. Mais comment les habituerez-vous aux nouvelles méthodes de combat? En les jetant tous à la fois dans la mêlée? Le fait seul d'avoir fait un stage dans les tranchées et de s'être habitués à ce genre d'existence ne suffit pas pour préparer des hommes à la guerre moderne.

1. Redigés en anglais aussitôt après chaque entretien avec le Maréchal et retraduits ici. W. D.

« Théoriquement, on pourrait bien préparer une grande armée et la jeter dans la balance. Mais si cette armée de 200 000 hommes fléchissait? Peut-on courir de tels risques? Je réponds bien certainement que non.

« La méthode sage et sûre consisterait à commencer le plus tôt possible à placer les troupes américaines en contact avec les Français, à raison d'un régiment américain par division française, et de les mettre à l'épreuve du combat dans ces conditions[1]. S'il y avait quelque fléchissement, les conséquences n'en seraient pas graves, et ces hommes, s'aguerrissant dans des conditions qui offriraient des garanties de sécurité, feraient des soldats magnifiques. Progressivement, toute l'armée américaine en France deviendrait une armée de vieux combattants, et au printemps elle serait en parfait état pour la lutte. Dans ces conditions, 200 000 hommes appuyés de réserves feraient un travail énorme et probablement décisif.

« Le sentiment exprimé parfois parmi les Américains, qu'il n'y a pas lieu de se presser, est une chose très grave. J'en dis autant d'un autre propos d'après lequel la guerre serait peut-être achevée avant que le sang américain n'ait coulé. »

W. D.

5 décembre 1917.

« Le Maréchal m'a dit aujourd'hui que le commandement unique est actuellement à peu près accepté en principe, mais rencontre des difficultés dans l'application. La difficulté principale paraît tenir dans la question de savoir quel degré d'autorité un général d'une nation alliée peut avoir sur des généraux d'autres nationalités[2].

1. Cf. les Rapports en date du 5 et du 29 avril 1918, et le *Journal* de George C. Sharp relatant la conférence que le Maréchal Joffre, retour d'Amérique, eut avec l'Ambassadeur le 30 mai 1917. Il convient de faire observer que le Maréchal ne préconisait qu'une mesure provisoire pour hâter l'entraînement. Il était partisan de l'armée autonome américaine, ainsi qu'il l'a répété à de nombreuses reprises au cours de ses conférences avec moi. Le colonel House s'était, dès le 14 décembre 1917, résolument opposé à l'embrigadement même à titre provisoire, disant que si l'Amérique y consentait, son armée ne recouvrerait jamais l'autonomie. W. D. (Voir *The Intimate Papers of Colonel House*, Vol. III, chap. x).

2. Cf. les paroles du Maréchal Foch citées par M. Raymond Recouly dans *le Mémorial de Foch* et la réponse de Georges Clemenceau dans *Grandeurs et*

« Le principe du commandement unique était appliqué dans une certaine mesure quand le Maréchal commandait les armées françaises. Il prenait soin de toujours communiquer ses projets aux chefs des armées alliées, leur proposant la coopération qu'il désirait en temps et lieu voulus. Les Russes écoutaient le plus volontiers, avec les moyens qu'ils avaient à leur disposition; les Italiens aussi écoutaient en général, bien que souvent à contre cœur et avec des retards — il y eut une fois un retard de quinze jours, mais ils firent tout de même ce qu'on leur avait demandé. Les Anglais, très indépendants comme nation et ayant leurs idées à eux qu'ils appliquaient avec maîtrise, profitèrent de ces suggestions qui étaient formulées dans l'intérêt général. A cette époque, l'armée française en Orient était sous les ordres du Maréchal et il pouvait assurer la coopération là-bas. Quand le commandement lui fut retiré, la direction à Salonique devint indépendante du commandement français, Sarrail ne fut ni sous les ordres de Nivelle ni sous ceux de Pétain. Il n'y a donc plus eu de commandement unique, même pour l'armée française. Il faudrait commencer par mettre au point cette question-là.

« Le maréchal Haig et le général Robertson ont vu le Maréchal ces jours-ci, et lui ont dit qu'ils étaient d'accord sur la question du commandement unique, mais ils lui ont donné à entendre qu'il y avait des difficultés du côté de leur gouvernement. »

W. D.

6 mars 1918.

Le Maréchal m'a dit en substance :

« Les Allemands colonisent actuellement les régions russes qu'ils ont occupées. Si l'on permet que cela continue, d'ici six mois ou un an ils auront là une organisation formidable. La Russie est amorphe, elle est incapable de se sauver elle-même. Seule une intervention venant du dehors peut sauver la situation, si encore cela est possible. Or le Japon seul est placé de façon à pouvoir faire la tentative.

« Je sais très bien qu'on prétend que les Japonais ne feraient

misères d'une victoire, au sujet de l'autorité du Commandant en chef des Armées alliées.

que jeter les Russes dans les bras des Allemands. Notamment le général Gourko m'a exprimé cet avis. Mais les Russes ne sont-ils pas déjà presque dans les bras des Allemands? On le dirait, en tout cas.

« On prétend aussi qu'il serait difficile de faire sortir les Japonais de la Sibérie, une fois qu'on leur aurait permis d'y entrer. Mais qui peut les empêcher d'y entrer s'ils le veulent? Ils agiront peut-être seuls, si nous opposons un refus à leurs désirs. Par contre si l'on pouvait amener les Japonais à prendre l'engagement formel de ne pas s'établir d'une façon permanente en Sibérie, je crois qu'ils tiendraient parole. Leur caractère de race est essentiellement réalisateur, ils aiment une politique d'action. Mais ils ont beaucoup d'amour-propre en tant que nation, et personnellement je ne crois pas qu'ils manqueraient à une parole donnée dans de telles conditions au monde entier. »

W. D.

16 mars 1918.

Le Maréchal m'a dit en substance hier :

« La visite de M. Baker, secrétaire de la Guerre, vient au moment opportun. Non seulement il sera à même d'observer les soldats américains à l'œuvre en France, afin de pouvoir faire bénéficier de ses observations les troupes d'Amérique, mais il pourra aussi renforcer les liens qui unissent déjà la France et l'Amérique, et qui doivent aller toujours en se resserrant dans l'intérêt des deux pays.

« La guerre aura du moins rendu à la France le service de l'avoir fait mieux connaître à l'étranger. On l'aimait généralement, surtout en Amérique où il existait un lien de sympathie traditionnelle. Mais on la croyait frivole et décadente, sa profondeur et ses qualités de cœur n'étaient pas reconnues partout. L'héroïsme de ses soldats a obligé le monde entier à l'estimer aujourd'hui.

« D'autre part, les étrangers, et surtout les Américains qui ont pris contact avec sa vie en travaillant sur son sol pendant la guerre, ont appris a la connaître mieux que jamais. On ne saurait exagérer l'importance de l'œuvre de l'Amérique à cet égard. Tout d'abord, la France a hautement apprécié

la générosité américaine. Mais l'Amérique de son côté a été à même de goûter la simplicité et les qualités d'affection qui inspirent les Français. Ce sont là des choses connues actuellement de tous les Américains, qui correspondent avec nos soldats, ou des orphelins, ou des familles d'orphelins qu'ils ont adoptés.

« La France a besoin de l'Amérique au point de vue économique, mais elle aura de plus en plus besoin d'elle après la guerre. Notre avenir économique dépendra largement de ce que l'Amérique pourra faire pour nous. Mais nous pouvons rendre des services économiques à l'Amérique, et notre aide et notre confiance mutuelles seront d'autant plus grandes puisqu'il n'y a aucune rivalité d'intérêts entre nous.

« Les lignes sur lesquelles notre avenir économique et industriel devra se développer en commun seront déterminées plus tard, et au fur et à mesure des conditions qu se présenteront. Mais c'est déjà précieux de savoir que les bases en sont posées par les deux pays, qui reconnaissent les liens réciproques imposés par leurs propres intérêts. »

W. D.

5 avril 1918.

Le Maréchal m'a dit :

« On parle toujours d'un écroulement de l'Autriche, on dit qu'elle est lasse de la guerre. Mais le fait est qu'elle combat encore, elle a actuellement de nombreuses batteries qui prennent part à la bataille. Je ne crois toutefois pas qu'elle soit capable de tenter une grande offensive contre l'Italie, sans la collaboration de l'Allemagne.

« Notre espoir pour l'avenir continue à reposer exclusivement sur l'Amérique. La France, l'Angleterre, l'Allemagne sont épuisées, tout en pouvant encore tenir et combattre. L'Amérique seule est assez fraîche pour faire un nouvel effort considérable. Le geste du général Pershing en mettant son armée à la disposition des Alliés dans cette bataille fut très beau. Ces deux divisions — car il n'a actuellement que deux divisions[1] prêtes au combat — peuvent ne pas obtenir de gros résultats militaires, mais l'encouragement donné par

1. Soit environ 50 000 hommes.

là à l'Amérique elle-même sera de la plus haute importance.

« Il n'y a que deux choses que l'Amérique puisse faire en ce moment; activer l'envoi de troupes et intensifier leur entraînement. Elle se préoccupe également de ces deux tâches, donc nous avons tout lieu d'être satisfaits. Au début, beaucoup de temps fut perdu, parce qu'il n'y avait pas une proportion suffisante d'instructeurs français à l'armée américaine. La faute nous en incombait en partie, car de nombreux officiers français jugeaient que l'armée américaine devrait être fondue dans l'armée française. Ces officiers, au lieu de chercher uniquement à aider l'armée américaine le mieux qu'ils pouvaient, cherchaient à se substituer aux officiers américains. Mais les États-Unis avaient le sentiment que leur armée devrait rester l'armée américaine, et cela se comprend. Actuellement, l'on se connaît mieux de part et d'autre.

« Personnellement, je suis heureux que les divisions américaines au front soient commandées par des généraux américains, restant en contact serré avec les Français et profitant de tous les enseignements que notre expérience nous permet de leur offrir. »

W. D.

29 avril 1918.

Le Maréchal m'a dit :

« Ce que la France demande à l'Amérique, ce sont surtout des hommes, mais des hommes entraînés. Vous pouvez facilement lever une armée de 5 000 000 à 6 000 000 d'hommes[1]. Mais il faut en faire des régiments et puis des divisions, enfin il faut les aguerrir. Il faut d'ailleurs amener cette armée en France. Actuellement, vous ne pouvez pas transporter des millions d'hommes, parce que vous n'avez pas à votre disposition le tonnage nécessaire.

1. « Au moment de l'Armistice, Pershing se disposait à maintenir une armée de 2 000 000 d'hommes, en y ajoutant encore 2 000 000. Si la guerre avait été prolongée jusqu'en 1919, l'armée américaine aurait été la plus puissante du côté allié. Ce magnifique effort militaire, la grande activité de la marine américaine, l'appui inestimable des Américains dans toutes les affaires d'État, ne représentent qu'une partie des services rendus par eux... Ils subordonnèrent leurs aspirations nationales au désir d'aider de maintes façons leurs amis en détresse. » Lieutenant-colonel Repington, *Policy and Arms*, chap. v.

« Il y a deux autres choses que nous demandons à l'Amérique, et qui ont presque autant d'importance. Ce sont les munitions et le ravitaillement.

« Quant au matériel, vous devrez subvenir aux besoins de votre armée. Mais vous devrez également fournir du matériel à notre armée et à notre administration civile. Nous avons besoin de vos munitions et de vos canons, et aussi de votre matériel de chemin de fer, des voitures et des rails; puis de l'acier et de tout autre matériel pour la construction de navires et de voies ferrées. Une large part de ce que nous ferons nous-mêmes dépendra donc tout d'abord de ce que vous pourrez nous apporter.

« Quant au ravitaillement, on commence à sentir pour la première fois en France une gêne réelle du fait des restrictions. Nous dépendons donc de plus en plus de vos efforts.

« Il nous faut une grande armée américaine en France le plus tôt possible. On a déjà perdu beaucoup de temps. Même en laissant de côté la question de savoir si l'on aurait pu transporter un plus grand nombre de divisions pendant l'année qui s'est écoulée depuis l'entrée des États-Unis dans la guerre, il est certain que les divisions transportées auraient pu être mieux préparées au combat.

« Il faut dire que les méthodes américaines de combat ont marqué un grand progrès, surtout en France, mais aussi dans l'entraînement en Amérique, depuis cinq ou six mois. Une armée américaine d'un million d'hommes, entraînés et commandés comme il le faudrait, aurait une très grande importance dans la conduite des opérations militaires. Mais les soldats que l'Amérique peut envoyer immédiatement pourront servir avec les Français et les Anglais. L'embrigadement d'Américains dans les troupes françaises et anglaises ne constituerait qu'une mesure provisoire, imposée par les exigences de l'heure. Mais c'est là la méthode d'entraînement la plus rapide.

« Il serait impossible de dire dès à présent si les armées américaines seront prêtes à entreprendre une grande offensive avant la fin de l'année courante. Cela dépend en grande partie de leur nombre, mais aussi de leur entraînement et

de leurs officiers. L'Américain s'est révélé un excellent soldat, fort et vigoureux, et animé de l'esprit combatif. Mais le point faible de votre armée, c'est votre état-major.

« L'état-major est l'âme même d'une armée. Les soldats et les officiers qui les commandent au front livrent les combats, mais l'état-major doit tout diriger et tout prévoir. Son éducation est faite non seulement de connaissances techniques, mais aussi d'expérience, de réflexion. Pour cela il faut du temps, il faut des traditions. En France, ces traditions remontent à bien des générations et c'est pour cela que nous avons su nous adapter rapidement aux conditions de la guerre moderne. Les Anglais, quoique excellents soldats, n'ont pas encore, au bout de quatre ans, l'état-major qu'il leur faudrait. Leur faiblesse à Cambrai, et encore dans la bataille actuelle, est venue de leur état-major. Chez vous, on fait la même constatation, et à un degré même plus grand, puisque vous retardez sur les Anglais. Mais le soldat américain saura s'adapter au moins aussi bien que l'anglais.

« La meilleure éducation pour un officier d'état-major se trouvera dans nos écoles spéciales d'officiers d'état-major. Elles sont nombreuses en France, et nous les avons ouvertes aux Américains. Nos connaissances et notre expérience sont d'ailleurs à votre disposition pour organiser des écoles d'état-major à vous. Mais vous devrez consentir à profiter de tout ce que nous sommes disposés à vous offrir.

« Tout en ayant besoin de vos soldats au front, nous voudrions que vous continuiez à organiser vos propres lignes de communications, chemins de fer, routes, etc. Afin de vous aider en cela, nous serions obligés de retirer des soldats de notre propre front, car nous manquons de soldats, tous nos hommes valides étant mobilisés. Mais les Français sont actuellement les meilleurs soldats du monde; ils ont beaucoup plus de valeur sur la ligne de feu qu'ils n'en auraient comme ouvriers à l'arrière. Par conséquent, nous ne pouvons pas les envoyer travailler à l'arrière, quelle que soit l'importance du travail demandé. En attendant que vous nous envoyiez des soldats en plus grand nombre, c'est à nous de contenir l'ennemi. »

En réponse à une question que je lui posai au sujet de

l'importance qu'aurait la perte d'un port sur la Manche dans l'état actuel des choses, et du point de vue de la victoire finale, le Maréchal me répondit :

« L'importance qu'aurait la perte d'un port sur la Manche dans la conduite et la durée de la guerre dépendrait du port. Au début de la guerre les Allemands s'emparèrent d'Ostende, ce fut regrettable et nous en eûmes des ennuis, mais nous avons su nous débrouiller très bien tout de même. La chute de Calais serait très grave. Nos communications avec l'Angleterre s'en trouveraient gênées, et les Anglais devraient débarquer leurs troupes vers le sud, peut-être au Havre. Les sous-marins allemands auraient alors une meilleure base d'opérations contre nous, et la flotte allemande gagnerait dans la liberté de ses mouvements. Enfin, la perte de Calais impliquerait la perte de toute la Belgique et une retraite de toute la ligne britannique au sud de Calais.

« Néanmoins, la situation actuelle ne peut pas être comparée à la situation telle qu'elle se présentait avant la bataille de la Marne. Si nous avions perdu la Marne, la guerre était perdue, car les Allemands se seraient trouvés être les maîtres de toutes nos ressources. Or, même si Calais tombait, la guerre continuerait, parce que nous avons les hommes et le matériel et tout ce qu'il nous faut; mais il est évident que la situation serait indiscutablement mauvaise.

« Nous ignorons la situation exacte des armées allemandes aujourd'hui. Je doute qu'elles aient assez de réserves disponibles pour atteindre leur but, c'est-à-dire couper l'armée anglaise, arriver à Calais et refouler les Anglais jusqu'à la mer. L'effort allemand est moins considérable qu'il ne l'était. Cet effort ne fait que décroître depuis le 21 mars.

« Mais nous ne savons pas encore comment nous résisterons à de telles batailles. Si nous ne commettons pas trop d'erreurs, nous devrions pouvoir contenir les Allemands. Mais nous ne disposons pas d'assez d'hommes pour faire un grand effort et engager la contre-offensive qui chasserait les Allemands de France. Nous pourrons engager des contre-offensives locales d'étendue quelque peu considérable. Cela dépendra des événements.

« Le commandement en chef interallié est devenu une

nécessité impérative, mais le tout est de connaître les conditions dans lesquelles il sera exercé.

« C'est vers l'Amérique que nous portons nos regards pour l'avenir. Elle a déjà beaucoup fait pour nous. Parce que nous savons qu'elle a l'intention ferme de faire encore beaucoup plus, et parce que nous savons ce que nous avons déjà fait et ce que nous pouvons continuer à faire, en attendant que l'Amérique fasse sentir le poids de son effort tout entier, nous gardons confiance. »

W. D.

8 mai 1918.

Le Maréchal m'a dit :

« La guerre aura rendu à l'Amérique le service de la doter d'une grande armée. Le jour même où la loi de conscription fut votée, l'Amérique avait fait un grand pas en avant, d'une importance primordiale pour protéger et garantir son avenir. Elle souffre toujours des inconvénients de n'avoir pas d'état-major organisé. Mais cela viendra et la création d'une école d'État-Major américaine prépare la voie. »

W. D.

12 juin 1918.

Le Maréchal m'a dit au sujet de la bataille entre Compiègne et Noyon :

« Pour le moment nous tenons, en attendant l'arrivée de troupes américaines en plus grand nombre. Il s'agit de savoir si cette attitude suffira de notre part, étant donné ce que les Allemands font et ce qu'ils se proposent certainement de faire dans un proche avenir. La conduite des troupes américaines a plus que justifié la confiance de ceux qui avaient déjà foi en eux, et a émerveillé les autres qui, sans douter de leur courage, ne croyaient pas beaucoup à leur valeur militaire immédiate. Cinq divisions américaines sont engagées dans la bataille, deux comme divisions combattantes et l'équivalent de trois autres divisions réparties dans des régiments qui combattent avec les armées françaises. A présent qu'on les a vues à l'œuvre, les autorités militaires françaises se rallient rapidement à l'opinion de certains d'entre nous, y compris moi-même depuis le début, concernant la nécessité de laisser

à l'armée américaine une autonomie complète. C'est actuellement l'opinion du général Pétain lui-même. »

W. D.

20 septembre 1918.

Le Maréchal m'a dit :

« L'armée américaine n'a pas seulement prouvé qu'elle est ce qu'elle devait être, c'est-à-dire l'armée autonome d'une grande nation indépendante. Elle a prouvé que ses généraux et ses officiers supérieurs possèdent de leur côté toutes les qualités nécessaires pour réussir des opérations et remporter la victoire finale. Grâce en grande partie à ce que l'Amérique a fait, mais aussi à l'œuvre réalisée par les armées française et anglaise, la situation est excellente. La guerre n'est pas achevée, car un grand effort reste à faire, mais on peut déjà prévoir la fin.

« Il est toutefois difficile de hasarder des pronostics, à cause de l'incertitude de la situation en Russie, mais celle-ci ne paraît pas capable de faire grand'chose pour aider l'Allemagne.

« Les Allemands se préparent à tenir sur la ligne Hindenburg. Le terrain repris par les Anglais dans le Nord n'aura pas beaucoup d'effet sur cette ligne, et bien que nous ayons avancé un peu du côté de Saint-Quentin, nous n'avons pas encore atteint les défenses principales. Au Nord, l'ennemi a préparé des défenses derrière Cambrai en cas de besoin, mais il compte tenir la ville si possible; et il essaiera certainement de son mieux de garder Lille et Laon. Pour ma part, je doute qu'il se replie volontairement derrière la ligne Hindenburg, et cela pour trois raisons :

« 1° Les tanks ont amené une révolution dans les méthodes de guerre depuis six mois, non seulement parce que les tranchées et les réseaux barbelés ne constituent pas des obstacles pour eux, mais parce que leur action est restreinte du fait qu'ils ne peuvent pas traverser les cours d'eau. La plus petite rivière ou le moindre canal acquièrent pas conséquent de l'importance stratégique pour le choix d'une ligne de défense. Les Allemands ont préparé leurs positions actuelles avec soin, en tenant compte des considérations géographiques,

et ils ne seront pas disposés à changer, à moins d'y être absolument obligés.

« 2° Les Allemands ne peuvent pas évacuer le tout ou la plus grande partie des régions occupées en France, sans évacuer aussi la Belgique totalement ou partiellement; pour des raisons stratégiques, ils ne pourraient pas tenir la ligne belge sans être appuyés en France. Une telle retraite serait donc un aveu de défaite aux yeux du peuple allemand et de l'armée, qui est déjà déprimée par le poids de la guerre.

« 3° Les Allemands n'ont pas encore pu fortifier les lignes de leur ancienne frontière de façon à pouvoir s'y tenir. D'après les renseignements qui me sont parvenus, ils y ont travaillé, mais il leur faudrait encore au moins quatre ou cinq mois pour organiser un système parfait de défense comparable à la ligne Hindenburg.

« Le gouvernement allemand se sait déjà battu. Il ne lui reste aucun espoir à cause de l'effort américain, qui est de plus un effort très bien organisé. Des tentatives de paix seront donc multipliées dans le but d'éviter une défaite militaire complète. Je m'attends à ce que l'Allemagne elle-même fasse des propositions directes et officielles de paix cet hiver. Il faudra bien s'assurer qu'elles sont plus sincères que celles faites naguère par l'Autriche.

« L'occasion serait bonne pour l'Allemagne si dès à présent elle offrait spontanément de rendre l'Alsace et la Lorraine à la France[1]. La nation française n'admettrait pas d'autres conditions préalables à la paix. Mais si nos provinces nous étaient offertes en plus d'une indemnité, tous ceux parmi les Français qui sont las de la guerre, et qui ne demandent qu'une paix juste, pourraient bien former un parti si grand et si puissant que le gouvernement serait embarrassé de s'y opposer, et serait peut-être obligé de négocier une entente relative aux conditions de paix avec ses Alliés. Par conséquent, rien ne serait plus avantageux pour l'Allemagne

1. Cf. la lettre de M. Sharp au Président Wilson en date du 4 mars 1918. D'autre part, le comte Czernin a exprimé l'avis que si le projet autrichien en 1917 de restituer l'Alsace et la Lorraine en échange de l'annexion complète de la Pologne et de la Galicie, accompagné du désarmement général, avait été accepté à Berlin, les Alliés y auraient gagné ainsi que les Puissances Centrales. Voir *In the World War*, chap. VIII.

qu'une telle initiative. Mais je doute que l'Allemagne soit assez intelligente pour la prendre; je crois qu'elle s'arrêtera à cette considération que la restitution de l'Alsace et la Lorraine serait l'aveu de sa défaite.

« Pour le moment, le gouvernement français est solide, Clemenceau a su se rendre populaire à l'armée et à l'intérieur. En ce qui concerne le public, il a su faire un usage habile de nos victoires récentes, donner confiance en l'avenir et unifier le sentiment populaire. L'impression créée est que nous avons fait beaucoup plus que nous n'avons pu faire en réalité, du point de vue stratégique. Car, bien que nous ayons amélioré la situation stratégique de façon à rendre notre victoire certaine, les Allemands ont pu néanmoins se replier sur des positions choisies par eux et fortement organisées; leur retraite fut partout méthodique et exécutée avec soin. Même la victoire magnifique des troupes américaines à Saint-Mihiel vint après que les Allemands eurent passé trois jours entiers à évacuer des hommes et du matériel. Les chiffres des prisonniers et du matériel pris sont impressionnants, si on les envisage en soi, mais sont très modestes si on les compare à tout ce qui avait été retiré au préalable. Que le public se rende mieux compte de la situation, et il y aurait aussitôt une réaction contre le Ministère Clemenceau.

« D'autre part, il y a l'attitude d'opposition absolue adoptée par les socialistes contre Clemenceau personnellement plutôt que contre son gouvernement. Ils surveillent tous ses mouvements pour le renverser quand ils le pourront, et l'occasion se présentera tôt ou tard... En ce moment il passe beaucoup plus de temps à visiter l'armée au front, qu'à s'occuper des affaires du gouvernement. Il rentre à Paris épuisé après un voyage de cinq à six heures en auto et une visite aux tranchées; puis il se met à l'ouvrage dans son bureau et signe des documents préparés en son absence et qu'il n'a même pas le temps de lire. C'est le moyen le plus sûr de faire la gaffe dont les adversaires politiques d'un homme ne manquent jamais de profiter, puisqu'ils sont toujours aux aguets. »

W. D.

Les soldats américains avaient continué de débarquer dans des proportions qui augmentaient sans cesse. Les chiffres furent indiqués dans le Message que le Président Wilson adressa au Parlement de Washington le 2 décembre 1918. Alors qu'en 1917 nous avions envoyé en France 145 918 hommes, les départs s'étaient maintenus à raison de 162 542 par mois, mais ce chiffre fut accru jusqu'à 245 951 en mai, 278 760 en juin et plus de 300 000 par mois en juillet, août et septembre. Le rapport officiel du général Peyton C. March, chef de l'État-Major américain, démontra que, quelques jours avant l'armistice, nous avions 2 247 667 hommes déjà transportés ou prêts à s'embarquer, et une armée qui comprenait en tout 3 624 774 hommes.

Dès le mois d'août on commençait à connaître à Paris la vérité sur le nombre considérable d'Américains en armes qui étaient déjà en France. Mais le Maréchal Foch ne voulut pas de ce fait restreindre en quoi que ce fût les efforts des Français eux-mêmes. Il maintenait les vieilles classes sous les drapeaux tout en se préparant à recevoir les jeunes de la classe 1920. J'ai appris d'une source sûre, à cette époque, que le Maréchal Foch avait non seulement décidé que la France devait persister dans son effort maximum, mais qu'il s'attendait à ce que l'Angleterre et l'Amérique en fissent autant, afin d'assurer la victoire dans de bonnes conditions. Un membre de l'État-Major britannique ayant fait une démarche auprès de lui, pour lui demander que le réduction il se proposait de faire dans l'armée française à cause de l'effort progressif de l'Amérique, le Maréchal Foch aurait, à ce que l'on me dit, protesté en répondant qu'une pareille idée ne lui était jamais venue à l'esprit.

Le 13 août, je câblai au Département d'État en signalant que le moral dans l'armée française restait excellent, alors qu'il fléchissait parmi les troupes allemandes. Je citai un article de la *Frankfurter Zeitung*, d'après lequel l'agitation pangermaniste sous sa forme impérieuse avait produit une impression fâcheuse au front, de même qu'à l'arrière; les pertes sévères subies par l'armée étaient connues, mais bien que les soldats allemands fussent disposés à faire tous leurs efforts pour la défense de leur pays, l'idée de prolonger la

guerre pour la réalisation des caprices pangermanistes leur était odieuse.

Pendant cinq journées de la semaine précédente, les obus de la grosse Bertha étaient tombés dans les quartiers les plus fréquentés de Paris. On estimait qu'une cinquantaine de ces obus avait été tirée, dont presque chacun avait occasionné des morts et des blessures graves. Mais la seule conséquence fut que l'esprit public se souleva plus que jamais contre un ennemi qui tuait des femmes et des enfants sans défense, tout en sachant que cela ne lui procurerait pas le moindre avantage militaire.

Dans le Nord, les Allemands s'étaient quelque peu retirés sous la pression anglaise; dans d'autres secteurs, ils semblaient disposés à une attitude défensive sur des positions organisées à l'avance. M. Clemenceau, en m'informant de la situation réelle, m'apprit qu'il ne restait aux Allemands que quinze divisions fraîches et que leur esprit combatif était au plus bas. Il ajouta qu'il ne s'attendait pas à une nouvelle offensive allemande de grande envergure, et qu'on lancerait bientôt du côté français des contre-offensives dans de très bonnes conditions.

Vers la fin de juillet, peu après la victoire de nos troupes qui avaient arrêté les Allemands à Château-Thierry, en les rejetant au delà de la Marne, M. Clemenceau me parla dans les termes les plus élogieux du courage de nos soldats. Il ajouta toutefois qu'à son avis ils devraient être mis en garde contre cette insouciance envers le danger qui leur causait des pertes très sévères par rapport à leur nombre. Cette audace, excessive au point de vue de la guerre moderne, fut très commentée parmi les Français. A vrai dire, ce fut la seule critique que j'entendis formuler contre les soldats américains. On appréhendait que leur imprudence ne leur coutât trop cher, au cas où l'on devrait en revenir à la guerre de tranchées.

Cette opinion générale fut formulée par le lieutenant-colonel Jean Fabry, chef de cabinet du Maréchal Joffre, qui, en s'adressant à un membre de mon Ambassade, le 15 août, appela son attention sur ce danger, tout en ajoutant :

« La méthode suivie jusqu'à présent a été la bonne. L'armée

américaine a bondi dans la lutte le jour même où l'on en revenait à la guerre de campagne. Ses soldats ont pu ainsi révéler leurs magnifiques qualités militaires. »

Nos frères alliés eurent des récits enthousiastes à faire de la prouesse de nos soldats à Château-Thierry, au début de la troisième attaque des hordes allemandes. Je m'attendais à entendre dire bien des choses à ce sujet poussées même jusqu'à l'exagération. Toutefois ce furent les paroles du général Daugan, chef des troupes marocaines, qui me touchèrent le plus.

En déjeunant un jour chez moi, quand l'espoir d'un armistice planait déjà au-dessus des derniers champs de bataille ensanglantés, il me dit que c'étaient nos troupes américaines qui avaient passé les premières dans un véritable enfer de feu. S'exprimant avec une sincérité qui ne me permettait pas de croire qu'il ne cherchât qu'à me plaire, le général me dit qu'à un moment de la bataille, il avait trouvé des régiments américains encadrant ses propres troupes. Dans la phase la plus désespérée de l'attaque, c'étaient le courage invincible et les qualités de résistance des troupes américaines qui avaient véritablement entraîné les unités alliées engagées auprès d'elles.

La semaine du 10 au 18 septembre 1918 reste célèbre à cause de l'avance de l'armée du général Pershing dans le secteur de Saint-Mihiel. La popularité de l'armée américaine, déjà si grande par suite de la victoire de Château-Thierry, fut alors rehaussée par les événements qui rendirent leur liberté, pour la première fois depuis le début de la guerre, à toutes les villes occupées de la région de la Moselle. Dès lors, il était évident que la chute de Saint-Quentin représenterait la dernière étape de la retraite allemande. Ce fut d'ailleurs à ce moment même que le message de paix fut lancé par l'Autriche.

WILLIAM G. SHARP[1]

1. Copyright by Warrington Dawson 1931.

APRÈS LA CHUTE
DU CABINET TARDIEU

Que les lecteurs de la *Revue de Paris* veuillent bien m'excuser de prendre comme point de départ des réflexions que je vais leur présenter la Crise Ministérielle si judicieusement analysée ici même dans l'article d'Ignotus du 1er janvier.

Le 4 décembre 1930, le cabinet Tardieu était renversé par le Sénat. Après les rectifications de vote, il était en minorité de trois voix. Si faible qu'ait été l'écart dans le scrutin, le débat, qui avait porté sur la politique générale, avait été assez large pour que la conclusion de la crise fût une tentative de changement de la majorité politique qui détenait le pouvoir depuis les élections générales du 11 mai 1928.

Il n'y avait rien de commun, en effet, entre la crise qui s'ouvrait et la chute du premier cabinet Tardieu en février 1930, ni même la chute du cabinet Briand en octobre 1929. Celle-ci avait été un incident provoqué par un désaccord limité entre la majorité elle-même et le Ministre des Finances d'alors, M. Chéron, auquel tous les partis reprochaient une politique de thésaurisation qui avait fait son temps; et elle conduisait logiquement, comme il est arrivé d'ailleurs, à un deuxième ministère Tardieu.

Celle-ci résultait d'une scission dans la majorité de M. Poincaré qu'avait héritée M. Briand, peut-être un peu malgré lui : il y a toujours eu incompatibilité d'humeur entre l'extrême droite de la majorité Poincaré-Tardieu et M. Briand. Si M. Marin et ses amis le supportaient comme ministre des

Affaires Étrangères, tout en le prenant à partie violemment à la tribune et dans la presse, ils ne l'acceptaient pas comme Président du Conseil. Lorsque M. Poincaré avait dû se retirer pour raison de santé, le cabinet Briand s'était constitué après même la clôture de la session parlementaire. Il avait fallu reconvoquer les Chambres pour que le cabinet Briand, qui n'était autre que le cabinet Poincaré, sans M. Poincaré bénéficiât du vote de confiance qui lui permit de passer les vacances. Il l'obtint sans doute, mais parce que de nombreux députés pensaient que M. Poincaré, rétabli, pourrait reprendre la présidence du Conseil à la rentrée des Chambres. Cette éventualité ne s'étant pas réalisée, M. Briand fut renversé dès le premier débat devant la Chambre. Le successeur politique de M. Poincaré ne pouvait être que M. Tardieu. Mais celui-ci, comme M. Poincaré, avait tenu à s'assurer la collaboration de M. Briand aux Affaires Étrangères, tant il est vrai que la majorité politique de la Chambre des Députés ne s'était agglomérée qu'autour de deux pôles qui avaient réussi à cristalliser à la fois les éléments de droite et les éléments de gauche de cette majorité.

Jusqu'au 4 décembre le cristal s'était révélé extraordinairement solide : il avait résisté remarquablement aux rudes coups qui lui avaient été portés lors de la ratification du plan Young, de l'évacuation anticipée de la rive gauche du Rhin, lors de toutes les difficultés budgétaires, lors même des interpellations sur l'affaire Oustric. Il est permis de croire qu'il serait encore intact, si le Sénat ne lui avait porté le coup fatal.

Pourquoi le Sénat a-t-il renversé M. Tardieu? Écartons d'abord cette première hypothèse que la personnalité de M. Tardieu ait déplu au Sénat. Sans doute les gens qui se disent bien renseignés colportaient volontiers ces bruits que la manière de M. Tardieu, manière allègre et directe, était trouvée trop expéditive et parfois même trop brutale par des hommes qui, par leur âge et leur passé, sont imbus davantage de la tradition parlementaire que des postulats de la vie moderne. Que certains adversaires de M. Tardieu aient porté de tels jugements rien de plus probable, mais qu'une hostilité générale à l'égard de la personne de M. Tardieu se soit répandue au Sénat, rien de plus inexact. Il n'est pas un

orateur, même parmi ceux qui l'attaquaient le plus vivement, qui n'ait rendu aux éminentes qualités, aux dons magnifiques de M. Tardieu l'hommage qui leur est dû. Loin de se retirer diminué, M. Tardieu, devant l'opinion parlementaire comme devant l'opinion publique, sort grandi de l'exercice du pouvoir autant que les plus illustres de ses prédécesseurs. A aucun moment il n'a été dominé par les événements, il les a toujours maîtrisés. Dans le régime parlementaire, tel qu'il fonctionne en France, nombreux sont ceux qui peuvent prétendre à la Présidence du Conseil. M. Tardieu n'a pas été seulement Président du Conseil, il a été chef de Gouvernement, et cela est assez différent. Peut être est-ce là même un des seuls griefs à l'égard de sa personne qu'aient eus les assemblées législatives. Dans la concurrence des pouvoirs, le législatif n'a jamais beaucoup goûté un exécutif trop fort et trop indépendant, et cela n'est pas vrai seulement qu'en France.

Le Sénat était-il donc en désaccord avec le Gouvernement de M. Tardieu sur son programme ou sur ses actes? Il ne faut pas davantage chercher là la raison de son vote hostile. Ce n'est pas, en effet, faire injure à M. Héry, l'honorable interpellateur, que constater combien son discours avait faiblement porté sur l'Assemblée. M. Tardieu, dans sa riposte, avait profité de la circonstance pour dresser le bilan d'une année de pouvoir et le programme de plusieurs années de gouvernement. Il avait pu rappeler que presque toutes les lois qu'il avait présentées aux Chambres avaient été votées à la presque unanimité. Passant en revue les activités de son Gouvernement, il avait pu justement s'enorgueillir d'une situation budgétaire et de trésorerie parfaitement saine malgré de substantiels dégrèvements, d'une situation économique intacte en dépit de la crise mondiale, d'une situation politique, à l'extérieur prestigieuse, à l'intérieur parfaitement normale, enfin d'une situation sociale excellente grâce aux satisfactions réelles accordées aux classes laborieuses tant par la mise en vigueur des assurances sociales que par la réalisation progressive d'un programme de bien-être urbain et rural : logements, transports, hôpitaux, électrification, routes, adductions d'eau, crédit agricole, etc.

En fait, et c'est ce qui différencie l'époque d'après-guerre, de celle d'avant-guerre, il n'y a plus, en apparence, de divergence essentielle de programmes entre le parti radical-socialiste et les autres partis républicains. Lorsque M. Tardieu lisait sa déclaration ministérielle, on lui reprochait, à gauche, d'avoir adopté les enfants des autres. Lorsque M. Steeg s'est présenté aux Chambres il a repris tous les articles principaux du programme de M. Tardieu. Naguère, ces partis s'affrontaient dans des débats graves où il s'agissait de faire prévaloir une doctrine : on était pour ou contre les lois sur les congrégations, pour ou contre la séparation des églises et de l'État, pour ou contre l'impôt sur le revenu, pour ou contre la loi de trois ans. Aujourd'hui, la loi sur les congrégations est, au vu et au su de tous, inappliquée dans de nombreux cas, mais personne n'a proposé d'en reprendre l'exécution pure et simple. Le Concordat existe et fonctionne dans les départements désannexés et personne ne demande qu'il soit dénoncé. Bien mieux, depuis 1925, il n'a plus été soulevé de débat sur l'ambassade au Vatican. A propos de la fiscalité, pas de désaccord : le parti radical-socialiste n'a pas, depuis 1926, déposé le moindre projet de réforme fiscale, et, de leur côté, les partis du centre ont cessé toute hostilité à l'égard de l'impôt sur le revenu et de la déclaration contrôlée qu'ils avaient, autrefois, combattus avec tant d'acharnement. Les lois militaires, et notamment la loi d'un an, ont recueilli une adhésion commune.

Combien réconfortante serait cette constatation de l'accord des idées et des programmes, si, par un paradoxe étrange, la lutte des personnes, dans le même temps, ne redoublait d'âpreté!

Faute de pouvoir, devant le suffrage universel, se différencier par des conceptions et des projets opposés, les élus, futurs candidats, se voient contraints de se battre à coups d'étiquettes.

Ne cherchons pas plus loin les causes du malaise politique actuel, de la chute du cabinet Tardieu, des exclusives contre M. Tardieu et contre le groupe Marin. Il ne peut y avoir collaboration au sein d'un même gouvernement ou au sein d'une même majorité entre des éléments qui s'affrontent

violemment devant le suffrage universel. Et puisqu'il n'y a plus de différences actuelles assez vives entre les programmes, qui puissent impressionner et entraîner l'électeur, il faut bien y suppléer par le vocabulaire électoral habituel. M. Tardieu a donc été dénoncé comme « le chef de la réaction » ce qui est absurde, tandis que les radicaux-socialistes étaient flétris, ce qui n'est pas moins excessif, comme « complices du communisme ». Et l'on oppose le *cartel de l'ordre* au *cartel du désordre*.

J'ai déjà, à cette même place, exprimé mon opinion quant à cette dangereuse théorie des deux blocs, théorie qui rallie, d'ailleurs, — et cela est digne de remarque — les extrémistes des deux bords. Certains radicaux-socialistes, et non des moindres, se sont enfin aperçus qu'à suivre, dans une opposition systématique, le parti socialiste ils couraient au suicide! Il semble bien également — et c'est la leçon du scrutin qui a maintenu provisoirement en vie le cabinet Steeg — que certains républicains aient voulu marquer qu'ils étaient las d'une solidarité trop étroite avec des éléments de droite pure.

Sous l'apparence de l'accord parfait au sein des deux blocs, des divergences de vues profondes séparent, en effet, les alliés. Ce n'est pas, notamment, parce qu'il a mis une sourdine à sa propagande, que le parti socialiste a le moins du monde renoncé au marxisme intégral. Ses dirigeants, qui sont de fins politiques, s'étant aperçus que dans l'exploitation de la violence et de l'esprit révolutionnaire ils ne pouvaient guère rivaliser avec les communistes, ont décidé de gagner à eux peu à peu les troupes radicales-socialistes. Et comme, dans le temps présent, il n'y a aucune chance de faire passer devant les Assemblées les projets socialistes dont le dépôt et la discussion creuseraient le fossé entre socialistes et radicaux-socialistes, le parti socialiste est prêt à jouer le rôle du muet, pourvu qu'embrassant ses amis radicaux-socialistes, il puisse continuer de les étouffer. Mais, viennent les succès électoraux qu'ils escomptent en 1932, et alors, on verra! Ne l'a-t-on pas déjà vu en 1924 où, après une année de tutelle socialiste sur le gouvernement de M. Herriot, la France glissait aux abîmes? Prenons une question, à titre d'exemple, qui intéresse tous les Français, puisque c'est celle de la sécu-

rité nationale. « Désarmons pour avoir la paix », ne cesse d'écrire M. Léon Blum. Je défie bien qu'un vrai radical-socialiste accepte cette formule. Combien, par contre, est facile l'accord des radicaux-socialistes et des républicains de gauche et du centre sur une politique de paix qui fera confiance et large crédit à la Société des Nations sans pourtant abandonner nos propres moyens de sécurité, pour autant du moins que des garanties aussi sûres et éprouvées ne nous seront pas offertes! Et remarquons, en passant, que, sur cette question, les républicains de gauche ou du centre sont aussi bien loin des amis de M. Marin, que le sont les radicaux, des socialistes.

Voici un autre exemple d'une question vitale pour la Nation: la politique coloniale et la propagande communiste aux colonies. C'est un fait que les socialistes ont toujours soutenu les agitateurs coloniaux. Hier ils refusaient les crédits du Maroc pour combattre Abd El Krim. M. Steeg en sait quelque chose — et ils le feraient encore demain si un foyer de rébellion se déclarait en Indo-Chine ou ailleurs. Quel est le radical-socialiste qui voudrait accepter, au contraire, la responsabilité de l'écroulement de notre empire colonial?

Autre exemple : les socialistes au pouvoir se doivent d'appliquer, au moins en partie, leur programme : monopole des assurances, monopole des banques, nationalisation des chemins de fer, des mines, des services publics. Où sont les élus radicaux-socialistes, surtout au Sénat, qui voteraient de tels projets?

Dernier exemple, enfin, non pas qu'il soit impossible d'en énumérer d'autres, mais parce qu'il faut savoir se borner : la grève générale ou même une grève partielle des services publics éclate. Non seulement le parti socialiste ne cherchera pas à l'enrayer, mais il la préconise comme un moyen normal de la lutte des classes. Est-ce que, par contre, des ministres radicaux-socialistes ne prendraient pas exactement les mêmes mesures que nous-mêmes pour assurer la bonne marche des services publics?

Et voici donc posé, en pleine réalité, le problème de la collaboration des radicaux-socialistes et des autres républicains de gauche et du centre, problème que je traitais ici même dès 1927, problème qui mûrit et qu'il faudra bien résoudre avant la fin de cette législature.

La formation du cabinet Steeg l'a-t-elle résolu?

Évidemment non.

Que M. Steeg ait, de bonne foi, voulu s'affranchir et affranchir son parti de la tutelle socialiste, cela est fort possible et il l'affirme.

Le fait est qu'il n'y a pas réussi et qu'il ne pouvait le réussir.

Ce n'est, ni un homme marqué à gauche, ni un homme marqué à droite qui pourront jamais constituer un Gouvernement et une majorité de centre, seule formule qui reste à essayer si l'on veut échapper à l'alternance des deux Blocs.

Et puis, toute tentative qui naît sous le signe de l'exclusive, est d'avance, vouée à l'échec, surtout lorsqu'on est conduit, finalement, à déclarer : « Je gouvernerai avec ceux qui voteront pour moi. »

Des exclusives sont d'autant plus absurdes que le classement des députés dans les groupes, surtout au centre et à droite, où ne joue pas la discipline de partis fortement organisés, est souvent arbitraire. Tel député, inscrit dans un groupe du centre, aura une position électorale beaucoup plus à droite, que tel autre, inscrit, par exemple, à l'Union Républicaine Démocratique, et qui aura été élu contre un communiste avec l'appoint de voix radicales-socialistes.

La collaboration, dans un même Gouvernement, et dans une même majorité a pour corollaire une collaboration électorale possible.

Sans doute, il ne peut pas être question d'une alliance électorale systématique. Rien ne peut et ne doit empêcher que des candidats radicaux-socialistes s'opposent à des candidats des groupes du centre aux prochaines élections. Mais si, au lieu de se désister les uns pour les autres dans la pluralité des cas, le radical-socialiste devait systématiquement se retirer, comme trop souvent, dans le passé, en faveur du socialiste, il est bien clair que les députés du centre gauche qui auraient accepté une collaboration parlementaire avec les radicaux-socialistes auraient été abominablement joués.

M. Steeg qui a accepté le soutien de 105 voix socialistes ne peut donc pas espérer qu'il trouvera, le jour que les voix socialistes lui manqueraient, 105 voix de républicains de

gauche et du centre pour les remplacer. C'est une question de simple arithmétique parlementaire. Même en lui attribuant les voix de 25 abstentionistes, ce qui est déjà fort contestable, il lui faudrait encore y ajouter les 18 membres de la gauche radicale, les 13 membres du groupe Franklin-Bouillon et 50 sur les 55 membres des républicains de gauche qui ont voté contre lui le premier jour! Une telle hypothèse ne résiste pas à l'examen impartial des faits.

Et c'est ainsi, qu'il l'ait voulu ou non, que M. Steeg se trouve aujourd'hui le prisonnier des socialistes.

Or, c'est exactement le contraire de ce que le Sénat, en renversant le cabinet Tardieu, avait voulu.

Il s'agissait pour les dirigeants, *les sages*, parmi les radicaux-socialistes d'affranchir leur parti de l'emprise socialiste qu'il subissait dans une opposition paradoxale contre un gouvernement qui, en fait, mettait en œuvre, dans la politique extérieure comme dans la politique économique, le même programme que le sien.

L'on peut penser qu'en souhaitant une majorité gouvernementale à la fois élargie et plus cohérente, en prévision des événements politiques et économiques sérieux qui vont se dérouler dans un proche avenir, en prévision aussi des élections de 1932, le Sénat avait, une fois de plus, fait preuve de clairvoyance et de sagesse. Malheureusement, la solution actuelle de la crise ouverte le 4 décembre n'est pas encore celle qui, conciliant enfin l'esprit libéral et l'esprit voltairien reconstituera, dans ce pays, où pourtant tout est mesure et équilibre, ce Centrisme qui, en cinquante années de République paraît enfin avoir assuré le progrès social dans la liberté de conscience, la prospérité matérielle dans l'ordre et le travail, la grandeur et l'unité nationales dans l'expansion coloniale et dans la victoire de 1918, le rayonnement de la culture et de la pensée françaises par la volonté de Paix et de coopération internationale.

Mais, quand le cabinet Steeg, se sera retiré, — il faudra bien tenter la chance du Centrisme...

Si mes calculs sont exacts, il réunira plus de 350 voix à la Chambre et la presque unanimité du Sénat...

PIERRE-ÉTIENNE FLANDIN

LA TRAGÉDIE DES DARDANELLES[1]

Cependant l'organisation générale resta longtemps fort défectueuse. Elle comprenait deux systèmes bien distincts : le front de mer, aux mains de l'amiral allemand Usedom, et les défenses terrestres, que les Turcs avaient voulu conserver.

Sourd à toutes les objurgations de Liman von Sanders, Enver avait abandonné la surveillance de ces rivages, d'une importance pourtant capitale, à six bataillons de gendarmes, disséminés en minces cordons, le long des côtes, du golfe de Saros à Ténédos.

Jusqu'à la première grande tentative navale, il eût donc été possible de débarquer, en toute tranquillité, sur un point quelconque de n'importe quelle région, et de s'emparer des détroits par attaque brusquée. Mais Kitchener n'avait pas voulu fournir de soldats. Plus tard, ce fut trop tard.

Heureusement pour les Alliés, les Turcs opposaient aux Allemands leur suffisance, leur inertie. Derrière les barrages de la côte, leur flotte était à peu près inutilisable. Elle portait encore la marque de la défiance mortelle d'Abd-ul-Hamid, qui l'avait toujours soupçonnée de vouloir le bombarder dans ses palais du Bosphore et la laissait, à dessein, pourrir.

A part le *Gœben* et le *Breslau*, le matériel ne comptait que deux croiseurs d'une dizaine de mille tonnes, qui dataient

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1930 et 1er janvier 1931.

de dix et quatre ans, deux croiseurs protégés de trois mille tonnes, huit torpilleurs, quelques petits bateaux, dans un état déplorable, sans T. S. F., sans canons. Dix mille marins étaient commandés par huit mille officiers et sous-officiers, fainéants qui ne naviguaient et ne tiraient jamais.

Les Allemands prélevèrent tout ce qu'ils purent sur la flotte, pour les Détroits : canons, projecteurs, téléphones. Le *Messoudieh* céda son artillerie moyenne, le *Gœben* et le *Breslau* leurs petits canons, leurs mitrailleuses. Les Allemands prirent le commandement de tous les navires, enseignèrent aux Turcs à chauffer à haute pression, à pointer. Ils accumulèrent à Constantinople des stocks de charbon, tiré des mines d'Héraclée, réexploitées, et constituèrent deux divisions de dragueurs de mines.

Mais qu'eût pu cette misérable flotte contre les escadres triomphantes de l'Entente, si jamais elles avaient pénétré en Marmara?

Dans l'ensemble, le moral turc était bas. Malgré les ordres de la police qui avait prescrit de pavoiser en l'honneur de la victoire, la population tremblait d'espoir, les chefs turcs de peur. Si Robeck avait persévéré, fait balayer les champs de mines au nord d'Eren-Keui, il ne restait plus, — ils le savaient bien, — au nord de Tchanak, que quelques canons du modèle 1878, sans obus perforants, et, au nord de la pointe de Nagara, deux batteries qui dataient de 1835.

Si les navires anglais avaient pu s'embosser devant la Corne d'Or, l'émeute eût sans doute emporté le gouvernement d'usurpateurs. Celui-ci avait beau multiplier les appels à la guerre sainte, sommer tous les Musulmans, avec le Cheik-ul-Islam, de « sacrifier leur vie et leurs biens », prêcher l'extermination « des misérables qui nous oppriment », célébrer la tâche sacrée, « qu'elle soit accomplie secrètement ou ouvertement, selon la parole du Khoran : celui qui n'en tuera qu'un seul, sera récompensé par Dieu » : la guerre n'était pas populaire.

Les diplomates neutres parlaient ouvertement, dans les thés des ambassades, de l'arrivée des Anglais. Le train du Sultan était sous pression.

Les défaites d'Enver au Caucase, de Djémal en Égypte, déprimèrent profondément les Jeunes Turcs. On racontait que, sur le front, les officiers allemands s'enveloppaient de leur linceul. Talaat, effondré, sursautait au bruit de la canonnade. Un seul — vanité ou audace — restait inébranlable.

« Ils n'auront pas Constantinople vivante », s'écriait Enver. Il voulait la brûler, anéantir Sainte-Sophie. Partout, aux quatre coins de la ville, dans les postes de police, des bidons de pétrole étaient cachés.

Soutenu par Liman von Sanders et par von der Goltz, Enver professait la théorie classique de la supériorité du fort sur le bateau. Ils « ne pourront pas débarquer. Ils bombarderont peut-être la ville : quant à la prendre, je les en défie. Ils n'ont pas de troupes à mettre à terre. A moins d'amener une armée importante, ils se trouveront pris dans un véritable piège. Ils stationneront peut-être deux ou trois semaines, jusqu'à l'épuisement de leurs munitions. Il faudra qu'ils repartent, repassent le Détroit, courent le risque d'être anéantis. Pendant ce temps, nous aurons réparé les forts, concentré les réserves, pris toutes nos dispositions. L'aventure nous semble bien risquée... »

Tout dépendait de l'audace des assaillants. La partie était scabreuse. La domination des Jeunes Turcs, l'emprise des Allemands se seraient-elles écroulées comme château de cartes, à l'apparition de la *Queen Elizabeth* devant la Corne d'Or? Dieu seul le sait.

Jamais le destin n'avait été plus indécis qu'en cette fin de journée du 18 mars. Churchill, avec sa vive intuition, son tempérament de beau joueur, comprit qu'une chance inouïe s'était, ce jour-là, enfuie et qu'elle ne reviendrait plus.

Cette fois, les Turcs et les Allemands étaient bien prévenus.

Avec l'énergie d'un désespéré, Liman von Sanders arracha à la faiblesse du Sultan, à l'entêtement d'Enver, les mesures de salut qui s'imposaient pour la défense des Détroits.

Liman avait entendu raconter par Wehrlé l'attaque du 18 mars. Les pertes en personnel étaient peu inquiétantes; les défenses des forts auraient pu résister à la rigueur à une seconde journée d'attaque par mer.

Autrement angoissante était, pour le chef allemand, la perspective de débarquements en force.

Les agents allemands et turcs, répandus partout, en Égypte, en Grèce, dans les Iles, l'avaient, presque jour par jour, tenu au courant des projets alliés.

L'aménagement de l'île de Lemnos, les efforts gigantesques déployés par l'amiral W. Wemyss pour y créer un port, une base bien aménagée, en dépit des difficultés sans nombre (tout y manquait, l'eau, les jetées, les appareils, les bateaux), n'avaient pas pu se dissimuler à la population grecque de Moudros. Les allées et venues des navires de guerre, les arrivées de transatlantiques et de cargos, étaient immédiatement colportées par les barques de pêcheurs, qui sillonnaient ces parages, et que les Anglais ne pouvaient pas tous pourchasser, ni dépister — dénoncées aux agents turcs et allemands d'Athènes et de Salonique.

L'installation d'un amiral à Moudros, puis, le 1er mars, l'arrivée du général Birdwood, commandant en chef des troupes australiennes, quatre jours après, celle de l'avant-garde même de l'armée anglaise, le 9 mars, celles des contingents français, entassés sur leurs navires, où ils restaient consignés, alimentés en eau par leurs alliés britanniques, tout cela n'avait pas pu être tenu sous le boisseau.

Mais, à la guerre, la multiplicité contradictoire des renseignements est souvent plus angoissante que le silence même. Liman était submergé de racontars.

Les bruits et les chiffres les plus fantaisistes affluaient à Constantinople. C'était, tantôt cinquante mille hommes, tantôt quatre-vingt mille Anglais, épaulés de cinquante mille Français, qui allaient se jeter sur la Turquie.

Mais où? Sur la Péninsule? En Asie? Rien, jusqu'ici, ne permettait au général allemand la moindre hypothèse.

Si jaloux fût-il de son autorité, Enver finit par se rendre compte de l'insuffisance des mesures de défense contre le débarquement prises par lui aux Dardanelles, et par céder aux raisons de von Sanders.

Le 24 mars, il constitua une armée spéciale destinée à la protection de la presqu'île. Il en offrit le commandement

à Liman, qui repassa au vieux von der Goltz celui de la Ire armée.

Le 26, le général traversait la mer de Marmara et débarquait à Gallipoli avec un petit état-major. Il y installait son quartier général dans une maison de la ville, puis, quand le bombardement l'eut réduite en un monceau de ruines, aux abords, sous des tentes, voilées par des vergers.

Cette Ve armée n'était pas brillante. Elle ne comptait que cinq divisions, de neuf à douze bataillons. Les bataillons comptaient huit cents à mille hommes. L'unique régiment d'artillerie était à deux escadrons. Ajoutons-y une compagnie du génie et d'infirmiers : c'était tout. L'armée ne possédait ni artillerie lourde, ni aviation, ni automobiles.

Liman para au plus pressé. Il fit aussitôt rallier la 3e division de Constantinople.

Peu versé dans la stratégie européenne, en dépit de ses prétentions, Enver avait disséminé ses faibles forces tout le long des côtes. Élève de l'École de guerre de Berlin, Liman commença par les concentrer.

Il se tint, avec bon sens, le raisonnement suivant : en principe, il était possible de jeter des masses de troupes sur de très nombreux points d'une côte très étendue. En fait, quelques-uns seulement semblaient s'imposer : ceux d'où une armée assez importante pouvait s'avancer à la conquête des clés mêmes de la péninsule.

C'étaient, à son extrémité sud, les petites plages qui la bordaient, et d'où l'ennemi pouvait grimper jusqu'à Krithia; sur le golfe de Saros, le littoral dominé par le Gaba-Tépé, d'où il marcherait sur Maidos, le centre principal de tout le pays, où s'était concentrée sa pauvre civilisation; d'autre part, les lignes de Boulaïr, sorte de cordon ombilical de la presqu'île, qu'un ennemi entreprenant pouvait avoir la tentation de couper. Enfin, peut-être aussi, la côte d'Asie plus plate, plus riche, plus accessible, le long de laquelle il essaierait de cheminer jusqu'à la mer de Marmara — en prenant Tchanak de flanc et de dos, une fois franchie la plaine troyenne.

Liman décida de n'affecter à la garde des rivages que le minimum de troupes. La presqu'île n'avait presque pas de

routes. Aucune ne reliait Gallipoli à Maidos, pas plus que Maidos à Kilid-Bahr. Les seuls moyens de communications vers Constantinople étaient : d'abord la mer de Marmara, — mais il fallait compter avec la menace sous-marine (nous le verrons, cette crainte n'était pas vaine), — et, par terre, le long du golfe de Saros, Usunkôpril, station fort éloignée de l'Orient Express. Un autre était un chemin de terre qui menait à l'extrémité de la voie unique de Constantinople, encore inachevée en 1915. Les sentiers étaient, d'ailleurs, en vue de la mer, exposés à tous les coups de canon du large.

C'était donc surtout sur mer, par les vieux cargos et remorqueurs de la petite flotte ottomane, ou par de longues colonnes de chameaux et de bœufs, que l'armée, enfermée dans la presqu'île, allait recevoir ses approvisionnements de Constantinople : c'étaient là des voies d'accès bien précaires.

Quant à l'intérieur même, il fallait commencer par transformer en routes des sentiers de sable, pour piétons et ânes, et relier, l'un à l'autre, les secteurs que Liman avait constitués.

Pour éviter toute observation de l'aviation ennemie, d'ailleurs, elle aussi, presque inexistante, Liman groupa de nuit ses réserves sur quelques points stratégiques, d'où il comptait les lancer à la contre-attaque sur les points de débarquement.

Il bourra de soldats les forts détruits de Seddul-Bahr et de Koum-Kalé, clés des accès extérieurs de la presqu'île. Il organisa les défenses contre les débarquements.

Tout, ou presque tout, manquait à cette armée de miséreux, mal vêtus, mal chaussés. Les parcs du génie n'existaient pas. Les clôtures des jardins de Gallipoli et de Maidos furent arrachées. On tendit des fils de fer barbelés sur les plages, au-dessous du niveau de l'eau. Les tranchées furent rendues invisibles de l'air. Les Turcs, grands remueurs de terre, maîtres en l'art de la fortification, transportèrent les déblais ailleurs, dans l'obscurité, tandis qu'ils recouvraient avec des branchages les fossés qui encerclèrent les principaux points de débarquement. Par des moyens de fortune, mais malgré tout efficaces, la presqu'île se hérissa bientôt de fortifications, de redoutes, de bastions.

Un mois avant l'arrivée de von Sanders et de la Ve armée à Gallipoli, un débarquement par surprise devait, presque fatalement, réussir. Il devint plein de dangers et d'aléas. Il ne pouvait plus s'effectuer sans des pertes sanglantes. A la guerre, le temps, c'est bien plus que de l'argent!

***

« En somme, — avoua Enver, — si les Anglais avaient eu le courage de jeter davantage de navires à travers les Dardanelles, ils auraient pu avoir Constantinople. Mais leurs retards nous permirent de fortifier complètement la péninsule. En six semaines, nous avions descendu plus de deux cents canons Skoda. »

L'amiral Souchon était du même avis : « Les Anglais auraient passé. » A Berlin, on était certain que la flotte britannique franchirait les détroits après le 18 mars. On savait que les Turcs avaient presque épuisé leurs munitions. Les fabriques montées dans la capitale turque par les ingénieurs allemands, manquaient de machines modernes. Elles ne rendirent que plus tard et très faiblement. On n'avait pas confiance dans les champs de mines.

Les combattants turcs des forts craignaient une nouvelle bataille. Un capitaine du fort Hamidieh, s'attendait franchement à ce que l'attaque fût reprise. « Par suite de notre manque de munitions, je croyais bien que la flotte réussirait à passer. » Si, le 19 et le 20, une nouvelle attaque avait été lancée avec des forces disponibles, elle eût probablement réussi... Les munitions n'auraient pas permis de repousser une seconde attaque navale menée sur une large échelle... »

Tel était le son de cloche ennemi. Si Churchill avait été sur place, il n'eût sans doute écouté que son audace. Il se rongeait d'impatience à Londres. Pourquoi ne renouvelait-on pas l'assaut dans de meilleures conditions qu'au 18 mars, après avoir dragué, s'il le fallait, nuit et jour? La flotte anglaise, dans la mer de Marmara, aurait coupé la presqu'île de Constantinople, pris les forts à revers. L'artillerie turque eût été réduite au silence, le transport des munitions et approvision-

nements, et celui des forces turques de la rive d'Asie, rendus impossibles.

Mais Churchill n'avait pas, de Londres, le moyen, d'imposer sa volonté. Il devait s'en rapporter aux exécutants locaux. Ceux-ci étaient respectueux du temps, leur grand ami. Ils attendirent : ils perdirent.

VI

TEMPORISATION

A Moudros, Robeck était beaucoup moins impétueux qu'à Londres le Premier Lord. « L'échec du 18 (car il ne redoutait pas d'employer le mot) n'est pas définitif. » Mais il se gardait bien de proposer de renouveler la tentative. Il accumulait les bonnes raisons pour attendre. « L'hypothèse dans laquelle on croyait pouvoir détruire les forts par le tir de l'artillerie seule (c'était précisément la grande leçon que Churchill croyait avoir rapportée du bombardement d'Anvers par les Allemands) s'est trouvée entièrement en défaut. Le pouvoir destructif des obus s'est exercé, soit sur les parapets, soit à l'arrière-plan, où il a démoli quelques ouvrages sans importance. Il est impossible, même à la portée de sept ou huit cents mètres, d'obtenir des coups directs sur chaque canon... L'analogie avec l'attaque sur les forts à coupoles d'Anvers par le tir des obusiers lourds, ne vaut pas ici... Il faudrait débarquer des détachements de démolition... Tant que les forts resteront intacts, je ne vois pas de solution pratique au problème du passage des ravitailleurs de la Flotte par les Dardanelles... »

Et il terminait en versant ce baume dans le cœur du ministre : « Notre succès serait certain si l'armée tenait la Péninsule et si l'escadre passait les Dardanelles. Je me suis rencontré le 22 avec le général Hamilton. Il ne se sent pas capable d'assurer la protection des détachements de démolition. Celle-ci ne peut pas réussir par surprise. Je pense maintenant qu'une opération combinée est essentielle. »

Le 22 mars eut, en effet, lieu un nouveau conseil de guerre,

entre marins et soldats, britanniques et français. Il n'en sortit rien de décisif.

Robeck déclara qu'il ne pouvait réussir sans l'aide de l'armée... « Supposez, dit-il, que la flotte passe, moyennant d'autres pertes : comment nos transports, nos navires d'approvisionnements, nos charbonniers pourraient-ils suivre? » Ce n'était vraiment pas là une mentalité de vainqueur.

Sir Ian Hamilton ne professait pas une opinion bien différente. « Je puis dîner demain soir à Achi-Baba, mais les Turcs réagiront. »

En outre, la marine reprochait à l'armée de n'être pas prête. C'était exact.

Hamilton n'avait ni officiers d'état-major, ni matériel. « Je suis, écrivait-il, mon adjudant-général, mon quartier-maître général, mon médecin-chef. »

La 29e division ne pouvait pas arriver avant trois semaines. Tout manquait : les petits bateaux pour débarquer les troupes, les citernes pour les abreuver, les sapeurs pour creuser les puits. Pas de bombes, pas de mortiers, pas de grenades.

Les premières dépêches du généralissime à Kitchener sont le début d'une interminable litanie, qui ne cessera qu'avec son rappel. Le grand chef l'écoute d'une oreille distraite. Il a bien d'autres soucis sur le front occidental.

Le débarquement, à Moudros, s'était effectué dans des conditions déplorables.

En Angleterre et en France, les navires semblaient avoir été chargés par de malins génies qui se seraient juré de tout brouiller. Les voitures-citernes étaient dans les cales d'un navire, leurs chevaux dans un autre. Ici, les affûts; là-bas, les canons; plus loin, les caissons.

Le désordre était peut-être encore pire dans le corps expéditionnaire français. Ses bateaux manquaient de moyens de débarquement. Ils n'avaient pu accoster à terre. On voyait, ficelés dans de larges sangles, les chevaux de la cavalerie et du train se débattre, un à un, dans l'air, avant de descendre dans les rares chalands qui les menaient à la rive. Comme chez les Anglais, les roues de la charrette étaient sur un transport, la voiture sur un autre.

Moudros fut bientôt une invraisemblable tour de Babel,

une cohue hétéroclite d'Australiens, d'Hindous, d'Anglais, de fantassins français, de nègres, parqués dans des camps de fortune dressés aux abords du port, sans autre eau potable que celle des citernes de la flotte.

Avant même de songer à jeter ces hommes, venus des quatre coins du monde échouer sur cet îlot désert, contre les défenses de la presqu'île de Gallipoli, les chefs essayèrent de leur donner quelque cohésion et de remettre un peu d'ordre dans le matériel.

Le général d'Amade avait bien fait valoir la désastreuse impression que causerait — notamment dans les Balkans — un recul sur quelque point mieux aménagé. Hamilton, pressé d'agir par les gens de Londres, leur résistait de son mieux. « S'ils étaient ici, ils verraient bien que la hâte équivaut à l'échec. »

Il proposa, finalement, à Kitchener de ramener tout le monde, sauf quelques troupes, qui resteraient pour occuper Lemnos, à Alexandrie. On y ferait des exercices d'ensemble; on classerait le matériel, par catégories et par bateaux. On y recevrait peut-être, ainsi, tout ce qui manquait encore, surtout de l'artillerie dont les Australiens étaient fort pauvres. Et les généraux élaboreraient, de concert, un plan d'attaque. Car, jusqu'ici, il n'y en avait point.

Ainsi fut fait. L'armada prit le chemin de l'Égypte. De belles scènes ravirent les yeux et les cœurs. Au départ de Lemnos, par un soleil radieux, sous la divine lumière des îles grecques, et devant la mer céruléenne, les soldats acclamèrent leur général, d'Amade, superbe figure de paladin, dressée sur la dunette.

En pleine mer, sous les vols des mouettes blanches, qui tournoyaient au-dessus des képis rouges et des baïonnettes, un régiment — le 175e d'infanterie — reçut son drapeau sur le gaillard d'avant, tandis que les pièces du bord tiraient une salve de vingt et un coups.

La population d'Alexandrie fit fête à cette armée, qui lui parut magnifique et redoutable. Les gars australiens, lâchés, comme des cowboys, à travers la ville, y causèrent bien quelques scandales. Mais les Français (les souvenirs de Bonaparte sont encore vivaces sur la terre d'Égypte) emportèrent

tous les suffrages. On allait en famille visiter les camps, aux portes de la ville. Pendant ce temps, les dockers et les marins remettaient de l'ordre dans les cargaisons des transports, distingués par de grands numéros.

Le 5 avril, eut lieu une revue merveilleuse passée à Ramleh par Hamilton et d'Amade. Le généralissime anglais, très grand seigneur, défila, au trot, devant le front des troupes. L'apothéose fut la charge des chasseurs d'Afrique, au galop, ventre à terre, dans la poussière d'or. Une division française, sur les ordres d'un général en chef anglais, partait près d'Aboukir, et du champ de bataille de Canope pour faire la guerre aux Turcs : n'y avait-il pas là de quoi affoler les têtes les plus calmes?

Mais, une fois évaporée la griserie de la fête, il fallut songer à l'action. Londres s'impatientait. Et, sur place, les généraux ne s'entendaient pas. Le colonel français Maucorps, qui avait longtemps séjourné à Constantinople, avait, dès le mois de novembre, déconseillé l'attaque par les Dardanelles, et préconisé Salonique.

Le général d'Amade posait le problème avec une lucidité toute latine. Les Dardanelles sont-elles la clé de Constantinople, ou Constantinople, la clé des Dardanelles? A cette seconde question, il répondait par l'affirmative. Il comparaît les Détroits à une porte verrouillée, et se demandait, peut-être non sans raison : « Pour ouvrir une porte dont le verrou est poussé, est-il expédient de se heurter le front contre les panneaux, jusqu'à ce qu'ils cèdent? »

Pour lui, c'est par la prise de la capitale turque qu'il fallait commencer. Il s'agissait donc de gagner Constantinople par ses approches, de préférence par l'Asie. Le verrou tombé, la porte se serait ouverte, comme par enchantement.

D'Amade avait, comme Hamilton, assisté à la ruée impuissante des navires contre les forts. Il en conservait, en son cœur, une impression de froid désespoir, que traduisait bien la réflexion de l'audacieux sir Roger Keyes, lui disant, la veille même de l'attaque : « Je cherche à deviner quels navires seront demain, à pareille heure, au fond de l'eau. »

Aussi, le premier rôle lui paraissait, après le 18 mars, nettement réservé à l'armée. Mais c'est de Mytilène qu'il

voulait partir. Le fond du golfe d'Adramit eût été sa zone de débarquement de prédilection. De là, il eût coupé la voie ferrée, qui joignait Smyrne à Constantinople. Il eût ensuite marché sur Brousse, et, tournant toutes les défenses de la rive asiatique des Détroits, emporté Constantinople.

L'état-major général français n'approuva pas ce vaste plan. Il le trouva trop ambitieux et excentrique. Il conseilla plutôt un débarquement à Bésika, sous la protection de la flotte.

Quant aux généraux anglais, ils n'étaient d'accord ni avec d'Amade, ni entre eux. Le général australien Birdwood prétendait débarquer au golfe de Saros. Par là, l'armée britannique échapperait, pensait-il, aux coups des batteries turques de la côte d'Asie. Il conseillait d'attaquer aussi cette dernière. Les Turcs, pressés de ce côté, eussent été contraints d'y transporter leurs pièces de campagne. Les dragueurs des Détroits en eussent été délivrés : la flotte aurait passé.

Sir Ian n'était pas de cet avis. Marcher sur les lignes de Boulaïr, c'était perdre, avec le contact de la flotte, le bénéfice de sa protection. L'armée y serait, du reste, attaquée de front et de flanc, par Andrinople. Au contraire, s'emparer du plateau de Kilid-Bahr, qui dominait tous les Détroits, c'était enlever la clé même de Constantinople.

L'armée — ainsi raisonnait également un des principaux lieutenants de sir Ian, Hunter Weston, — devait donc poursuivre, comme objectif immédiat, de permettre à la flotte, à ses charbonniers, à ses autres bâtiments d'approvisionnement, de franchir les Détroits et d'attaquer la capitale. Ceci n'était possible que si l'armée se rendait maîtresse du défilé lui-même.

Attaquer sur la pointe de la péninsule de Gallipoli, au cap Hellès, par exemple, offrait le grand avantage à la flotte de pouvoir enserrer la presqu'île de ses navires et d'y concentrer le feu de son artillerie principale.

Sur le papier, c'était simple et prometteur.

Mais à une condition : que l'opération eût été longuement, minutieusement préparée, que tous les moyens de débarquement eussent été envoyés de Londres, par Kitchener et Fisher, que le secret le plus profond fût observé, que le débarquement éclatât comme un coup de tonnerre.

Il n'en fut rien. Toute la population d'Alexandrie savait pour quels combats s'organisaient les forces anglo-françaises. Maxwell et Mahon avaient permis à la presse égyptienne d'annoncer l'arrivée de toutes les unités et de toutes les fractions. Ces renseignements précieux n'étaient pas perdus pour les Turcs et pour les Allemands. Enver et Liman poussaient leurs préparatifs, déversaient de Tchataldja et d'Andrinople toute la grosse artillerie qu'ils pouvaient y prélever. Ils rendaient chaque jour la péninsule plus imprenable.

Enver, toujours aussi outrecuidant, jurait même de faire défiler les Anglais prisonniers à travers les rues de Constantinople.

Le 10 avril eut lieu un conseil de guerre décisif. Amiraux et généraux anglais et français y prirent part. Sir Ian rejeta les plans de d'Amade et exposa les siens. Il sentait bien leur faiblesse essentielle : la dispersion — le grand péché contre la loi absolue de toute stratégie, la concentration. Sans doute, il eût préféré mettre à terre, d'un coup, toutes ses forces près du plateau de Kilid-Bahr. Mais où les loger, sur ces petites plages qu'il avait, d'ailleurs, seulement entrevues de loin, au cours de rapides randonnées le long des côtes?

A l'attaque massive, suppléerait donc une série d'offensives simultanées, contre Krithia, à Morto-Bay, à Gaba-Tépé. Les Anglais feraient une démonstration à Boulaïr, les Français une autre, plus sérieuse, à Koum-Kaleh, sur la côte d'Asie. Ils y prendraient pied, et ne la lâcheraient qu'au bout de vingt-quatre ou quarante-huit heures. Les Turcs, affolés par tant de coups portés à la fois, ne sauraient où donner de la tête, ni contre quoi se masser. C'était une grande partie à risquer. Le succès paraissait, pourtant, probable.

Que de choses manquaient, cependant, pour une réussite! N'eût-il pas fallu pouvoir rendre intenable la péninsule à coups de bombes d'avions? Sir Ian n'avait guère qu'une vingtaine d'appareils, lents, peu efficaces. N'eût-il pas été convenable de posséder, de cette péninsule, qui se dressait, revèche, au dessus de la ligne des Détroits, toute une série de bonnes photographies aériennes, et bien d'autres renseignements, — ne fût-ce que sur les effectifs turcs et la position exacte des défenses?

Mais Hamilton n'était pas homme à hésiter devant l'inconnu. Il s'y jeta, tête baissée, et prit le taureau par les cornes.

Il fallait de l'audace : il en avait. Elle ne supplée pas à tout.

Eût-il conservé ses espoirs, s'il avait, de ses yeux, pu contempler les énormes préparatifs, réalisés avec une farouche énergie, par Liman et Enver : les forts réparés en toute quiétude, — car Robeck, accaparé par les préparatifs de débarquement, avait, pendant un long mois, cessé tout bombardement, — une puissante artillerie lourde, cent cinquante grosses pièces de 150 et 350 millimètres, des mortiers de 210 millimètres, une soixantaine de milliers d'hommes, aguerris et fanatisés, solidement commandés par l'état-major allemand?

Du côté allié, la flotte et ses nombreux canons, presque impuissants contre les remblais de terre, — et qui s'usaient vite, — une assez maigre artillerie de campagne, qui comptait à peu près cent cinquante pièces, la plupart de faibles calibres, quatre-vingt mille hommes de troupes, vaillantes, mais disparates.

Chez les Français, vingt mille hommes à peine : Joffre avait refusé une division constituée. Ce corps expéditionnaire d'Orient était entièrement composé de soldats prélevés dans les dépôts.

Il y avait là une brigade mixte, — le 175e régiment d'infanterie et le 1er régiment de marche d'Afrique, — une brigade coloniale, à deux régiments, chacun d'eux à deux bataillons de Sénégalais et un batailleur européen, un régiment de chasseurs d'Afrique, trois groupes de 75 millimètres, deux batteries de montagne, pas d'artillerie lourde.

Chez les Anglais, d'admirables troupes, mais dont la plupart n'avaient jamais vu le feu. C'étaient d'abord les A N Z A C (Australia New-Zealand Army Corps) : les plus beaux hommes des Dominions. Trappeurs, colons, ouvriers, tous, volontairement, étaient venus du fond du Pacifique pour sauver la vieille Angleterre — que la plupart n'avaient jamais vue. Ils formaient deux divisions, avec une artillerie faible, mal approvisionnée. Puis, venaient la fameuse 29e division, le noyau de l'expédition, et la *Royal Naval*

Division, corps d'élite, marins chevronnés et souvent vieux réservistes, animés d'un haut sentiment du devoir, mais sans artillerie, toutes deux dépourvues de munitions, et sans renforts à pied d'œuvre.

C'était le moment où Kitchener se disposait, par un effort gigantesque, à porter l'armée britannique de soixante-dix à cent divisions. L'offensive de mai se préparait en Artois. Il rationnait les armées en canons, en mitrailleuses, en artillerie lourde, en explosifs.

Churchill, le seul qui comprît la grandeur de l'entreprise dont il était le principal instigateur, était obligé de livrer bataille pour chaque homme, pour chaque canon, pour chaque charge de munition, contre Kitchener, contre le vieux Fisher qui ne se gênait pas pour lui dire crûment : « Plus je considère les Dardanelles, moins je les aime. »

C'était au 25 avril que sir Ian avait fixé le débarquement. Jamais responsabilité plus lourde n'avait pesé sur les épaules d'un chef. Il le sentait bien. Au moment de jeter ses hommes sur les canons turcs, il lança une éloquente proclamation :

« Soldats de France, soldats du Roi, nous avons à accomplir une entreprise sans précédent dans la guerre moderne. De concert avec nos camarades de la flotte, nous allons opérer un débarquement de vive force sur une plage ouverte, en face de positions que l'orgueil de nos ennemis présente comme inexpugnables.

» Souvenez-vous qu'une fois que vous aurez mis le pied sur la presqu'île de Gallipoli, vous devez combattre jusqu'au triomphe définitif. Le monde entier aura les yeux fixés sur notre marche en avant. Prouvons-lui que nous sommes dignes de la grande œuvre confiée à nos armes.

» Vous êtes constamment dans les pensées et dans les prières du Roi. »

Mais, en son for intérieur, le commandant en chef se sentait étreint d'une affreuse angoisse. Au matin du 25 avril, il s'écria : « Dieu tout puissant, gardien de la voie lactée, berger des étoiles d'or, aie pitié de nous... »

VII

LES PLAGES SANGLANTES

Dans la nuit du 24 au 25 avril, la lune, aux trois quarts épanouie, se mirait mollement dans les flots étrangement paisibles des Détroits.

Après trois heures du matin, ce fut l'obscurité totale. Une aurore froide, sans le moindre vent, pointa bientôt sur la mer lisse comme un miroir, légèrement embrumée.

La veille, les premiers navires, portant la 29e division, avaient appareillé de Moudros. Ils avaient défilé devant les bâtiments de guerre français et britanniques, devant les transports où étaient embarqués les Australiens. Des hourrahs joyeux — sportifs — s'élevèrent dans les airs. Ces hommes, dont tant allaient mourir, se saluaient.

Toute la nuit, les bateaux naviguèrent, feux masqués. Les soldats restèrent sans dormir, entassés dans les entre-ponts, ou sur les ponts, le fusil entre les jambes, la gourde pleine, avec les lourdes musettes, et les cartouches, autour du corps.

Le soleil n'était pas encore levé, dans un poudroiement d'or, que quatre bâtiments de ligne et quatre croiseurs crachaient déjà leurs obus sur les principaux points de débarquement. Sphinx immobile, la presqu'île restait enfouie dans un effrayant silence.

L'opération de la mise à terre d'une armée de plus de soixante mille hommes, avec leurs vivres, leurs bagages, leurs canons et leurs munitions, sous le feu probable — certain — d'un ennemi retranché, était une des plus difficiles qu'on pût concevoir dans l'histoire de la guerre navale.

Les états-majors, anglais et français, y avaient consacré les veilles d'Alexandrie et de Moudros.

Tout paraissait prévu, jusque dans le moindre détail. Des schémas minutieux réglaient la marche des transports, des remorqueurs, des trains de chalands, qu'ils devaient tirer jusqu'au rivage. Sur les ponts, de grands carrés, peints en blanc, marquaient l'emplacement des compagnies.

A terre, un corps spécial de chefs et d'ordonnateurs, inti-

tulé « personnel naval et militaire des plages », devait diriger tous les mouvements. Des systèmes de signalisation avaient été mis au point, pour permettre aux débarqués de se faire comprendre des navires. Chaque compagnie d'infanterie possédait un détachement de plage. Des groupes de solides marins étaient équipés pour le travail à terre.

Les embarquements et débarquements eux-mêmes avaient été longuement répétés. A Moudros, Australiens et Sénégalais avaient appris l'art de se jeter en masse dans une chaloupe, d'en sauter à l'eau, avec armes et bagages. On avait renoncé aux échelles de corde : des échelles en bois, des coupées, permettaient à cinq ou six cents hommes d'embarquer dans les canots en quelques minutes.

Mais on n'avait pas pu figurer deux éléments sessentiels : les balles turques, et les barbelés.

Pour la commodité du commandement, l'état-major anglais avait désigné par des majuscules les différentes plages : *V*, était la baie de Morto; *W*, la baie entre le cap Hellès et Gaba Tépé; *X*, Y^1, Y^2, les autres plages à conquérir.

Aux Anglais, la presqu'île, aux Français, la rive d'Asie, tel était le plan général.

Mais chaque plage fut bientôt le théâtre d'un drame spécial. Les majuscules n'allaient pas tarder à baigner dans le sang.

La question avait été longuement débattue de savoir quel serait le meilleur moment pour le débarquement. Ne serait-ce pas la nuit, propice à une offensive foudroyante?

Les marins, toujours prudents, objectèrent qu'ils ne connaissaient pas assez les fonds de cette côte, où ils n'avaient jamais abordé, pour déposer, exactement au point prévu, les troupes qu'ils transporteraient. L'argument parut décisif. Sir Ian opta pour les premières lueurs du jour.

Au printemps, l'aube dure peu en Orient. Il ne fallait plus compter sur les voiles de la nuit, pas plus que sur la surprise. Les Turcs, prévenus depuis Alexandrie, étaient certainement sur leurs gardes. Mais où?

Sir Ian avait cherché à les égarer, en envoyant une démonstration dans le golfe de Saros, contre ces lignes de Boulaïr, que Liman von Sanders tenait pour essentielles à la défense

de la Péninsule. « Si l'étroite bande montagneuse qui sépare le golfe de Saros de la mer tombait aux mains de l'ennemi, avouait-il, la Ve armée serait coupée de toute communication non seulement par terre, mais aussi par mer. »

Le cuirassé anglais *Canopus*, accompagné de destroyers et de sept transports, arriva le 24, au soir, à l'ouest de l'île de Saros. Dès l'aube, les torpilleurs bombardèrent les plages. Le tir reprit dans l'après-midi. Douze cents hommes s'embarquèrent, ostensiblement, dans les canots.

Le soir, un lieutenant anglais, complètement nu, peint en brun, oint d'huile, comme un athlète antique, s'avança dans un canot jusqu'en vue d'une petite plage. Il dut nager pendant deux mille pour l'atteindre. Il traînait, après lui, trois paquets de fusées incendiaires. Il accosta à minuit, rampa jusqu'à une tranchée, où il entendit des voix. Il alluma trois incendies et rejoignit l'escadre, comme il était venu. La contrée était presque déserte. Un grand débarquement n'y aurait pas rencontré la moindre résistance.

Un des plus grands convois avait été dirigé sur la baie de Morto, V. La traversée s'accomplit avec une parfaite régularité, sous les étoiles. A bord, se pressaient plusieurs bataillons, qui comptaient parmi les meilleurs de l'armée britannique : les *Dublin Fusiliers*, les *Munster Fusiliers*, une partie des vétérans de la *Naval Division* : des braves parmi les braves.

Les vedettes remorquèrent, dans un profond silence, six convois, composés d'une pinasse et de quatre canots, remplis de cent vingt-cinq hommes. On eût dit de grands serpents qui se déroulaient dans la brume du matin.

A droite, un charbonnier ventru, le *River Clyde*, fonça en plein sur la rive. Son commandant, Edward Unwin, avait ordre de l'échouer. Nouveau cheval de Troie, il devait vomir sur le rivage les centaines de fantassins enfermés dans ses robustes flancs.

A mesure qu'ils approchaient du rivage, les Anglais distinguaient mieux ses détails. La baie avait la forme d'un théâtre antique, dont le mer eût été la scène infinie. Au sud-ouest, ils aperçurent la vieille forteresse de Seddul-Bahr, derrière elle, un petit village gris, à sentes très étroites. Une

haute falaise surplombait le demi-cercle. Un des plus puissants forts turcs, démoli par l'attaque navale du 19 février, l'avait dominée. On apercevait encore les restes d'un très ancien aqueduc.

Des pentes, douces, gazonnées, descendaient jusqu'à la plage. Les jardins étaient fortifiés, bardés de fil de fer barbelés. Toute la partie supérieure de l'amphithéâtre était fortifiée. Des tranchées, garnies de mitrailleuses, de canons pom-pom, inaccessibles au bombardement naval, étaient bondées de Turcs.

Ils avaient soigneusement marqué les portées au moyen de repères. Tels des chasseurs à l'affût, paisibles, sans nerfs, ils attendaient le gibier que leur apportaient les canots.

Un silence émouvant règne d'abord sur la baie. Les allèges avancent péniblement vers la rive, déportées par le courant.

Le *River Clyde*, comme poussé par la main puissante de son commandant, vient se plaquer contre la plage : une chaîne d'allèges est alignée contre le cargo et forme, entre la rive et lui, un ponton de débarquement improvisé : ses portes de fer carrées vont donner passage aux centaines de *Munster Fusiliers*.

Ils en sortent, comme vomis par une pression intérieure. Les cinq cents Turcs, cachés dans les tranchées, ne bronchent pas. Soudain, en nappes denses, les balles des fusils et des mitrailleuses, les petits obus des pom-pom, les fauchent sur les allèges : les fusiliers tombent par grappes, si denses que plusieurs sont étouffés sous les morts.

D'autres allèges, refoulées par les courants, sont parvenues, sous la fusillade, jusqu'à de petits rochers, près du cap Tekké. Ceux qui survivent y trouvent un abri précaire. Les embarcations sont crevées par les balles. Les hommes y sont tués, immobiles, sans pouvoir même tirer, ou au moment où ils se jettent à l'eau. Les marins manœuvrent leurs gaffes et leurs rames, comme à un débarcadère de plaisance. L'eau qui déferle sur le sable est rouge.

Une demi-compagnie est ainsi entraînée par le flot jusqu'à l'est du château de Seddul-Bahr. Les Irlandais se glissent jusqu'au moulin et à l'entrée du village. Ils y sont abattus par les mitrailleuses; il n'en revient que vingt-cinq. Les

navires leur sont d'un faible secours. L'*Albion* croit les troupes anglaises dans Seddul-Bahr et ne le bombarde pas; le *Cornwallis* n'a rejoint son poste qu'à dix heures.

Cependant, sur les pontons du *River Clyde*, le carnage continue. Une autre compagnie a jailli des trappes, marche sur les cadavres et les blessés.

La côte tombe en pente plus douce qu'on le croyait du large. Les passerelles volantes, jetées des pontons, ne peuvent pas atteindre la terre. L'allège la plus en avant tombe sous le vent : c'est comme un trou creusé dans la file. Presque tous les hommes qui sont sur le pont volant sont touchés.

Une compagnie a atteint la passerelle. Mais un coup de vent fait dériver le tout en eau profonde. Les hommes s'y jettent. Ils coulent à pic, sous le poids de leurs équipements et de leurs munitions.

Le commandant Unwin plonge et travaille, dans la mer, avec des officiers et des marins : à huit heures, ils ont rétabli l'appontement.

Quelques survivants se précipitent enfin sur la plage, derrière un bourrelet de sable, où ils restent tapis, sous les balles. Une fois de plus, le courant entraîne le ponton. Le brigadier général Napier, et son officier adjoint, y sont tués, à plat ventre sous la fusillade. Les embarcations des convois sont détruites et dispersées, gouvernées par des cadavres. Malgré des mitrailleuses cachées à l'avant du *River Clyde*, derrière des sacs de terre, le feu turc n'avait pas cessé. Le débarquement dut être interrompu.

Toute la journée, les groupes qui ont pu atteindre le rivage restent plaqués derrière un épi de terrain, que submergent des nappes de balles. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit que de petits paquets d'hommes se glissent jusqu'aux murs extérieurs du vieux fort. Le reste des troupes débarque dans l'obscurité.

La plage baptisée *W* décrit un arc de cercle plus large, entre le cap Hellès et le cap Tekké. Un torrent, généralement à sec, s'y jette dans la mer. Il est bordé de basses dunes de sable. En cette chaude et belle fin d'avril, elles étaient encore couvertes de fleurs sauvages et de plantes aromatiques.

Mais les creux du terrain cachaient des réseaux barbelés; une ombre ourlait, de bout en bout, le bord même de l'eau. Les Turcs avaient, en outre, construit deux redoutes sur le plateau, au sud-est, pour empêcher toute communication vers la baie *V*. La baie *X* était barrée par d'autres retranchements.

Le massacre fut presque aussi effrayant que sur la plage *V*. Du moins, resta-t-elle aux mains des gars du Lancashire. La 86e brigade de fusiliers s'y couvrit d'une impérissable gloire.

Huit vedettes de l'*Euryalus* traînent, chacune, en ligne de file, quatre canots bondés. On n'entend que le clapotis des embarcations, dans l'eau endormie.

Les hommes y sautent. Ils s'empêtrent dans le réseau de fils de fer tendu au ras : c'est là qu'ils sont fauchés par les rafales turques.

Heureusement, un de ces convois, mené par le général lui-même, a abordé un peu à gauche. Il est protégé par un rocher. Les Anglais se ruent droit devant eux, prennent les tranchées turques d'enfilade. Un autre parti s'incruste à droite de la baie, sur le côté du cap Hellès. Une charge sauvage, à la baïonnette, chasse les Turcs de la cote 138. Toute la ligne anglaise de *W* tient. Le reste de la division débarque avec tous ses approvisionnements et son eau.

La plage *X* est enlevée assez aisément, grâce à la fraternelle collaboration des *Royal Fusiliers* et des marins. Le vieux cuirassé *Implacable*, de 15 000 tonnes, s'avance, tel un roi, au milieu de ses vingt-quatre canots. Il foudroie les hauteurs à faible portée : les fonds lui permettent d'approcher. Sous les hourrahs des matelots, les charges à la baïonnette emportent, à midi, le sommet de la colline, contre le cap Tekké.

Y, à six kilomètres environ du cap Tekké, était une si petite baie que les Turcs l'avaient négligée. Les Anglais y débarquent, sans résistance, grimpant le long de la falaise et se retranchant. De là, ils tentent d'arriver jusqu'à *X*. Ils se heurtent à de grosses forces turques massées dans un long torrent à sec, qui descend de Krithia, coule parallèlement à la mer, d'où il est demeuré invisible pour sir Ian.

Les Anglais sont bientôt assaillis, sous la lune, par de furieux

assauts turcs. Un officier allemand est tué à coups de pelle. Le centre des petites tranchées anglaises est enfoncé. Les fusiliers sont rejetés jusque sur le bord des falaises, hautes de deux cents mètres. Sans la canonnade des navires anglais, *Goliath*, *Talbot*, *Dublin*, *Sapphire*, *Amethyst*, ils en seraient précipités. Ils réussissent à se réembarquer avec leurs blessés. C'est un second échec.

A l'extrême droite, près de la batterie de Tott, un autre bataillon a été mis à terre. A la nuit, ce qui survit des passagers du *River Clyde* s'est avancé jusqu'au rebord de la baie *V*. Ainsi, neuf mille hommes ont pu, malgré un feu d'enfer turc, et, par un vrai prodige, être jetés, et maintenus, sur la rive. Mais il y a déjà trois mille tués et blessés.

Un autre débarquement, de grande envergure, avait été projeté par le commandant en chef, d'accord avec le général australien Birdwood. Les *Anzac* devaient, sur la côte nord, descendre à terre à Gaba-Tépé, retenir le plus de forces turques possible sur le plateau de Kilid-Bahr, arrêter les renforts qu'elles auraient pu envoyer dans le sud, et menacer la ligne de retraite de l'armée ennemie. Celle-ci était, vaguement, estimée à une vingtaine de milliers d'hommes. Personne n'en savait rien à l'état-major de sir Ian. Aucune reconnaissance n'avait été possible. Les seules bonnes cartes qu'eurent les Anglais furent celles qu'ils prirent, par la suite, sur les officiers turcs. Là aussi, c'était la course à l'aventure.

Le promontoire de Gaba-Tépé n'est pas très élevé. Mais une belle eau, profonde, limpide, baigne son pied rocailleux. De ses rochers et de ses grottes, on aperçoit une jolie et paisible côte, bordée de prairies, d'oliviers, un sentier, qui conduit au vieux village d'Eski-Keui, au centre même de la péninsule. Sur la gauche, se dressent les hauteurs de Sari Bair, coupées de ravins, et, à droite, Kilid-Bahr, réduit de la résistance ennemie. On voit quelles riches perspectives s'offraient à un succès australien. Le débarquement devait s'effectuer avant l'aube, sans aucune préparation.

En *Z* se jetterait un premier corps de douze cents hommes, répartis en douze petits convois, composés d'une vedette à vapeur et de quatre canots de sauvetage. Tous étaient

réunis, à une heure et demie du matin, entre Moudros et le point présumé de débarquement.

Les marins s'approchent doucement de la côte, à la faible lueur des étoiles. Mais, comme ils ne la connaissent pas, ils se laissent entraîner par le fort courant du golfe de Saros à plus d'un mille, au nord du point fixé.

Cette erreur est la cause du succès : la guerre est le royaume de l'imprévu.

Les Turcs surveillaient les larges plages qui s'élargissent jusque vers Suvla. Ils n'eussent jamais cru les Australiens capables de grimper sur les falaises. C'était les mal connaître. Ils les escaladèrent, comme des chamois, ainsi que les pentes à pic des ravins.

Mais d'autres convois aboutissent au nord d'Ari-Burnu. Les Turcs y sont massés. Ils infligent aux assaillants de terribles pertes, à coups de canons et de mitrailleuses. On voit dériver des canots pleins de morts. Plusieurs viennent s'échouer contre la côte, — tombeaux flottants.

Douze mille Australiens, deux batteries d'artillerie, une brigade de Néo-Zélandais, sont pourtant à terre. C'est bientôt une atroce mêlée.

Les Anzac se jettent tête baissée en avant, à travers l'épaisseur des buissons. Les bataillons, les compagnies, sont réduits en poussière. Mitrailleuses, shrapnells, balaient les ravins. Ces athlètes ne s'arrêtent même pas pour répondre au feu ennemi. Ils poursuivent leur chasse, sur les pentes, clouent les Turcs sur place, à coups de baïonnettes. En moins d'un quart d'heure, la seconde position ennemie est enlevée.

Mais les plus robustes sont bientôt terrassés par la fatigue. Ils s'arrêtent, pour s'organiser en un front continu. Sur la gauche, les Néo-Zélandais ont enlevé une crête; la quatrième brigade australienne est au centre.

Toute la position n'a pas plus d'un mille de longueur et trois à peine de profondeur. Elle a vaguement la forme d'un grand triangle. Les Anzac se retranchent dans la brousse et résistent à toutes les contre-attaques. C'est un des points où les Turcs portent le plus âprement leur effort. Vingt mille se jettent sur la troisième brigade et la gauche de la seconde, aux cris de « Allah! Allah Din! » En vain.

Sur la plage, règne une confusion sauvage. Des corvées chargées d'eau (car, partout, c'est le même cri : de l'eau!) — de rations, de cartouches, grimpent aux lignes. Des hommes épuisés dorment au milieu des morts; des blessés sont évacués péniblement, vers l'unique navire-hôpital. Des milliers de balles passent par-dessus la plage, tapent sur les bateaux et dans la mer.

La situation, au soir de ce premier jour, aurait dû être décisive. Elle est précaire. En *V*, c'est l'échec presque total; en *W*, les soldats tiennent, mais n'avancent pas; en *X*, ils ne se sont sauvés que grâce aux canons de l'*Implacable*; en *Y*, quelques compagnies, très réduites, sont pressées par des masses de Turcs; les Anzac se terrent en *Z*. La feinte de Boulaïr n'a trompé personne. Les pertes ont été cruelles en hommes et en officiers. Sur les trois brigadiers généraux de la seconde division, un a été tué, deux blessés.

Au contraire, l'attaque poussée par les Français, sur la rive d'Asie, est couronnée d'un beau succès. Mais les ordres formels de sir Ian Hamilton au général d'Amade lui prescrivent de se réembarquer. Les Français ne laissent que leur gloire, et plusieurs centaines de morts, sur les rives de Koum-Kaleh.

Ce ne devait être qu'une diversion. Elle fut exécutée avec un élan admirable. Le généralissime avait prescrit que, pour éviter la prise à revers, par les Turcs, de la partie sud de la presqu'île, les Français occuperaient la côte d'Asie, en face de Morto, chasseraient les Turcs de la région entre Koum-Kaleh et Yeni-Sher. C'était une mince langue de terre, entre la mer et Mendéré Chai, dominée par une crête à pente douce, où se dressaient les deux villages, assez riches, d'Okranié et de Yeni-Sher.

Le point de débarquement, choisi par les deux chefs français, d'Amade et Guépratte, était un petit terre-plein abrupt, de quinze mètres de côté, situé au pied même du vieux fort de Koum-Kaleh.

Le colonel, commandant la brigade coloniale, avait pour ordre d'y débarquer, d'enlever d'abord Koum-Kaleh et de marcher sur Yeni-Sher.

Le 25 avril, à sept heures, cinq grands transports, bourrés

de soldats, arrivent en vue des rivages troyens. L'escadre, commandée par l'amiral Guépratte, les précède : le *Prince George*, anglais, le petit croiseur russe *Askold* (ce fut la seule contribution, à cette campagne, de la Russie, pour qui elle avait été entreprise), la *Jeanne d'Arc*, aux six cheminées, le vieux croiseur *Latouche-Tréville*, les cuirassés *Jauréguiberry* et *Henri IV*, qui dressaient au-dessus du courant violent, à la sortie des Détroits, leurs murailles à pic et leurs tourelles qu'on pouvait prendre de loin pour d'étranges donjons, les transports et paquebots *Carthage*, *Théodore Mante*, *Ceylan*, *Vinh-Longh*, *Savoie*, le tout entouré d'un essaim de torpilleurs.

Aux côtés de l'amiral Guépratte, un plan directeur à la main, d'Amade dirige l'opération de la passerelle du *Jauréguiberry*. Au loin, sur la côte d'Europe, se déploie l'immense fresque de l'attaque britannique : des centaines de chaloupes, impeccablement alignées, marchent vers les rivages de mort; bientôt après, des lignes entières de petits points kaki, strient le sable des plages : des tués...

Les Français, impatients, las des longs mouillages de Moudros, étaient tout à l'action. Joyeux, les coloniaux se précipitèrent dans les chaloupes, lebel entre les jambes, chargement de campagne sur le dos.

Le courant des Dardanelles, qui avait déjà tant gêné les navires, dans les attaques navales, faillit jouer encore un mauvais tour à nos troupes.

Le *Jauréguiberry* et le *Henri IV* avaient jeté l'ancre trop loin en avant des mouillages prévus. Ils avaient perdu trente minutes précieuses, pour rectifier leurs positions, et ouvert le feu avec retard. Leurs vedettes à vapeur, chargées de convoyer les troupes et de leur apporter les moyens de débarquement, avaient été déportées assez loin par la violence des flots. Guépratte, impatient, fit hisser le signal de débarquement.

Il était neuf heures, quand la vedette de l'*Askold* amena à terre deux compagnies du 6e colonial. Le premier échelon se précipita, baïonnette au canon. Les Sénégalais enlevèrent brillamment le village. Mais, quand ils voulurent pousser plus loin, vers le Mendéré (le Scamandre antique), ou le long de la plage, jusqu'au mamelon d'Okranié, ils furent arrêtés

par des feux de face, ou d'enfilade, partis de tranchées turques, habilement dissimulées, sur la rive droite de la rivière, dans le cimetière, près du pont, et sur les pentes qui mènent à Yeni-Sher.

Le régiment colonial se retrancha et s'enveloppa de réseaux Brun, dans le vieux fort et le village. Toutes les contre-attaques turques vinrent s'y briser. Les défenseurs du mamelon d'Okranié s'étaient enfuis ou rendus : cinq cents prisonniers étaient aux mains des Français.

Le lendemain, 26 avril, au matin, les Turcs tentèrent une ruse qui faillit réussir. Deux compagnies demandèrent à se rendre, arborèrent des drapeaux blancs. Sans déposer les armes, l'ennemi s'avançait ainsi, jusqu'aux mitrailleuses, s'infiltrait le long du Mendéré, menaçait de couper la seule voie d'accès à la mer, le terre-plein d'embarquement. Les tirailleurs sénégalais, émus par ces signaux blancs, ne tiraient plus.

Le général d'Amade vit le danger de ce subterfuge grossier : il prescrivit d'ouvrir le tir contre tous ceux qui n'arriveraient pas aux lignes, les bras en l'air. Une nouvelle centaine de prisonniers s'ajouta aux autres. Les Turcs avaient perdu plusieurs milliers d'hommes, les Français sept officiers, cent quatre-vingt-trois hommes tués, treize officiers et cinq cent soixante-quinze soldats blessés.

Eût-il été possible d'exploiter ce beau succès et de pousser plus loin? D'Amade et les siens regrettèrent l'ordre de repli, imposé par sir Ian. Celui-ci n'avait pas de troupes nouvelles à jeter sur la côte d'Asie. L'attaque de Koum-Kaleh n'était, dans son plan d'ensemble, qu'une opération secondaire. Il avait lâché toutes ses forces sur les plages de Gallipoli.

Loin de pouvoir alimenter un nouvel effort contre l'Asie, il avait besoin de nos bataillons comme renfort à ses troupes harassées.

Les Français, victorieux, se rembarquèrent donc, sans être le moins du monde inquiétés, dans la nuit du 26 au 27. Les Turcs, si rudement houspillés, n'avaient pas eu le loisir de bombarder, avec leurs gros canons d'In-Tépé, les plages d'Europe, où les Anglais gisaient déjà par milliers. La diversion n'avait donc pas été superflue. Sans autre repos que

la brève traversée du Détroit, nos soldats furent précipités, dès le lendemain, dans la fournaise de Gallipoli.

VIII

LES VAINES OFFENSIVES

Tous ces débarquements semèrent la terreur dans le camp ennemi. « Ils viennent, ils viennent, les Inglès », s'écriaient, affolés, les gendarmes turcs, qui se précipitaient au quartier général de Liman von Sanders.

Le généralissime allemand, installé à Gallipoli, se rendit d'abord sur le crête de Boulaïr. Le moment, tant redouté, était arrivé. Des débarquements simultanés, quel serait le décisif? Où porter l'effort principal de la défense? Comment distinguer la vérité dans le fatras des renseignements apportés par les Turcs démoralisés? Une erreur de diagnostic, et la situation pouvait être irrémédiablement compromise.

Toutes, les six divisions dont se composait son armée étaient en ligne. Impossible de les renforcer, sur un point quelconque, par une réserve générale. Il n'en avait pas. Il fallait les déplacer, des points les moins dangereusement menacés, vers les plus exposés — et par mer, car les pistes de la presqu'île ne permettaient pas de rapides mouvements. Des transports avaient été tenus prêts pour les 5e et 7e divisions.

Boulaïr n'était que faiblement gardé par une compagnie de pionniers et quelques bataillons de travailleurs. Pour tromper les Anglais, ils avaient dressé de nombreuses tentes, bien en vue de la mer. Liman avait, du haut d'une éminence, assisté à la feinte. Une vingtaine de grands navires anglais s'avançaient dans le golfe de Saros, bombardaient les Turcs. Mais où étaient les troupes de débarquement? Les ponts étaient soigneusement dissimulés sous des branchages. Les navires paraissaient peu chargés; leurs flancs émergeaient très haut, au-dessus de la ligne de flottaison. Des embarcations avaient été mises à l'eau, mais ce ne paraissait pas devoir être une attaque bien redoutable, pour un point aussi décisif que Boulaïr.

Plus de doute; ce n'est pas là que l'Anglais veut porter le coup décisif. C'est l'extrémité de la presqu'île qu'il attaquera. L'Allemand pousse un soupir de soulagement. Le gros danger est évité.

Liman von Sanders reste, pourtant, par acquit de conscience, jusqu'au lendemain, à Boulaïr. Les détachements de *marines* du golfe de Saros se réembarquent sous ses yeux.

Sa décision est prise. Il se rend immédiatement à Maltépé auprès d'Essad Pacha, commandant en chef turc. La division, commandée par l'énergique Mustapha Kemal, qui se trouvait à l'exercice (car Liman a entraîné ses Turcs à la marche, aux manœuvres, depuis sa prise de commandement) est envoyée dans la direction de Gaba Tépé. La 5e et 7e divisions, et, un peu plus tard, la 11e division sont expédiées, par mer, à Maidos : Les troupes montées utilisent un chemin rocailleux, caché aux vues des navires, qui court le long des Dardanelles. Les bataillons débarquent à Kilia, sous le tir indirect des grands navires anglais de la mer Égée — ou à Akbasch. Tout est improvisé — pas de quai, pas de personnel, pas de matériel, pas de chemins vers l'intérieur : les petits chevaux anatoliens bondissent directement des bateaux sur la terre ferme.

Les renforts arrivent, pêle-mêle, toutes les unités mélangées. Elle sont immédiatement engagées. Elles résistent.

Ce ramassis d'hommes est à peine une armée. Les soldats, presque en haillons, chargés comme des bêtes de somme, vivent d'olives, enveloppées dans une vieille loque.

Les généraux en chef reçoivent leurs commandants en chef sous une tente vide. Réunis en cercle, débottés, les jambes croisées, fez en tête, ils s'accroupissent sur des tapis, et écoutent les ordres.

C'est une étrange salade de langues et d'idées. Les généraux turcs ont, pour les conseiller, les mener, des chefs d'état-major allemands. Il en résulte d'innombrables frictions. Les Turcs se défient des Allemands, leur obéissent à contre-cœur. Certains généraux restent, pacifiquement, sous leur tente, à bonne distance du front, et laissent l'Allemand se débrouiller. Il n'a, pour transmettre ses ordres, que des interprètes, souvent incultes, avec qui il s'explique en français, et qui,

la brève traversée du Détroit, nos soldats furent précipités, dès le lendemain, dans la fournaise de Gallipoli.

VIII

LES VAINES OFFENSIVES

Tous ces débarquements semèrent la terreur dans le camp ennemi. « Ils viennent, ils viennent, les Inglès », s'écriaient, affolés, les gendarmes turcs, qui se précipitaient au quartier général de Liman von Sanders.

Le généralissime allemand, installé à Gallipoli, se rendit d'abord sur le crête de Boulaïr. Le moment, tant redouté, était arrivé. Des débarquements simultanés, quel serait le décisif? Où porter l'effort principal de la défense? Comment distinguer la vérité dans le fatras des renseignements apportés par les Turcs démoralisés? Une erreur de diagnostic, et la situation pouvait être irrémédiablement compromise.

Toutes, les six divisions dont se composait son armée étaient en ligne. Impossible de les renforcer, sur un point quelconque, par une réserve générale. Il n'en avait pas. Il fallait les déplacer, des points les moins dangereusement menacés, vers les plus exposés — et par mer, car les pistes de la presqu'île ne permettaient pas de rapides mouvements. Des transports avaient été tenus prêts pour les 5e et 7e divisions.

Boulaïr n'était que faiblement gardé par une compagnie de pionniers et quelques bataillons de travailleurs. Pour tromper les Anglais, ils avaient dressé de nombreuses tentes, bien en vue de la mer. Liman avait, du haut d'une éminence, assisté à la feinte. Une vingtaine de grands navires anglais s'avançaient dans le golfe de Saros, bombardaient les Turcs. Mais où étaient les troupes de débarquement? Les ponts étaient soigneusement dissimulés sous des branchages. Les navires paraissaient peu chargés; leurs flancs émergeaient très haut, au-dessus de la ligne de flottaison. Des embarcations avaient été mises à l'eau, mais ce ne paraissait pas devoir être une attaque bien redoutable, pour un point aussi décisif que Boulaïr.

Plus de doute; ce n'est pas là que l'Anglais veut porter le coup décisif. C'est l'extrémité de la presqu'île qu'il attaquera. L'Allemand pousse un soupir de soulagement. Le gros danger est évité.

Liman von Sanders reste, pourtant, par acquit de conscience, jusqu'au lendemain, à Boulaïr. Les détachements de *marines* du golfe de Saros se réembarquent sous ses yeux.

Sa décision est prise. Il se rend immédiatement à Maltépé auprès d'Essad Pacha, commandant en chef turc. La division, commandée par l'énergique Mustapha Kemal, qui se trouvait à l'exercice (car Liman a entraîné ses Turcs à la marche, aux manœuvres, depuis sa prise de commandement) est envoyée dans la direction de Gaba Tépé. La 5e et 7e divisions, et, un peu plus tard, la 11e division sont expédiées, par mer, à Maidos : Les troupes montées utilisent un chemin rocailleux, caché aux vues des navires, qui court le long des Dardanelles. Les bataillons débarquent à Kilia, sous le tir indirect des grands navires anglais de la mer Égée — ou à Akbasch. Tout est improvisé — pas de quai, pas de personnel, pas de matériel, pas de chemins vers l'intérieur : les petits chevaux anatoliens bondissent directement des bateaux sur la terre ferme.

Les renforts arrivent, pêle-mêle, toutes les unités mélangées. Elle sont immédiatement engagées. Elles résistent.

Ce ramassis d'hommes est à peine une armée. Les soldats, presque en haillons, chargés comme des bêtes de somme, vivent d'olives, enveloppées dans une vieille loque.

Les généraux en chef reçoivent leurs commandants en chef sous une tente vide. Réunis en cercle, débottés, les jambes croisées, fez en tête, ils s'accroupissent sur des tapis, et écoutent les ordres.

C'est une étrange salade de langues et d'idées. Les généraux turcs ont, pour les conseiller, les mener, des chefs d'état-major allemands. Il en résulte d'innombrables frictions. Les Turcs se défient des Allemands, leur obéissent à contre-cœur. Certains généraux restent, pacifiquement, sous leur tente, à bonne distance du front, et laissent l'Allemand se débrouiller. Il n'a, pour transmettre ses ordres, que des interprètes, souvent incultes, avec qui il s'explique en français, et qui,

ignorants de toute tactique, défigurent tout dans la traduction. Les états-majors sont rudimentaires, sans téléphones, ni moyens de liaison.

Tous les mouvements de troupes, tous les transports de blessés et de munitions, s'exécutent de nuit, à dos de chameau, où sur des chariots à bœufs.

Au début, la flotte anglaise a l'avantage de la mobilité. Elle prend immédiatement sous le feu de ses gros canons, les compagnies qui se déploient imprudemment sous ses yeux. Les obus de 38 centimètres de la *Queen Elizabeth* massacrent groupes entiers, qui volent en l'air, comme des pantins.

Mais les Turcs s'accoutument aux effroyables détonations des gros projectiles de marine, qui éclatent très haut, et qu'ils surnomment bientôt les « fontaines ». Ils s'enterrent.

Les champs sont labourés, comme par un cataclysme sismique : les Anatoliens, sans nerfs, fatalistes, tiennent bon.

Si forte est la situation naturelle de la presqu'île, si profonds ses ravins, si abrupts ses pitons, si grande s'est révélée, dans la guerre moderne, la force de retranchement et du fil de fer, contre l'offensive des poitrines, que la partie est perdue d'avance pour sir Ian Hamilton et ses troupes héroïques : elles ne peuvent attaquer que de front, sans aucune manœuvre.

EDMOND DELAGE

(*A suivre.*)

LES LIVRES D'HISTOIRE

La résurrection d'Homère. — La Chouannerie.
Aux Tuileries sous le Second Empire.

On ne se demande plus si Homère a existé. Il est ressuscité, comme dit spirituellement M. Victor Bérard dans son dernier volume sur la question : *La Résurrection d'Homère* (Grasset).

Est-ce à dire qu'on ait une biographie d'Homère, qu'on puisse indiquer le lieu de sa naissance, la date où il est devenu aveugle? Après quarante ans d'études, et douze volumes, M. Victor Bérard a épuisé, certains disent dépassé, le domaine du connaissable. Ceux qui ne cherchent pas sont sévères pour ceux qui trouvent. L'érudition de M. Victor Bérard a paru tout d'abord fantaisiste ou paradoxale. Elle s'est imposée peu à peu. Tout le monde sait aujourd'hui que M. Bérard a renouvelé le sujet, tout le monde ne sait pas au juste à quoi il a historiquement abouti. On nous demande de le dire.

Essayons de dégager l'idée maîtresse de ce magnifique labeur. L'*Odyssée* — car c'est d'elle qu'il s'agit surtout, M. Bérard n'ayant pas abordé de front l'*Iliade* — n'est pas un poème d'imagination. C'est la mise en action, en drames plutôt, de périples anciens. Ces périples, comme les instructions nautiques des marins modernes, contiennent la description des côtes et la manière de s'y diriger. Les poèmes homériques donnent la vie à ces descriptions objectives. Les personnages se meuvent dans le cadre tracé, comme Phileas Fogg se meut dans les limites de l'indicateur. Les périples eux-mêmes ont été perdus parce qu'un jour vient où de

pareils documents ne sont plus utiles, soit qu'on ait fait mieux, soit qu'ils ne répondent plus à la réalité. C'est le cas de tous les « guides ». Au contraire, l'œuvre poétique a duré par sa valeur littéraire supérieure et survivante à sa valeur documentaire. M. Victor Bérard estime qu'il est possible aujourd'hui de retrouver la source concrète des poèmes homériques, comme on reconstitue l'infrastructure d'un monument antique alors que les plans en sont perdus.

Les Grecs de l'époque d'Homère ne connaissaient pas par eux-mêmes la Méditerranée occidentale. Homère n'en parle, n'en peut parler que d'après les Phéniciens, les premiers qui l'aient parcourue. Les anciens le savaient, Strabon nous le dit expressément : « Les Phéniciens ont fourni ces renseignements au Poète; car, avant les temps homériques, ils occupaient déjà la meilleure part de l'Ibérie et de la Libye... Le Poète connut leurs multiples expéditions jusqu'aux extrémités de l'Espagne : les Phéniciens l'en avaient instruit. » Le cap de Circé, l'île de Calypso, le pays des Cyclopes, tout cela n'est pas inventé, tout cela est scrupuleusement peint d'après le témoignage des navigateurs phéniciens qui seuls en avaient eu connaissance. En veut-on une preuve? Les noms grecs sont la traduction de noms phéniciens, curieusement faciles à retrouver. L'île de Circé, c'est l'île de l'Épervière, en grec, mais le poète la nomme aussi *ai-aié*, ce qui veut dire la même chose en hébreu : *ai*, île, *aié*, épervière. La parenté de l'hébreu et du phénicien est notoire. L'île de Calypso, c'est l'île de la Cachette. En hébreu, on dirait *I-spania* et c'est en effet dans les parages de l'Espagne que M. Victor Bérard a retrouvé la grotte, les quatre sources et les arbres dont parle le poète. Les prairies de persil sont rappelées par l'île de « Pérégil » qui borde le détroit de Gibraltar. Les Cyclopes sont en grec « les yeux ronds », ce qui répond au nom libyen *Oin-otra*. Les Grecs, les Latins parlaient de l'Œnotria sans savoir où la placer exactement. M. Victor Bérard l'épingle sur la carte sans hésitation. C'est dans la grotte du Pausilippe que Polyphème enferme ses troupeaux et dévore les compagnons d'Ulysse. La grotte est toujours là, le périple phénicien l'a bien située, la fable homérique lui a simplement donné un habitant.

M. Victor Bérard a tout vu par lui-même. Ce n'est pas un helléniste de cabinet. Il a refait les voyages d'Ulysse, il a sur place contrôlé toutes les indications topographiques du poète. Méthode aventureuse, a-t-on dit parfois, plus féconde en tout cas que celle qui consiste à ne rien éclairer, à considérer *a priori* comme des fantaisies gratuites les notations les plus explicites. Il y a une contre épreuve que M. Victor Bérard devrait bien faire pour confondre les sceptiques. Il a retrouvé les périples sous la draperie épique. Mais nous avons un périple phénicien sous sa forme non romancée, c'est le périple d'Hannon. Il est postérieur à Homère assurément, puisqu'on le date approximativement du ve siècle. Il n'en est pas moins du même type que ceux dont les contemporains d'Homère pouvaient disposer. M. Victor Bérard nous devrait de le suivre pas à pas, d'en vérifier les données sur place[1], d'en montrer le caractère véridique, prêtant néanmoins à l'épopée parce qu'une réalité si éloignée du connu est déjà du merveilleux tout préparé, du merveilleux en puissance.

Homère n'est pas un primitif, il est du IXe siècle, et, par un phénomène qui n'a rien d'inexplicable, l'*Odyssée* elle-même, sous sa forme classique, est beaucoup plus récente (du VIe siècle). Homère n'est pas un ancêtre, un précurseur; il faut lui supposer au contraire de nombreux prédécesseurs qui ont créé la langue, façonné la prosodie, fixé le genre dont il a donné le chef-d'œuvre, non parce qu'il l'a inauguré mais parce qu'il en marque la suprême floraison. Homère a des devanciers, après lui on tire l'échelle parce qu'il n'y a pas d'espoir de faire mieux.

Des trois parties qui composent l'*Odyssée*, une seule est due au poète à qui la postérité attribue le tout. Ce sont « les récits chez Alkinoos », qui répondent bien à la conception que suppose M. Bérard. Ils peignent des pays inconnus dont les périples phéniciens pouvaient seuls donner une idée et où la fiction naissait toute seule de la merveilleuse réalité. C'est bien aux aventures d'Ulysse que s'applique l'invocation à la Muse. Ces aventures sont terribles, uniformément tra-

1. Ce ne serait pas facile assurément, car certaines indications topographiques paraissent jusqu'ici impossibles à identifier, mais c'est précisément par un contrôle sur place qu'on aurait quelque chance d'y réussir.

giques. Ulysse reviendra seul ayant perdu tous ses navires et ses compagnons. Est-ce bien étonnant? Les vieux découvreurs de terres nouvelles cherchaient surtout à en écarter des rivaux possibles, ils insistaient sur les périls, sur les écueils, sur les trahisons des dieux et des hommes auxquels se seraient exposés les imprudents trop pressés de les suivre. Il en sera de même lors des grandes découvertes au seuil des temps modernes. Charybde et Scylla sont surfaits, le Maelstrom l'a été aussi. Les portulans sont hérissés de monstres aussi effrayants que les Lestrygons.

Le « voyage de Télémaque », second épisode de cette trilogie, est beaucoup moins original. C'est l'œuvre d'un homme habile qui connaît son métier d'aède, qui ne manque ni d'élégance, ni d'esprit, qui sait amuser un auditoire princier, mais qui ne sort pas des sentiers battus. Il ne s'y trouve rien qui fût inédit pour des Grecs. Quant à « la vengeance d'Ulysse », troisième épisode artificiellement cousu aux deux autres beaucoup plus qu'il n'en est la conclusion, elle est d'une plume encore experte, mais déjà de la plume d'un homme de lettres. A ceux que le mot pourrait scandaliser, il convient de rappeler que tout cela est déjà de la littérature, que tout cela a été écrit dès le début, car personne n'a plus l'idée saugrenue que les Grecs du IXe siècle ne savaient pas écrire alors que tous leurs voisins du Levant le savaient parfaitement et que l'alphabet, dont les nôtres sont issus, était d'usage courant dans tout le bassin asiatique de la mer Égée dès les XIIIe et XIVe siècles avant J.-C. Nous avons des inscriptions de Byblos qui sont pour le moins du XVe siècle. Homère, ne l'oublions pas, est postérieur d'un siècle à Salomon; il est contemporain du roi Mésa dont la grande inscription du Louvre est en caractères alphabétiques. Les aèdes, qui récitaient où plutôt qui jouaient les poèmes épiques, ne se les transmettaient pas oralement. Ce n'étaient pas pour eux des chants populaires anonymes comme on l'a cru à un moment donné. Ils en avaient le texte, ce qui ne les empêchait pas d'y introduire des variantes de circonstance, comme le font parfois encore nos acteurs dans les revues ou les pièces d'actualité.

Hérodote situait Homère quatre siècles avant lui, soit

vers le milieu du IXe siècle. C'est à la même approximation qu'arrive M. Victor Bérard par des voies diverses qui se recoupent toutes aux environs de 850. Ainsi s'explique cette langue artificielle, conventionnelle, qui ne se parle nulle part, qui n'est le dialecte d'aucune région, et qui est comprise partout. Elle est d'un temps et d'un pays où les divers dialectes voisinaient, se mêlaient, se pénétraient, ce qui est le propre d'une époque assez ancienne et d'une région commerçante où les dialectes fraternisent sur le port comme sur l'Agora. Le littoral de l'Asie Mineure au IXe siècle répond bien à cette condition. Les colonies y sont nombreuses, d'origines très diverses, enchevêtrées, en relations constantes. C'est bien de là que sortent les poèmes homériques. Les Phéniciens y fréquentaient, ils avaient même leur quartier réservé, leur « camp » à demeure, à Milet, où leur langue maternelle se maintenait à côté du grec. Les grandes familles de Milet, les « Cadméens », se flattaient d'une ascendance phénicienne. Hérodote nous le dit pour Thalès, un des sept sages. M. Victor Bérard ne nous l'affirme pas pour Homère : il en a bien envie.

***

M. Le Goffic mourra dans la peau d'un historien. Après son *La Tour d'Auvergne*, il nous donne aujourd'hui un brillant essai sur *La Chouannerie* dans la collection « l'ancienne France » (Hachette), où ont déjà été remarqués le *Grand Roi* de madame Saint-René Taillandier et l'*Avènement de la troisième République* de M. Maurice Reclus. M. Le Goffic, breton de vieille roche, connaît le théâtre du drame, il en connaît les habitants, il en connaît la langue; il ne confond pas le paysan vendéen avec le paysan armoricain. Il est excessif de faire des Vendéens des royalistes intransigeants, aucun d'entre eux ne réclamait l'ancien régime. Il est certain au moins qu'ils sont des catholiques très fervents, très pratiquants, qui font croisade contre les « intrus », les prêtres qui ont prêté serment à la constitution civile du clergé. Les Chouans sont tout cela, un peu moins. Ils sont royalistes,

mais royalistes constitutionnels, très épris d'égalité; ils sont d'autre part, surtout en la personne de leurs chefs, des fidèles beaucoup moins attachés à l'observance des commandements de Dieu et de l'Église. Ils ne donnent pas l'exemple de toutes les vertus chrétiennes.

Il y a des Saints en Vendée et pas d'intrigantes. Parmi les Chouans, il y a un peu trop de jolies femmes et peu de saints. Un des chefs les plus sympathiques, Boishardy, « après qu'il a fixé un crucifix d'étain au hêtre de son cantonnement, remarque M. Le Goffic, se tient quitte du reste et continue de courir la pretentaine ». Quand il est surpris et tué dans un verger où est accroché son hamac, il a avec lui une Clorinde de seize ans, Joséphine de Kercadio, qui court la lande en dépit des appels de sa mère et qu'il devait épouser le lendemain, un peu tard. Elle épousera, un an après, un lieutenant de Boishardy, étant enceinte de six mois, puis convolera avec un général et baron de l'Empire. D'autres sont encore plus exemptes de préjugés, comme cette irrésistible, encore que nullement imprenable, marquise du Grego, maîtresse de Hoche et de beaucoup d'autres, qui trahit, sans qu'on voie pourquoi, les chouans où servent les siens et notamment son mari, avec lequel elle n'a d'ailleurs pas rompu. Frotté, le dernier des insoumis, est fils de protestants et ne paraît pas très orthodoxe. Son toast mortuaire est « au roi » et uniquement au roi. Tinténiac, au lieu de marcher sur Quiberon où on l'attend, se dirige vers le château de Coëtlogon où l'attire une société charmante. Dans cette Capoue, Tinténiac est surpris et se fait héroïquement tuer.

L'affaire même de Quiberon, la plus sensationnelle de la Chouannerie, n'est rien moins que claire. M. Le Goffic n'a pas tort de lui consacrer le quart de son volume. Il ne prétend du reste pas en dissiper toutes les obscurités. Puisaye n'inspire qu'à demi confiance, le gouvernement anglais ne lui a pas accordé des secours et des pouvoirs sans précaution. Il est le chef de l'expédition, mais, jusqu'à ce que le débarquement soit effectué, le comte d'Hervilly exerce le commandement effectif. Cette dualité perdit tout. Les Chouans attendent l'expédition sur le littoral de Carmac, la sollicitent de débarquer tout de suite dans la baie de Quiberon (25 juin 1795).

Hervilly n'autorisera le débarquement que le 27. Puisaye était mal vu de l'agence royaliste de Paris. Elle l'avait desservi auprès du gouvernement anglais. Hervilly est ou se prend pour un militaire. Le désordre pittoresque des Chouans ne lui dit rien qui vaille. Il contrecarre Puisaye, et leurs pouvoirs sont si mal précisés, même après le débarquement, que Puisaye envoie un bateau à Londres pour savoir à quoi s'en tenir.

En attendant, on traîne. La réponse n'arrive que le 15 juillet; elle était favorable à Puisaye, mais l'occasion était manquée. Les Chouans sont partis : c'est le 17 juillet que Tinténiac est tué, le 20, le fort Penthièvre est pris. La Chouannerie n'était pas morte, elle était frappée à mort.

***

Dans la même collection paraît aussi un croquis de *La cour des Tuileries sous le Second Empire* par M. Ferdinand Bac. M. Ferdinand Bac donne l'impression qu'il a fréquenté Compiègne et Saint-Cloud, qu'il a dansé les cotillons conduits avec une maestria incomparable par le marquis de Caux, le futur mari de la Patti. Mais, en réalité, M. Ferdinand Bac avait à peine onze ans à la chute de Napoléon III. C'est heureux pour lui : ses lecteurs égoïstes aimeraient mieux que son témoignage fût plus direct et plus vécu. En tout cas, il est vivant. Le spirituel artiste a le don de crayonner même quand il tient la plume.

Ce qui est peut-être le plus personnel, c'est tout ce qu'il écrit sur l'Impératrice. Il s'agit bien ici d'une « chose vue ». M. Ferdinand Bac a connu l'Impératrice, elle a vécu assez longtemps pour être presque une contemporaine des septuagénaires d'aujourd'hui. Elle a souffert dans son amour-propre de jeune et belle femme délaissée, après une lune de miel de trois mois, par un mari plus âgé qu'elle de dix-huit ans. Elle s'est jetée dans la politique, un peu en compensation, et l'Empereur l'a laissée s'occuper des affaires publiques comme pour se faire pardonner ses torts privés. Elle est capricieuse parce qu'elle est aigrie; elle passe de l'austérité à la frivolité parce qu'elle n'est pas faite pour le calme plat d'une existence

purement décorative et qu'elle n'en prend pas son parti. Même à l'égard de son fils, elle est d'une sévérité dont une partie s'adresse bien un peu au père qui, lui, n'est pas sévère du tout. Elle cherche à échapper à la contrainte officielle. Les diamants de la couronne lui pèsent. En regagnant ses appartements, les jours de gala, elle les jette dans le pli de la robe de la dame de service. Un jour de 15 août, elle et l'Empereur s'échappent des Tuileries et se mêlent à la foule pour voir les illuminations de la place de la Concorde. Un soir, elle assiste incognito à une redoute chez Arsène Houssaye. Elle aime les bals masqués, mais, plus prudente que Marie-Antoinette, elle se contente de ceux qu'elle donne aux Tuileries. Elle essaye même une fois de jouer la comédie à Compiègne, avec un succès de commande qui lui ôte l'envie de recommencer.

Le trait le plus significatif de son amertume conjugale, c'est la fugue de l'été de 1864. Une fantaisie sentimentale de l'Empereur l'avait plus particulièrement froissée. Elle ne peut partir secrètement; elle part ouvertement, par train spécial, dans son wagon impérial. Elle gagne la frontière allemande. Le télégraphe effaré signale partout son départ, bien qu'il soit entendu qu'elle voyage sous le nom, d'ailleurs transparent, de comtesse de Pierrefonds. Elle jette l'ancre à Schwalbach, dans le duché de Nassau. Depuis la frontière, les fanfares, les orphéons, les autorités se pressent aux gares. A Schwalbach, le prince de Nassau se précipite, les musiques jouent éperdument « *Partant pour la Syrie* ». Le roi de Prusse arrive à son tour, précédé d'un bouquet de roses, avec le grand cordon de la Légion d'Honneur. La reine Sophie de Hollande débarque aussi, en seconde classe, « parce que le roi son époux est trop avare pour lui offrir des premières ». L'incognito continue sur ce pied grandiose. Dans un château de chasse du prince de Nassau, on joue du Gounod. L'escapade finit à Bade où les malles sont en retard, ce qui oblige la comtesse de Pierrefonds à recevoir le Grand-Duc en robe de voyage. C'est le grand chagrin de cette escapade.

Tout finit par s'arranger. L'Impératrice rentre sans tambour ni trompette. L'Empereur lui demande aimablement si elle a fait un bon voyage. L'année suivante, en septembre 1865,

le couple impérial échappe à Neuchâtel à un accident. Il s'ensuit une réconciliation, un peu mélancolique, passagère et considérée d'avance comme telle, qui finit à jamais le jour où Mérimée, intime fort renseigné, écrit cette phrase d'une désolante limpidité : « Il n'y a plus d'Eugénie, il n'y a plus que l'Impératrice. »

Quant à l'Empereur, il est de plus en plus fataliste et hanté de l'idée que les mêmes forces obscures qui l'ont porté au trône l'en feront tomber. « De plus en plus distrait, à la démarche incertaine et au regard perdu, il était le somnambule qui va vers le lendemain, comme on va vers une digue qui va se rompre. » A un de ses anciens professeurs du gymnase d'Augsbourg, qui avait demandé à lui présenter ses hommages, il répond : « Vous me l'aviez bien dit, que j'étais toujours *ailleurs*! Eh! bien je le suis encore. »

A. ALBERT-PETIT

PARMI LES LIVRES

Sous le signe de Monroë,
autour de la Méditerranée américaine, par **Léon Rollin** (*Alcan*).

Il n'est pas de continent moins équilibré que l'Amérique, remarque justement M. Rollin dans l'introduction de cette étude. A côté d'une nation de 120 millions d'habitants, qui possède les deux tiers de la richesse mondiale, il y a une poussière de nations en crise de croissance, et qui, du fait même de leur développement, se trouvent dépendre de plus en plus, financièrement et économiquement, des Nord-Américains.

Depuis 1914, l'Europe en guerre ayant disparu de l'Amérique, l'expansion des États-Unis a pris le caractère d'une véritable entreprise de colonisation. De 1918 à 1928, ils ont prêté aux Latino-Américains plus de 2 milliards de dollars, et leurs ingénieurs, leurs financiers, leurs diplomates agissant de concert ont donné à leur pays la maîtrise des marchés du Mexique au Cap Horn.

M. Rollin a été étudier sur place cette emprise, et dans les pays où elle s'est manifestée de la façon la plus aiguë, non seulement par la persuasion et la « pénétration pacifique », comme dans les états de l'Amérique du Sud proprement dite, mais aussi par la pression militaire et l'intervention armée. Son voyage à l'isthme de Panama, en Colombie, à Cuba, au Mexique, a eu lieu en 1928, c'est-à-dire au moment le plus brillant de « l'ère de prospérité », alors que tout, aux États-Unis, était à l'optimisme, et qu'aucune catastrophe n'était venue affaiblir encore la force d'expansion de Wall-Street.

Après avoir exposé ces constatations si graves, l'auteur examine comment les Latino-Américains peuvent trouver dans la Société des Nations le moyen d'échapper à l'oppression de leurs voisins du Nord. Et il montre ce que pourront être les contacts entre Genève et Washington, et comment la doctrine de Monroë, devenue un catéchisme d'impérialisme, pourra par contre-coup forcer les autres peuples à s'unir.

L'intérêt du livre nous fait regretter l'absence d'un chapitre sur les contre-coups de la crise mondiale — qui se prolonge aux États-Unis, mais qui n'est pas moins grave en Amérique latine, — sur l'expansion yankee dans les pays qui bordent la mer des Antilles.

Les Sentiments et l'Intelligence,
par **André Joussain** (*Flammarion*).

On trouvera dans ce livre une synthèse des plus récentes acquisitions de la psychologie moderne sur les rapports des sentiments et de l'intelligence; on y trouvera aussi l'exposé des conceptions personnelles de l'auteur sur ces questions, et la réfutation de l'opinion courante d'après laquelle la connaissance du réel — et l'objectivité qu'elle possède — appartiendrait à l'intelligence seule, à l'exclusion du sentiment.

La première partie est consacrée à l'étude de l'influence du sentiment sur l'intelligence et de l'intelligence sur le sentiment; elle est illustrée par des exemples typiques empruntés à la pathologie comme à la psychologie normale, à l'histoire de la philosophie, à la vie religieuse, à l'art.

La seconde partie, qui traite du rôle de l'intelligence et des sentiments sur la vie des peuples, est une vérification sociologique des lois posées dans les premiers chapitres, — mais aussi une application des leçons qui s'en dégagent aux nécessités politiques actuelles. Déterminant les conditions constantes de la vie sociale, la genèse et l'évolution de la religion, de la morale, du droit, l'auteur est ainsi amené à suggérer des modifications fort intéressantes aux institutions politiques des états contemporains.

Les Illusions évolutionnistes,
par **André Lalande** (*Alcan*).

M. Lalande a eu la bonne inspiration de rééditer, après l'avoir revue, abrégée et mise au point, la thèse de doctorat qu'il avait soutenue en 1899 sous ce titre : *L'idée directrice de la dissolution opposée à celle de l'Évolution, dans la méthode des sciences physiques et morales.* A quel point les conclusions de ce travail déjà ancien ont été corroborées par les recherches et les travaux qui ont suivi, l'auteur l'a senti fortement lui-même : il a dû « fortement réduire des développements autrefois très paradoxaux... » et qui auraient risqué « aujourd'hui, d'enfoncer des portes ouvertes », — et il a émis la crainte qu'au jugement de la nouvelle génération de lec-

teurs, nourrie des œuvres de M. Meyerson, de M. Bouglé, de Durckheim, de M. Léon Brunschvicg, les *illusions évolutionnistes* dussent sembler plaider, trop souvent, des causes gagnées.

On goûtera cette analyse rigoureuse, cette critique et cette révision des valeurs tant en biologie qu'en psychologie et dans les sciences sociales, entreprise dans la langue ferme et si rigoureusement précise de l'auteur du *Vocabulaire philosophique.*

La Thérapeutique moderne,
par le Dr Gabriel Florence (*Colin*).

Le Dr Florence, qui s'est distingué par de remarquables travaux sur la constitution chimique des médicaments et leurs propriétés physiologiques, a voulu montrer au public, dans ce petit livre, ce qu'est la thérapeutique moderne, telle que l'ont faite les progrès de la chimie, et qui a permis de guérir autrement que par les méthodes empiriques. Elle est encore bien près de ses origines; elle n'est pas très avancée dans les voies où, à la suite de Claude Bernard, elle s'est engagée, mais elle évolue rapidement, et surtout elle a fixé ses techniques et ses moyens d'action. — L'auteur a fort bien établi non seulement ses acquisitions et ses résultats, mais les problèmes auxquels elle s'est attaquée, et tout l'immense domaine qui lui reste à découvrir.

Naissance, vie et mort des maladies infectieuses,
par Charles Nicolle (*Alcan*).

L'auteur, qui, comme on le sait, est membre de l'Académie des Sciences et directeur de l'Institut Pasteur de Tunis, définit ainsi le sujet de son livre : Toute maladie, dit-il, peut avoir trois existences, individuelle, collective, historique. Individuelle, elle a son début, son cours et sa fin chez l'individu qui en souffre, homme, animal ou plante. — Collective, elle frappe un groupe d'êtres : l'épidémie a son commencement, son évolution, sa terminaison. — L'existence *historique* de la maladie est sa vie à travers les âges : on doit lui supposer comme à tout ce qui vit, une origine et une fin. C'est cette existence historique qui a fait l'objet de ce livre.

Le chapitre premier traite de la vie des maladies infectieuses, telle que nous pouvons l'observer sous nos yeux, cas individuel par cas individuel. — Elles sont diverses, non seulement en raison de a diversité des agents vivants, microbes, inframicrobes, qui les causent, et aussi en raison des modes multiples d'action de ses agents. Leur action a la complexité des phénomènes vivants, elle

n'a pas l'immutabilité des réactions chimiques. La maladie est donc chose complexe, mouvante; elle évolue, elle n'est jamais pareille à elle-même. Bien plus, un même agent pathogène peut produire des maladies différentes, et une même maladie peut être causée par des agents différents. Le germe de la maladie est généralement hors de l'individu; il peut venir par le sol, par l'eau, par les moustiques, par les parasites. L'individu réagit; s'il guérit, il arrive qu'il bénéficie d'une immunité plus ou moins longue. Mais souvent aussi, les recherches de l'auteur l'ont démontré, l'infection reste latente, inapparente.

Lorsque les propriétés virulentes de certains microbes sont portées à un point extrême et que la contamination se trouve favorisée par de grandes facilités de contact, les maladies peuvent frapper dans un temps très court un grand nombre d'individus appartenant à la même espèce : c'est l'épidémie. L'auteur montre le rôle des infections inapparentes, qui conservent en temps normal les virus, dans la génèse des épidémies.

Mais peut-on déterminer l'origine première et la fin des maladies infectieuses? L'histoire montre de nombreux cas de maladies importées brusquement dans des régions où elles étaient inconnues : ainsi l'Europe reçoit de l'Orient la peste sous Justinien, puis la lèpre à partir des Croisades, puis, au XIXe siècle, le choléra, puis les grandes épidémies de grippe; elle reçoit de l'Amérique, sous la Renaissance, la syphilis, et lui apporte la variole, le typhus, la récurrente. L'histoire nous montre même des cas, plus rares, de maladies nouvelles, nées sur place, ainsi la fièvre méditerranéenne, née au début du XIXe siècle dans l'île de Malte, et qui, en pleine croissance, mérite son nom de *maladie d'avenir*; ainsi la méningite cérébro-spinale. — L'expérimentation est plus probante que l'histoire, puisqu'elle permet sinon de créer de nouvelles maladies, du moins de leur donner des formes nouvelles; on est arrivé à donner la rage au lapin, les trypanosomiases aux chiens, au rat; on a pu inoculer des maladies à des espèces qui sont naturellement réfractaires; on transforme une infection inapparente en une maladie à symptômes. — On arrive ainsi à entrevoir le mécanisme de la naissance de ces maladies. Il y aura donc des maladies nouvelles, nées par hasard dans cet immense et incohérent laboratoire qu'est la nature.

Mais il est non moins sûr que les maladies anciennes peuvent disparaître. L'histoire nous montre certaines d'entre elles, comme le typhus, changeant de forme et s'atténuant au cours des âges. — En outre l'intervention de l'homme comme modificateur des phénomènes naturels est ici considérable : la syphilis, la fièvre typhoïde peuvent être supprimées par une organisation rationnelle du monde;

le paludisme et le typhus pourraient subir le même sort. Mais l'effort humain est encore bien limité.

Si la civilisation humaine se maintient et s'étend, et avec elle les échanges, les communications, les maladies infectieuses, autrefois cantonnées chacune dans des régions isolées, s'étendront grâce à l'homme à tout le globe : « L'œuvre est déjà très avancée, dit M. Nicolle; elle est assurée d'avenir »; mais plus répandues, elles seront moins dangereuses : une meilleure défense annihilera leurs effets.

Si la civilisation recule, l'avenir des maladies infectieuses n'appartiendra plus qu'à la nature. Les espèces animales s'isoleront, et, avec elles, leurs maladies, mais celles-ci, non combattues, seront plus efficaces.

La conclusion de M. Nicolle est donc un acte de foi dans l'effort humain.

L'Esprit et ses maladies, par **Marcel Nathan** (*Rieder*).

Ce nouveau volume de la *Bibliothèque générale illustrée* résume tout d'abord l'état actuel de nos connaissances sur les rapports de l'esprit humain et du cerveau. L'auteur confronte avec clarté les conclusions des biologistes, des philosophes et des médecins. Il est donc amené à étudier en premier lieu les maladies de l'esprit, les psychoses, évidemment liées à des troubles organiques : l'idiotie, l'imbécillité, la débilité mentale, les tumeurs cérébrales, les intoxications, les démences et la paralysie générale progressive.

Vient ensuite un excellent exposé des psychoses « dites non organiques », la mélancolie, la manie, les psychasthénies, les mythomanies, les psychoses schizoïdes, l'hystérie telle qu'elle apparaît depuis les travaux de Babinski, les psychoses paranoïaques et les perversions.

Suivant l'heureuse formule de cette collection, le livre contient de belles planches en héliogravure : des coupes du cerveau, mais aussi des photographies caractéristiques d'aliénés, et des reproductions d'œuvres d'art : tels que le *Sot* de Velasquez, la *Vieille folle* de Géricault, et de quelques-uns des célèbres dessins de Richer dans le livre de Charcot sur la Grande Hystérie.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.